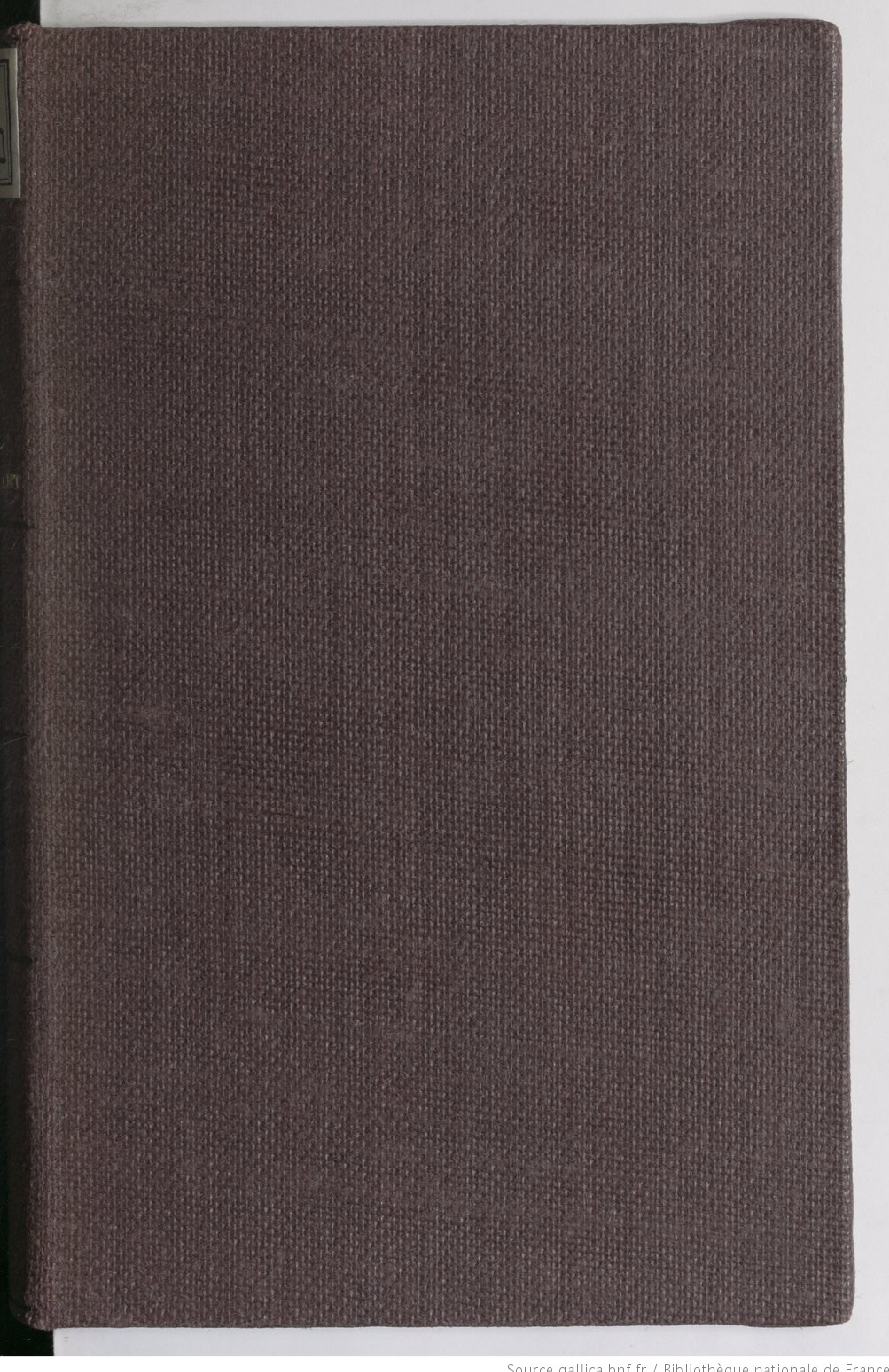
Un amour de sous-lieutenant. Solférina. Mémoires d'un cheval d'escadron. Par Th. Sidari


BnF Gallica







UN AMOUR
DE SOUS-LIEUTENANT

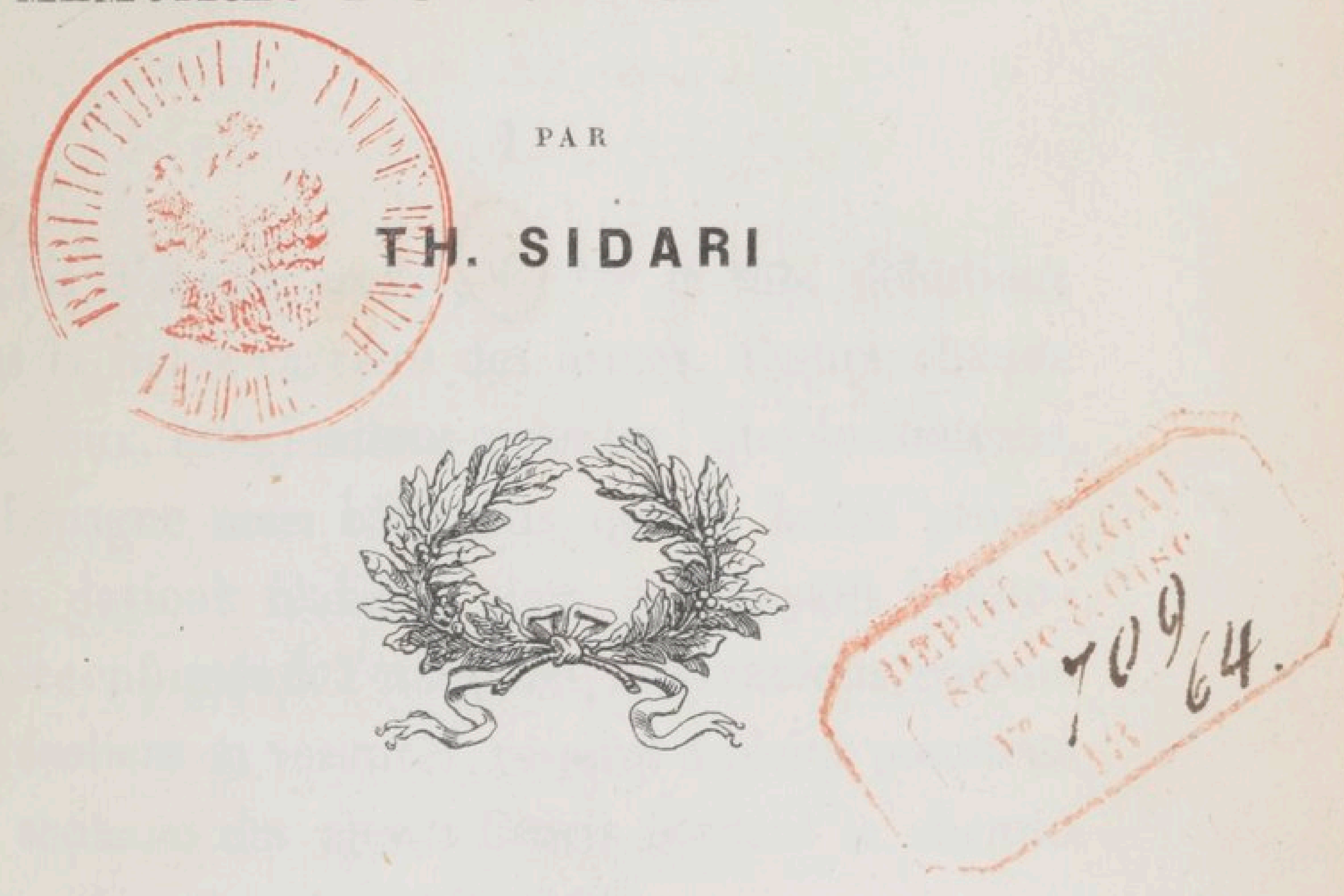
— ÉPISODE DE LA CHOUANNERIE EN 183... —

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

UN AMOUR
DE SOUS-LIEUTENANT

SOLFÉRINA

MÉMOIRES D'UN CHEVAL D'ESCADRON



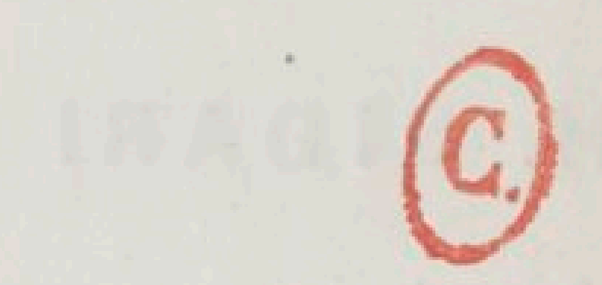
PAR

TH. SIDARI

PARIS

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

1864


C.

UN AMOUR

DE SOUS-LIEUTENANT

— ÉPISODE DE LA CHOUANERIE EN 183... —

I

Liés d'étroite amitié, D**** et moi débutions dans la noble carrière des armes. Cœurs chauds tous deux, imaginations ardentes ! que de châteaux en Espagne nous bâtissions, que de beaux projets nous devions réaliser, alors que fuyant l'atmosphère enfumée de l'estaminet, nous venions, comme des écoliers en vacances, respirer à pleins poumons les senteurs des ajoncs fleuris bordant le chemin creux où nous nous enfoncions.

Comme l'avenir, cette richesse de la jeunesse, déroulait à nos yeux charmés de brillants et décevants mirages !...

Comme l'enthousiasme nous montait au cerveau

quand il nous arrivait de passer en revue les phases de l'épopée impériale ; que la France recommencerait un jour, ne fût-ce que pour nous faire à notre tour grands et glorieux ainsi que ces Maréchaux partis de plus bas que nous encore.

Que de fois les yeux fixés sur les grandes et bizarres silhouettes des nuages gris, empourprés par un soleil couchant, ne nous a-t-il pas semblé voir des armées s'entre-choquant, des villes démantelées, aux coupoles étincelantes, de furieuses charges de cavalerie, le tout surmonté d'un nimbe lumineux, au milieu duquel resplendissait, comme une promesse de l'avenir, un bâton de maréchal de France et la prestigieuse étoile de la Légion d'honneur.

Avec cette ferme volonté de ne pas nous épargner à la peine, nous ne doutions pas du bon vouloir de nos aînés pour venir en aide à notre belle jeunesse, ce printemps si court de la vie !...

De tous ces beaux rêves, de ces espérances de noble ambition, qu'est-il resté ? L'interminable cortége des déceptions pour moi, mais du moins la conscience du devoir accompli !...

Pour mon pauvre ami D*** le repos de la tombe. Mais n'anticipons pas sur les événements de l'un des

épisodes les plus dramatiques de ma vie militaire.

Ce fut une triste guerre pour notre début, que cette insurrection de la Vendée et de la Bretagne provoquée par la présence de Mme la duchesse de Berry. A part la poignée de jeunes et chevaleresques gentilshommes qui s'étaient constitués les défenseurs de cette mère cherchant à reconquérir la couronne abandonnée de son fils, le reste de la population était restée froide spectatrice de cette lutte fratricide où toujours le vainqueur a à déplorer sa victoire. Beaucoup se souvenaient encore des épouvantables malheurs qu'entraîna, après elle, la guerre civile de 1793.

Mon ami D*** et moi faisions partie d'une colonne mobile cantonnée à Malestroit, vieille et triste petite ville du Morbihan, petite ville dans la plus large acception du mot ; type entre toutes les petites villes de province, où tous les actes de la vie sont si uniformément réglés, que l'on peut à coup sûr prédire quinze jours à l'avance l'événement qui se produira quinze jours plus tard.

Comme diversion à cette monotone existence, nous n'avions même pas la ressource des bons habitants de la localité ; celle de déchirer à belles dents nos voisins, ne les connaissant pas... Ce dont

ne se faisait guère faute ma propriétaire, vieille fille qui avait vu tomber les feuilles de ses quarante-trois automnes, sans qu'un amoureux rayon de soleil en retardât la chute !

Je prenais, je l'avoue, un malin plaisir à lui dire autant de bien des femmes qu'elle en avait à raconter de mal. Aussi me gourmandait-elle vertement sur ma faiblesse à l'encontre des jeunes et jolies pour lesquelles je me trouvais des trésors d'indulgence.

Je soupçonne qu'elle ne me pardonna jamais de n'avoir pas remarqué certaines ardeurs d'un sang trop chaud qui, parfois refluant du cœur, venait empourprer l'épiderme rugueux de ses maigres joues, ainsi que font ces éclairs silencieux, illuminant un ciel sombre.

Une de nos distractions, quand notre service le permettait, à D**** et à moi, était de venir flâner sous les halles de bois du marché hebdomadaire. Nous prenions grand plaisir à entendre chanter par quelque Bélisaire breton, moins le casque, la passion de Notre-Seigneur, ou l'histoire très-lamentable de Geneviève de Brabant. Notre présence, nos sourires narquois semblaient fort scandaliser les naïfs auditeurs de cette poésie primitive. Parfois

un regard oblique de haine contractait la figure d'un paysan breton, quelque réfractaire, sans doute, se promettant, à l'occasion, de nous planter une balle dans le dos, pour la plus grande gloire de Dieu et du Roi !....

Insoucieux comme on l'est à vingt ans, nous ne prenions guère souci de ces muettes manifestations de la haine. Nous pensions bien plutôt à admirer les fins et sérieux visages des jeunes paysannes bretonnes, encadrés si chastement par ce bavolet blanc semblable à ceux des religieuses de certains ordres : tandis qu'à leur côté fumaient gravement de vieilles sorcières aux vêtements sordides et en lambeaux, aux cheveux d'un gris sale s'échappant par mèches de leurs coiffes plus sales encore.

Parmi ces charmantes filles de l'ancienne Armorique, une surtout se faisait remarquer par la rare distinction de son visage dont une légère teinte rose animait l'adorable pâleur. Elle était à cette époque de la vie où le cœur de la femme s'ouvre aux premières sensations de l'amour.

Ses grands yeux bleus, doux et rêveurs, par un bizarre caprice de la nature, étaient ombragés de longs cils et de sourcils noirs, tandis que son opu-

lente et soyeuse chevelure était de ce blond cendré qu'affectionnait tout particulièrement l'école vénitienne.

Les petites perles de sa bouche, aux lèvres fines, eussent été payées, à l'égal du plus riche écrin, par une reine jalouse d'en avoir de semblables. Son pied, nerveux et cambré, chaussait un étroit sabot à haut talon, dont les bords très-bas laissaient voir un bas blanc recouvrant une jambe de la Diane chasseresse.

Quarante ans plus tôt, cette charmante créature, avec son jupon rayé, sa corbeille de fleurs et de fruits, eût été prise, à Versailles, pour quelque mignonne duchesse de Trianon.

Sous le spécieux prétexte d'admirer ses fleurs et d'en respirer le parfum avant de nous décider à l'achat d'un bouquet, D*** et moi restions trop longtemps peut-être plongés dans une naïve contemplation : ce dont elle nous avertissait par un dédaigneux petit geste d'impatience. Un jour qu'il m'était arrivé de lui adresser un assez banal et fade compliment sur sa beauté, je lus dans le regard qu'elle fixa sur moi, un si superbe étonnement de ma hardiesse, que je ne pus achever la phrase commencée.

Le dédain d'une femme du monde m'eût certes moins déconcerté.

Mon ami D**** sembla prendre un malin plaisir à mon embarras. Il ne pouvait rien redouter de semblable, lui, qui n'avait jamais osé lui adresser la parole.

Assez piqué de cette leçon de convenance donnée à un Sous-Lieutenant par cette petite fille des champs, je m'éloignai mécontent, oubliant d'emporter le bouquet que je venais de choisir. D*** balbutia quelques mots d'excuse que je ne compris pas et me rejoignit porteur des deux bouquets. Il oublia de me rendre le mien.

II

La monotonie de cette paisible existence fut pourtant troublée par deux événements qui caractérisent l'esprit de cette déplorable lutte de partis.

Chaque soir, des sentinelles volantes surveillaient au loin les approches de notre cantonnement afin d'y donner l'éveil en cas d'attaque.

Le cri aux armes, suivi d'un coup de feu, nous réveilla au milieu d'une nuit pendant laquelle la lune

éclairait ces solitaires campagnes. Quelques minutes après nous étions tous réunis et en armes au lieu désigné en cas d'alerte.

La sentinelle, qui avait fait feu, raconta qu'un chouan était venu à une assez grande distance lui faire en tournant le dos un geste malséant, suivi du cri de vive le roi. Qu'ayant vu cet homme se disposant à tirer sur lui, il l'avait prévenu, mais qu'à travers les halliers et à pareille distance il avait dû le manquer.

Une section, déployée en tirailleurs, se mit à explorer les environs, tandis que le reste du détachement attendait immobile le résultat de cette exploration.

Nous vîmes bientôt revenir un groupe de tirailleurs portant, sur leurs fusils, un paysan qui se tordait dans les dernières convulsions d'une douloureuse agonie. Il rendait par la bouche et le nez des flots d'un sang écumeux, indice certain d'une lésion des poumons.

La balle qui avait pénétré par le dos traversait en diagonale la poitrine près de la clavicule brisée.

Quelques paroles inintelligibles passaient en sifflant entre ses dents convulsivement serrées. Nous

cherchions vainement à deviner sa dernière volonté.

— Il demande le recteur, nous fit observer l'un des Bretons composant le détachement ; et sans autre ordre il se dirigea en toute hâte vers le presbytère, se préoccupant bien autrement du salut de l'âme que de celui du corps de son compatriote.

Bientôt nous vîmes arriver le vieux curé de Malestroit, portant sous son manteau le saint viatique. Il s'agenouilla auprès du moribond, le dos appuyé au tronc d'un vieux chêne.

Nous nous tînmes, par un sentiment de respect, éloignés de cette scène où la religion, toujours grande, empruntait aux circonstances un cachet tout particulier de majestueuse simplicité.

Le vieux prêtre écoutait, avec recueillement, cette suprême confession. La lune éclairait en plein la pâle figure du Chouan qu'une ardente foi transfigurait. En ce moment, les trilles les plus mélancoliques d'un rossignol se firent entendre.

— Il chante sa mort, me dit tout bas à l'oreille, le même soldat qui avait été chercher le curé. Il va passer l'arme à gauche (1).

(1) Passer l'arme à gauche : mourir.

C'est une croyance assez généralement répandue dans les campagnes, et surtout en Bretagne, que la fin prochaine d'un homme est annoncée la nuit par le chant du rossignol.

Enfant, j'avais entendu bien souvent raconter cette tradition légendaire par de vieux serviteurs. Adolescent, je m'éveillai une nuit, prêtant avec épouvante l'oreille aux mélodies d'un rossignol perché sur quelque arbre voisin ; des bruits de pas, des sanglots étouffés, vinrent au même instant m'annoncer la fin d'une chère affection.

Homme, je devais encore entendre ce même chant au milieu des morts et des mourants du champ de bataille de Magenta. Aussi un involontaire frisson vient-il toujours me serrer le cœur en pareille circonstance.

A peine les dernières cadences du musicien emplumé venaient-elles de s'évanouir dans l'air que les bras et les jambes du chouan se roidirent dans une dernière convulsion.

Le curé pria un instant encore, couvrit la tête du mort et s'éloigna escorté de deux soldats en armes, honneur rendu au viatique d'après l'ordre de notre chef.

La rude voix du capitaine qui l'enflait encore

pour ne pas laisser voir l'émotion qui comme nous l'avait gagné, commanda : — A vos rangs ! Lieutenant, faites faire l'appel !... Une seule personne manquait, et cette personne était mon ami D****.

Le capitaine fronça le sourcil et enjoignit au Lieutenant de signifier huit jours d'arrêts simples à M. le sous-lieutenant D**** pour ne s'être pas trouvé à la réunion du détachement prenant les armes.

Indiquant de la main le cadavre du chouan : — Que l'on dépose pour cette nuit le corps de cet homme au poste... Quant à vous autres, à vos logements, par le flanc droit et sans bruit pas accéléré, marche ! Et toi, dit-il à la sentinelle en manière de péroraison : ouvre l'œil !... et veille au grain !...

— On l'a déjà ouvert, y a pas de soin, ajouta le loustic à chevrons en lançant crânement par l'ouverture des incisives un vigoureux jet de salive extraite d'une chique qui lui bombait la joue gauche.

Trois jours après l'enterrement du chouan, un de nos soldats qui la veille avait obtenu l'autorisation d'assister à un pardon, fête patronale d'un village voisin, fut aperçu de loin par les sentinelles

avancées, se dirigeant vers elles, chancelant comme un homme ivre et réclamant d'une façon lamentable, aide et secours. Les bras tendus de cet homme étaient sans poignets!... Par une raillerie de cannibales, les misérables qui le renvoyaient ainsi mutilé, avaient placé ses deux poignets dans les poches des basques de son habit.

Le pauvre diable succomba après quelques heures d'atroces souffrances.

Était-ce l'abominable représaille du coup de feu de l'avant-veille ! Voilà ce que ne put découvrir la police locale, qui n'eût guère osé faire une sérieuse enquête en ce triste temps.

D**** que j'avais été visiter le lendemain de cette nuit d'alerte, me parut vivement contrarié de ses arrêts. Aux questions que je lui adressai sur le motif de son absence à une heure si avancée de la nuit, il répondit qu'il avait été à l'affût et s'était égaré. Effectivement j'avais remarqué non sans surprise que depuis quelques jours mon ami D**** s'était pris d'une subite passion pour la chasse : passion malheureuse, quant aux résultats, absolument négatifs.

Comme je paraissais un peu incrédule à l'encontre de ses goûts cynégétiques, il ajouta du ton le

plus sérieux qu'afin d'occuper ses loisirs, il étudiait aussi l'astronomie.

— Quelle belle science ! ajouta-t-il avec un enthousiasme un peu forcé, comme cela vous donne une juste idée de l'infini ! que de millions de lieues embrasse ce coin du ciel occupé par la Grande Ourse ! Quel fouillis d'étincelantes pierreries que cette charmante constellation des Pléiades ! Trouve-moi donc des diamants d'une plus belle eau que les étoiles Wéga, de la constellation de la Lyre ! Altamire, de l'Aigle ! Arcturus, Cassiopée, etc., etc.

— Je t'avoue, mon cher ami, que je préfère aux étoiles du ciel, de beaux yeux qui scintillent sous de noirs sourcils ; par exemple les jolies étoiles bleues de notre charmante et orgueilleuse bouquetière, que je rencontre bien rarement, il me semble, sous les halles de bois, depuis quelques jours.

D**** devint rouge comme un élève de septième pris en flagrant délit de mensonge.

— Voilà probablement le cours d'astronomie que tu rédiges ? observai-je en fixant les yeux sur un manuscrit sur la couverture duquel je lus ces deux mots : *Journal intime*.

— Peut-être bien, me répondit D**** d'un ton sec.

La conversation languissait ; ma présence et sur-

tout mes questions contrariaient visiblement mon ami D****.

Ayant toujours aimé que l'on respecte mes secrets, je fais grand cas de la discrétion et ai pris pour règle de conduite de respecter ceux des autres en général, ceux de mes amis en particulier.

Je pris congé de D*** et me retirai, peu convaincu, il est vrai, de sa double passion pour la chasse et l'astronomie.

A part les deux incidents dont j'ai parlé plus haut, le temps continuait à s'écouler bien lentement au gré de mes désirs. J'avais beau étudier théorie et règlements, cette littérature ne parvenait pas à chasser l'ennui ; au contraire !... Vers le milieu d'une nuit d'orage, j'entendis violemment heurter à ma porte. Le soldat d'ordonnance de D*** entra.

— Mon lieutenant est très-malade, il vous prie de venir bien vite, bien vite le voir, ajouta cet homme la figure bouleversée. Je m'habillai en toute hâte et fus en quelques minutes auprès de D***... Je le trouvai habillé, se roulant sur son lit, les mains ensanglantées, ses vêtements souillés de boue et en lambeaux, les yeux égarés, le frisson de la fièvre secouant son corps.

— Quel affreux malheur !... Oh ! mon Dieu ! Mais

non, c'est un rêve horrible, répétait-il en sanglotant, le front pressé dans ses deux mains.

J'envoyai le soldat d'ordonnance, témoin muet comme moi de cet inexplicable désespoir, chercher un médecin, et m'approchant de mon malheureux ami : Nous sommes seuls, lui dis-je, que t'est-il donc arrivé ? parle.

— Oh ! non... non !... je ne puis... j'étouffe. Là... là... ce journal ; emporte-le, il t'apprendra tout !... vois-tu, j'ai écrit tant qu'il m'est resté une idée dans la tête parce que je vais mourir, je le sens bien..... aïe ! aïe ! ! que je souffre, ô mon Dieu !... Morte !... Morte !... Bravo ! oh, la belle tragédie ! !...

A ces derniers mots auxquels je ne pouvais rien comprendre, le malade partit d'un long éclat de rire, ses bras battaient l'air comme ceux d'un homme qui se noie.

Immobile et terrifié, je ne m'étais même pas aperçu de l'arrivée du docteur qui, prenant d'une main le bras du malade, appuyant l'autre sur son front, me demanda la cause de cette grande surexcitation.

— Eh, mon Dieu, docteur, je l'ignore comme vous. Je ne lui vois aucune blessure. De quel mal peut donc être atteint mon malheureux ami ?

Le docteur, plongé dans une profonde méditation, ne répondit pas d'abord à ma question.

— Votre ami, que vous sachiez, n'a-t-il pas reçu la nouvelle de quelque terrible malheur ?

— Je ne le pense pas.

— Et pourtant, ajouta-t-il comme se parlant à lui-même, ce jeune homme a tous les prodromes d'une fièvre cérébrale.

Le vieux docteur R. était l'un de ces modestes et savants praticiens qui rarement se trompent, tout en n'osant rien affirmer.

— Ce qu'il faut pour le moment au malade, c'est la solitude et le repos absolus, de la glace me serait bien nécessaire ; il n'en existe pas dans notre petite ville ; nous tâcherons d'y suppléer par l'eau froide de nos sources.

— Vous le sauverez, n'est-ce pas, docteur ? on ne meurt pas à vingt ans !

— On meurt à tout âge, répondit mélancoliquement le bon docteur, je ne puis que vous répéter les paroles de notre grand maître à tous, de l'illustre et modeste Ambroise Paré : « Je le soignerai, Dieu le guérira !... »

Je me disposais à m'installer dans l'appartement de D***.

— La main d'une femme sait seule panser, comme sa bouche consoler et endormir les douleurs ; vous seriez inhabile à toutes ces choses, mon jeune ami ; allez vous reposer. Je vais prier une des bonnes sœurs de mon hôpital de vous remplacer ; votre amitié pour le malade n'aura rien à se reprocher, soyez-en certain.

Avant de m'éloigner, je mis un peu d'ordre dans la chambre bouleversée de mon ami D***, je renfermai ses lettres et autres papiers dans un coffre de bois dont je pris la clef. J'emportai chez moi les feuillets épars de son journal que je mis en ordre.

Quand on écrit pour soi, un mot, une phrase inachevée, vous rappellent un monde de souvenirs et d'idées. Il n'en est point ainsi pour le lecteur que ces phrases heurtées et souvent incompréhensibles fatiguent comme des énigmes. Aussi lui demanderai-je la permission, pour l'intelligence de ce récit, de ne pas le transcrire tel que je l'ai lu, de supprimer ce qui ne s'y rattache pas directement, tout en lui conservant, aussi religieusement que possible, son parfum printanier d'enthousiasme et d'amour.

Nous avons déjà donné, au début de cette très-véridique histoire, un crayon bien incomplet, nous

l'avouons, de la merveilleuse beauté de Jeanne-Marie, cette fière bouquetière qu'admirait tant mon ami D***.

Nous avons dit combien cette beauté différait par l'élégance et la distinction de celle de ses jolies compagnes.

La raison en est bien simple ; Jeanne-Marie n'était pas la fille d'un grossier paysan, ainsi qu'eussent pu le faire supposer ses modestes vêtements.....

Il existe en Bretagne une funèbre date, dont bien des familles célèbrent religieusement le sanglant anniversaire : cette date néfaste est celle du combat de Quiberon, où l'élite de la marine des Suffren et des d'Estaing ainsi que les plus nobles représentants de l'émigration française, abandonnés et peut-être livrés par des officiers de la marine anglaise, vinrent jusqu'au dernier se faire fusiller sur cette plage, sanglant holocauste offert à la République, par ses impitoyables et rudes défenseurs.

Au jour anniversaire de cette catastrophe, s'il vous eût pris fantaisie de visiter l'ossuaire de la chartreuse d'Auray, et ce champ de bataille à qui l'histoire conservera le nom de Champ des martyrs, que lui ont donné les contemporains ; ce jour-là, vous eussiez, très-certainement, remarqué un

homme vieilli avant l'âge, dont la figure et le maintien, empreints d'une rare distinction, contrastaient avec le vêtement national qu'il portait : veste de drap blanc brodée de passementeries rouges, chapeau à larges bords entouré d'un cordon de chenille multicolore retenant une plume de paon. Le bracoubra de même étoffe, ample culotte dont les pantalons de nos zouaves vous donneront une exacte idée. Une ceinture de cuir noir maintenait à son côté un couteau long et affilé.

Cet homme, bien longtemps après l'heure à laquelle le soleil disparaît derrière les grands rochers chauves qui bordent la presqu'île, restait agenouillé devant une petite croix de pierre à moitié rongée par le vent de la mer et la mousse qui recouvrait presque entièrement une date et un nom.

Cette date était celle de la bataille de Quiberon ; le nom, celui de son père fusillé à cette place par les soldats de la République.

Enfant, il avait été témoin de cette sanglante exécution : son extrême jeunesse l'avait fait épargner par ces rudes soldats qui, eux aussi, défendaient une cause, la plus noble de toutes, celle de la patrie attaquée par l'étranger et ses propres enfants.

Lorsque le père frappé au cœur, au cri de vive

le roi ! était tombé de toute sa hauteur comme un fier gentilhomme qu'il était, son fils vint le baiser au front.

Avec le dernier soupir du vieux royaliste, s'étaient exhalés de sa bouche ces deux mots : venge-moi !.....

Cachant sous sa veste la cocarde blanche de son père, saisissant de ses petites mains sa belle carabine, il s'était enfui lançant un regard d'indicible haine aux soldats, qui, soit pitié soit indifférence, le laissèrent disparaître avec son double trophée.

Cette haine avait grandi dans l'isolement et la solitude.

Recueilli par des parents éloignés et peu aisés de la famille de sa mère, il s'était enfui un jour, aussi bien pour ne leur être plus à charge, que pour échapper à la conscription, car il s'était promis de ne jamais servir qu'un seul drapeau, et le drapeau de l'Empire n'était pas le sien !

L'abbé Bernier, cet infatigable ministre de paix, venait d'obtenir des chefs royalistes les plus influents la solennelle promesse de la pacification de la Bretagne et de la Vendée.

Généraux et soldats royalistes, désespérant de

cette cause abandonnée par le plus grand nombre, avaient fait leur soumission ; les uns rentrant dans leurs manoirs ou leurs chaumières, d'autres venant se ranger sous le drapeau qu'ils avaient si longtemps combattu.

Le fils du royaliste fusillé ne se souvint que du serment fait à son père ! Il déposa les armes, mais avec le secret espoir de les reprendre un jour, conservant, ainsi tout entière, sa foi politique et cette devise dans le cœur : vive le roi quand même !...

Quelques années plus tard, retiré dans sa modeste habitation, dernière épave de la fortune paternelle, il épousait la fille d'un vieux gentilhomme aussi pauvre que lui.

De ce moment commença pour le jeune ménage une nouvelle et rude existence de labeur qu'illuminaient seules les saintes joies d'un amour vrai et profond.

Un jour il vint radieux annoncer à sa jeune compagne la grande nouvelle de la rentrée des Bourbons en France. Les Bourbons, sa foi politique !...

Dans ses secrets voyages en Angleterre, une auguste main avait plus d'une fois pressé la sienne. Il était l'un de ces serviteurs dont on garde la mémoire. Trop fier pour réclamer le prix du sang

versé, il attendit qu'on se souvînt de lui !..... On l'oublia !.....

Une grande joie vint le consoler de cette grande ingratitude ! Après cinq années d'une union sans espérance d'une chère paternité, sa femme accoucha d'une charmante petite fille qu'ils appelèrent Jeanne-Marie.

Mais il est des destinées fatales pour qui toute joie est l'annonce d'un malheur.

L'arrivée bénie de cette enfant coûta peu de temps après la vie à sa mère.

La sainte femme mourut en la déposant dans les bras de son mari à qui elle montra du doigt le ciel avant de fermer les yeux.

Seul en présence de ce cadavre et de ce petit être qui souriait à la vie, il jura devant Dieu de lui consacrer la sienne toute entière. Le serment fait autrefois à son père n'était-il pas désormais inutile ?

Une ancienne servante l'aida dans les premiers soins à donner à la petite Jeanne-Marie. Plus tard lui seul s'occupa de son éducation qu'il dirigea vers les choses pratiques de la modeste existence que le sort réservait à cette enfant. A quoi bon laisser germer, dans ce jeune cœur, des espérances mensongères !..... Si parfois l'orgueil nobiliaire se ré-

vélait dans les entretiens intimes du père et de la fille, il la ramenait aussitôt aux tristes réalités de la vie.

Ce singulier mélange d'orgueil de caste et d'humilité de condition de Jeanne-Marie la plus belle et la plus fière fille de la contrée.

Les années s'écoulaient dans ce calme repos; l'enfant était devenue jeune fille, lorsque éclata, comme un coup de foudre, la révolution de 1830 qui condamnait pour la troisième fois les Bourbons à l'exil.

Sollicité de toute part par des amis politiques qui se souvinrent de lui au moment du danger et lui rappelèrent son serment du Champ des martyrs, il reprit sa belle carabine, se fit de nouveau chef de bande, et se lança dans tous les hasards de cette triste guerre.

Parfois une larme humectait sa paupière, lorsque, contemplant sa fille, la seule joie de sa vie, il venait à penser à l'avenir de sa Jeanne bien-aimée, à qui une balle pouvait enlever d'un instant à l'autre, son protecteur, son seul appui sur terre. Alors une pensée d'amertume et de doute contractait douloureusement son énergique figure.

La cause à laquelle il était prêt à faire le sa-

crifice de ses plus chères affections était-elle une cause sainte, avait-il le droit de combattre par les armes le gouvernement qu'avait choisi son pays?... Sa raison répondait non!... sa conscience lui disait oui!...

Il se mêlait aussi à tous ces sophismes l'arrière-pensée qu'avec le triomphe sonnerait enfin l'heure de la reconnaissance. Il se sentait ambitieux non pour lui, mais pour sa fille.

Pauvre Jeanne-Marie!... c'est qu'en vérité elle n'était pas née pour vendre des fleurs et des œufs au marché et porter une simple robe de droguet!...

A ce corps aux lignes si harmonieuses, il eût fallu d'aristocratiques et riches étoffes! à sa jambe ronde, le bas de soie! à son petit pied le soulier de satin! à ses narines roses les plus doux parfums.

Elle ne pensait guère à toutes ces choses, je vous assure, l'innocente enfant!...

Elle possédait le plus enviable des trésors, la jeunesse et la foi en l'avenir. La veille elle avait entendu tinter sa seizième année qu'accompagnait le joyeux cortége de toutes les illusions de cet âge.

N'était-elle pas plus heureuse en sa pauvreté que la grande dame découvrant la première ride que laisse au front la jeunesse qui s'envole?....

Le diadème d'une reine valait-il ces flots de cheveux blonds qui le soir se déroulaient sur ses épaules ?

Comme le dédain allait bien à sa bouche aux coins relevés, à ses grands yeux noirs ; lorsqu'un gauche et lourd paysan, orgueilleux de sa richesse, se permettait de presser dans les siennes, en dansant la *Nigousse*, la main de cette patricienne des champs ?....

III

Comment et par qui, mon ami D**** avait-il si bien été instruit des moindres détails de la vie de ce chef de chouans dont son journal ne prononçait pas une seule fois le nom ? voilà ce que je n'ai jamais pu savoir et ce que je ne lui ai jamais demandé.

Le lecteur me pardonnera, bien que j'aie cherché à conserver à ce récit sa couleur imagée, de n'en être que le pâle interprète.

Nous voici arrivés à l'histoire des amours de mon pauvre ami. Elle vous paraîtra peut-être bien naïve, et peut-être ne voudrez-vous pas y croire. Nous y avons bien cru, nous qui pourtant avions été

témoins de la façon assez gaillarde dont il avait mené à bonne fin deux ou trois autres amours du grand monde.

Ce qui d'abord ne fut, chez lui, que désir et caprice de désœuvré, devint bientôt une passion vraie, profonde, à la durée de laquelle je ne crus guère pourtant.

Il avait employé, auprès de Jeanne-Marie, cette creuse et subtile dialectique des amoureux ordinaires, où l'on met plus son esprit que son cœur, qui ne persuade en définitive que les femmes qui veulent être persuadées.

Aux premiers mots, ce bel échafaudage de paradoxes, de petits sophismes, croula devant cette innocente pureté qui ne prenait pour juge que son cœur et sa raison.

Alors il devint aussi timide qu'il avait été hardi et entreprenant autrefois.

Chaque jour il allait se promenant par les sentiers où avait habitude de passer Jeanne-Marie, bien résolu à lui parler de nouveau de son amour; mais lorsqu'il entendait au loin la voix fraîche de la jeune fille, jetant à la brise le refrain de quelque naïve ballade, il lui prenait des éblouissements, son cœur battait à lui faire mal. Il se cachait comme

un écolier derrière quelque buisson du chemin, et ce jour-là encore il laissait s'éloigner la jeune fille sans oser lui adresser la parole.

Un autre jour, il se mettait à dessiner la croix moussue du carrefour, près de laquelle Jeanne ne passait jamais sans faire une pieuse station.

Ce jour-là encore, la main tremblante du pauvre artiste, que n'accompagnait pas sa pensée fixée ailleurs, traçait sur l'album d'impossibles figures.

Chez la plus douce et la plus innocente des filles d'Ève, vous retrouvez toujours un peu de cette charmante cruauté de la race féline qui ne se décide à tuer complétement sa victime qu'après avoir bien joué avec elle.

Peut-être aussi les femmes ne vous torturent-elles le cœur au commencement de tout amour, que parce qu'elles savent que la passion n'en sera que plus ardente : il faut leur pardonner cette charmante hypocrisie qui nous désespère tout en nous rendant si heureux.

Vain espoir ! le jour où D*** paraissait le plus absorbé par son dessin, l'impitoyable jeune fille faisait le signe de la croix et s'éloignait souriant sans s'arrêter un seul instant.

Le pauvre amoureux, plus désespéré que jamais,

froissait et déchirait le feuillet de son album et rentrait chez lui mécontent de toutes choses, et de lui plus particulièrement.

Le lendemain d'une nuit d'insomnie passée à prendre une énergique résolution, il se retrouva à la même place, recommençant pour la dixième fois le dessin de la croix du carrefour.

Jeanne revenait de Malestroit ; il marcha résolûment à sa rencontre, comme on marche à une batterie d'artillerie qui va vous foudroyer, mais qu'il faut enlever ou mourir !

— Mademoiselle...... fut le seul mot qui trouva passage dans son gosier. La jeune fille, les joues empourprées, le corsage trahissant par son agitation une émotion pareille, s'était arrêtée, mais aucune colère ne se lisait dans ses yeux à demi baissés.

— Mademoiselle..... oh ! je suis bien malheureux !.....

— Et pourquoi, demanda-t-elle à voix si basse que l'oreille seule d'un amoureux pouvait l'entendre, êtes-vous si malheureux ?

— Pourquoi !... parce que je vous aime de toutes les puissances de mon âme, mademoiselle Jeanne-Marie ; et que très-certainement vous ne m'aimez pas.

— Ah! vous savez mon nom, Monsieur D**** ?

ajouta-t-elle avec une intraduisible expression de fine coquetterie. — Je ne sais si je vous aime, mais vous êtes le premier homme, sachez-le bien, qui m'ait fait un pareil aveu et que j'écoute sans colère, ne le voyez-vous pas ?...

Elle continuait son chemin, D**** se disposait à l'accompagner, elle le lui défendit par un geste moitié suppliant, moitié impératif.

Il resta longtemps à la même place, écoutant la cantilène que lui chantait son cœur enivré.

Les voici, ces lignes, telles que nous les avons lues dans le journal confident de ses plus secrètes pensées.

« Oh ! comme sa douce voix a vibré délicieusement de mon oreille au cœur !

« Elle sait mon nom !... Prononcé par elle, comme il m'a semblé beau, mon nom !... Ce nom, qui le lui a dit ?... Elle pensait donc à moi ?... Elle m'aime, oh ! elle m'aime puisqu'elle a écouté sans colère l'aveu de mon amour. Que d'heures perdues à ne pas oser le lui faire, cet aveu !...

« Qu'importe le passé !... l'avenir n'est-il pas à moi ?...

« Comme le bonheur m'arrive maintenant à flots et m'inonde !...

« Que la nature est belle ! que le ciel est bleu ! O les doux et pénétrants parfums qu'exhalent ces bruyères !...

« La délicieuse musique que font ces oiseaux sous la feuillée !...

« Oui, je veux être riche, bien riche, pour satisfaire le moindre caprice de ma Jeanne ! Il me faut aussi des honneurs, de la gloire, pour lui en faire hommage.

« Non !... non !... elle est si belle que tous l'admireraient ! Je veux être seul à l'admirer, car je serais jaloux du moindre de tes regards, Jeanne !... Nous vivrons tous deux n'ayant pour témoin de notre union que Dieu. »

Vous allez dire que c'était là un amour bien poétique, bien éthéré, surtout bien invraisemblable de la part d'un sous-lieutenant.

A cette observation nous répondrons que nous ne faisons que raconter une histoire et non un roman fait à plaisir.

Il n'est pas question, ici, de l'un de ces trop séduisants, trop jolis, trop irrésistibles sous-lieutenants de feu M. Scribe qui a toujours oublié de nous dire leur âge, ses colonels ayant généralement vingt-cinq ans !

Non, dans la vie réelle, ils ne sont ni aussi jeunes, ni aussi beaux, ni aussi frisés et parfumés. J'ajouteai également qu'ils ne sont ni aussi bretteurs, ni aussi vantards et tapageurs que se plaît à le croire un certain monde.

J'en connais bon nombre de bien élevés, sérieux et modestes ; dont la rougeur trahit volontiers près d'une femme, je ne dirai pas la candeur, vous ne me croiriez pas, mais le culte respectueux qu'elle leur inspire ; bien différents en cela de certaines jeunes filles du monde dont l'assurance, le ton épigrammatique en remontreraient à ces mêmes sous-lieutenants fort peu timides, je vous assure, sur le champ de bataille.

Nous sommes un peu de l'avis de Vauvenargues quand il dit :

« Il est plaisant qu'on ait fait une loi de la pudeur aux femmes, qui n'estiment dans les hommes que l'effronterie. »

Nous voudrions, comme le voulait une femme d'esprit dont nous avons lu les œuvres, qu'une jeune fille entrât dans un salon sans qu'on l'entendît venir, qu'elle rît sans éclats, qu'elle n'élevât jamais la voix, parce que parler bas attire l'attention, parler peu fixe le souvenir. Désirer plaire, mais en

douter donne seulement au naturel quelques grâces de plus. »

Mon ami D**** était de l'avis des moralistes ; il estimait si fort ces chastes qualités chez une jeune fille, qu'il se contentait de bien peu dans ses nouvelles amours. Un regard, une simple parole, une faible pression de main lui étaient autant de ravissantes sensations.

Un jour qu'à demi couché à l'ombre d'un buisson d'aubépine, il respirait par tous les pores l'enivrante poésie de la solitude, il se sentit tout à coup aveuglé par une pluie de feuilles d'églantine.

Au même instant, un joyeux et franc éclat de rire, mais jeune, mais pur comme le gazouillement d'un oiseau, retentit à ses oreilles.

Il se leva. Jeanne était devant lui qui le regardait malicieusement.

— Où allez-vous donc ainsi parée, ma belle Jeanne, dit-il en baisant pour la première fois le bout des doigts de la jeune fille ?

— A l'église, monsieur, prier pour nos malheureux princes exilés, pour mon père absent, et demander à Dieu pardon d'aimer un méchant révolutionnaire comme vous, ennemi de notre sainte

cause ; car vous et les vôtres, prétend mon père, ne respectez ni Dieu ni Rois !

— Ai-je donc l'air si méchant, Jeanne ? Hé bien, pour vous prouver que je suis aussi bon catholique que vous, ma belle ennemie, je veux me rendre à l'église où vous allez prier.

— Oh ! la belle preuve que vous allez me donner là !...

— Oseriez-vous bien jurer que c'est pour Dieu seul que vous iriez ?

— Ce que je puis vous jurer, ma Jeanne bien-aimée ; c'est que vous êtes ma religion, ma croyance et que je veux vous adorer comme l'on adore les beaux archanges du paradis.

— Voulez-vous bien vous taire, vilain païen !... Je devrais, pour de si abominables paroles, vous renvoyer chez vous, et ne plus jamais revoir un homme capable de penser et dire de si grosses impiétés. Mais je veux me montrer meilleure que vous ; venez m'accompagner jusqu'au carrefour du bois des Korrigans. A cet endroit, monsieur l'officier, promettez-le-moi, nous nous quitterons, et vous retournerez à la ville.

Que dirait-on dans le pays si l'on me voyait en compagnie d'un *bleu ;* mon père me maudirait.

— Jeanne, il sera fait selon votre volonté. Ne suis-je pas votre esclave ?

Les amoureux, personne ne l'ignore, sont comme les écoliers, ils ont horreur de la ligne droite, justement parce qu'elle est le chemin le plus court. Les deux nôtres, par prudence, avaient suivi les sentiers les plus sinueux et les plus solitaires. Les bras enlacés ; que se disaient-ils ? De ces choses intraduisibles, qui n'ont de sens que pour ceux qui aiment et que ne comprendraient pas ceux qui n'ont jamais véritablement aimé.

Nous les avons tous murmuré ces jolis riens, que l'on écoutait en rougissant de plaisir ; et vraiment ils étaient les seules douces réalités de la vie.

Quelque lents que furent leurs pas, nos amoureux trouvèrent qu'ils s'étaient bien hâtés d'arriver au sombre carrefour du bois des Korrigans, où il fallait se dire adieu ou plutôt au revoir.

— Jeanne, ma bien-aimée Jeanne, laissez-moi vous offrir aujourd'hui le gage de nos fiançailles ; car, je le jure, nulle autre que vous ne sera ma femme. Tenez, voici un anneau que porta ma mère, acceptez-le comme gage de ma foi, en échange du premier baiser que je vous aurai demandé, du premier baiser que vous m'aurez accordé.

— J'accepte la bague parce que c'est chose sainte. Ce que vous me demandez en retour ne l'est pas ; mais voici la médaille d'argent bénite que plaça à mon cou ma mère expirante. C'est un bien cher souvenir que je vous prie de conserver par amour pour celle qui n'a jamais aimé, qui n'aimera nul autre que vous : et Jeanne posa sa main dans celle du jeune officier. — Ma vieille nourrice Herledan m'a pourtant dit que le jour où je me séparerais de cette médaille serait un jour de malheur pour moi. Que m'importe ! si ce don peut vous persuader de mon affection pour vous.

Ces promesses de l'avenir furent interrompues par le tintement de la cloche du hameau annonçant la fin de l'office du soir.

Jeanne-Marie tressaillit et se mit à faire le signe de la croix en baissant tristement la tête.

— Ma nourrice a dit vrai, il m'arrivera malheur, car voici déjà que vous venez de me faire oublier de prier Dieu pour mon père, qui m'a quitté ce matin emportant sa belle carabine, qu'il ne prend jamais que lorsqu'il s'agit de combattre pour nos princes.

— Pauvre père, je ne l'ai jamais vu si triste en m'embrassant !...

— Je m'éloigne tranquille sur toi, mon enfant,

car chacun ici te respecte; et puis n'es-tu pas sous la garde de ton bon ange et de ta vertu. Je passerai chez la mère Herledan. Elle viendra demain te tenir compagnie pendant mon absence, qui doit durer quelques jours. Prie Dieu pour qu'il nous soit en aide, mon enfant ; il s'est éloigné le cœur bien gros, et je n'ai pas prié !...

Le crépuscule avait succédé au jour pendant ce long entretien des deux amoureux. Ils cheminaient silencieux sous le poids des graves pensées que faisait naître dans leur esprit l'avenir qui leur avait paru si riant quelques heures avant.

Arrivés à la bifurcation des deux chemins que chacun devait prendre : la jeune fille pour rentrer sous le toit paternel, mon ami D**** à Malestroit, ils s'arrêtèrent une dernière fois.

Jeanne détacha de son corsage le bouquet qui y était fixé, y colla ses lèvres et le donna à son amant.

Le jeune officier laissa longtemps les siennes, non sur les fleurs du bouquet, mais sur la petite main qui le lui offrait.

Ils se redressèrent tout à coup, l'oreille tendue, le regard anxieux. Le silence de ces solitaires campagnes venait d'être troublé par un hululement

aigu, semblable au cri de la chouette ; signal convenu qui, comme on le sait, a fait donner aux vieilles bandes insurgées de la Bretagne le nom de *chouans*.

A ce cri d'alerte, dix autres répondirent dans différentes directions.

— Ce sont les gens de mon père qui s'appellent, fit observer Jeanne, devenue plus pâle qu'une morte ; à cette heure tous les chemins environnants sont gardés par eux, vous ne pouvez retourner à la ville.

— Que faire ?... que devenir ? ô mon Dieu ! ajouta-t-elle en tordant ses petites mains ?...

D**** s'éloignait insoucieux du danger qui le menaçait. Jeanne l'arrêta, puis, comme se parlant à elle-même :

— Pardonnez-moi, mon Dieu !... Il le faut !... Il le faut !... Ils me le tueraient sans pitié !

Venez !... suivez-moi, dit-elle en entraînant D**** vers une coquette et blanche maison dont la silhouette se dessinait à travers la pénombre du soir.

IV

Les événements qui vont suivre sont racontés,

dans le journal de mon pauvre ami, sous l'empire d'une fièvre qui a failli le tuer. Ce sont des lambeaux de phrases entrecoupées de sanglots, qui indiquent la pensée plus qu'elles ne l'expliquent.

L'on me pardonnera donc d'avoir substitué, à cette lave de la passion, le récit plus calme, plus circonstancié des événements.

A l'heure à laquelle la marée montante envahit les grèves, un vent de nord-ouest assez violent chassait devant lui, ce jour-là, en même temps que le flot, de grands nuages noirs présageant pour la fin de cette journée, une de ces subites tempêtes dont le premier souffle faisait déjà frissonner la cime des pins.

Jeanne-Marie et D*** eurent bientôt atteint la maison du royaliste. Cette maison, comme le plus grand nombre des habitations de la compagne, n'avait qu'un rez-de-chaussée, dont les fenêtres à volets verts avaient vue sur un assez vaste jardin enclos de haies vives, véritable oasis embaumée au milieu de cette sauvage et abrupte nature des steppes bretons.

Arrivée sur le seuil de cette porte qu'elle allait franchir au bras d'un autre homme que son père, la pauvre enfant s'arrêta défaillante, et comprima

de ses deux mains les battements précipités de son cœur.

Elle regarda le jeune officier avec une si ardente expression d'amour et de dévouement qu'un misérable seul eût pu, en ce moment, concevoir l'arrière-pensée d'une lâche séduction.

D*** comprit ce regard; pour toute réponse, il baisa chastement l'innocente au front.

Hélas! il faut bien en convenir, il n'y a qu'à vingt ans que l'on est capable de donner de ces baisers-là, parce qu'à vingt ans le cœur s'épanouit encore à toutes les nobles aspirations, à tous les beaux dévouements.

Dans cette modeste habitation, l'on respirait un parfum d'ordre et de minutieuse propreté, luxe du pauvre auquel l'on est si peu habitué en Bretagne.

La lumière que fit jaillir Jeanne de la bougie de cire jaune placée dans une sorte de chandelier de fer, fit étinceler la batterie de cuisine appendue aux murs blancs de cette première pièce, que meublaient des chaises et un dressoir de vieux chêne sculpté, auquel les années avaient donné le sombre poli de l'ébène.

La chambre à coucher du père de Jeanne faisait suite à la cuisine. Quelques vieux souvenirs

de l'aisance d'autrefois contrastaient avec le modeste ameublement de cette pièce. Sur un antique bahut aux étincelantes serrures se trouvaient un sucrier et trois tasses de vieux Sèvres tendre, ornés d'un écusson que surmontait un tortil de baron.

Un riche poignard au manche incrusté d'une ancre d'or pendait au-dessous d'un portrait à l'huile très-finement touché. Ce portrait était celui d'un homme jeune encore, à la figure sarcastique, les cheveux poudrés, le chapeau du temps de la régence sous le bras et portant l'uniforme rouge des officiers nobles de la marine royale avant 1789.

Le peintre n'avait négligé aucun détail. Ni la croix de Saint-Louis à la boutonnière, ni les grains de tabac sur un jabot de point d'Angleterre, ni les manchettes de dentelles de malines, un peu fripées.

Cet élégant officier de la marine royale était l'aïeul de Jeanne-Marie. Insoucieux de l'avenir, comme on l'était à cette époque, il avait dépensé à peu près tout son patrimoine en petits et grands soupers avec les filles d'Opéra, les petits abbés si pimpants, et ces vauriens de chevaliers si gais, si spirituels et surtout si gourmands !

A part ces quelques objets d'un luxe évanoui,

cet intérieur annonçait, sinon le besoin, du moins une stricte et parcimonieuse médiocrité.

D*** n'avait jeté qu'un rapide coup d'œil sur toutes ces choses.

La porte entre-bâillée d'une petite chambre communiquant avec celle dont nous venons de parler, avait plus particulièrement attiré son attention. Ses yeux contemplaient avec amour une étroite et blanche couchette encadrée de rideaux de lustrine bleu-clair; couleur sous laquelle Jeanne avait été vouée à la Vierge par sa mère.

Dans l'encadrement de ces rideaux un simple coquillage de la grève, rempli d'eau bénite, contenait la branche de buis du dimanche des Rameaux. A droite, une belle gravure de la Vierge à la chaise; à gauche, le certificat illustré de sa première communion. En face, suspendu à la muraille, le portrait en costume de sacre du roi Charles X.

Deux vases de poterie posés sur une commode de merisier étaient remplis des fleurs cueillies le matin.

Par un instinctif sentiment de pudeur, Jeanne s'empressa, en rougissant, d'aller fermer la porte de ce charmant réduit, et, s'appuyant au bras du jeune officier, le ramena dans la première pièce

servant tout à la fois d'office et de salle à manger.

En quelques minutes, la table de chêne fut couverte de fruits, de galettes de blé noir, de laitage et de pain bis sentant la noisette.

— C'est là un bien maussade repas auquel je vous condamne, monsieur l'officier. Je ne puis vous offrir mieux; n'allez pas me refuser au moins, et elle se mit à émietter gentiment du pain dans le lait qu'elle venait d'apporter à son hôte.

La grâce semble innée chez les jolies femmes. D*** suivait dans un muet ravissement les moindres gestes de la jeune fille, dévorant du regard son col si frais et son bras nu et potelé.

Assis l'un près de l'autre, ils ne faisaient guère attention à la tempête qui hurlait en passant à travers les sapins, ni à la pluie qui gresillait aux vitres.

Tenant enserrée, dans l'un de ses bras, la taille de la jeune fille, il lui parlait de leur union prochaine. Elle écoutait avec extase ces promesses d'un avenir de bonheur.

Un coup de sifflet aigu, strident comme la trompette du jugement dernier, vint les arracher à cette extase.

Jeanne toute tremblante s'élança à la fe-

nêtre pour mieux entendre. Un second coup de sifflet, plus aigu et plus prolongé, succéda au premier.

Jeanne devint affreusement pâle, la sueur inondait son visage.

— Mon père ! c'est mon père !... nous sommes perdus !... Fuyez, fuyez !... Mais non, il est trop tard ; ce sont ses hommes qu'il appelle ainsi. Ils vont arriver de toutes parts. Dans quelques instants ils seront ici.

— S'ils vous rencontraient, ils vous tueraient sans pitié !

Et moi je ne veux pas que tu meures ! ajouta-t-elle en se jetant éperdue dans les bras de D***. Cache-toi... cache-toi... là... là dans ma chambre où seule j'entre. Dieu viendra à notre secours et s'il le faut nous mourrons ensemble.

Elle poussa D*** dans sa chambre, en ferma la porte à double tour et cacha la clef dans son corsage.

Avec ce sang-froid qui ne fait jamais défaut, dans les circonstances les plus critiques de la vie, aux femmes et aux filles, Jeanne, en un instant, fit disparaître de la table les vestiges du frugal repas si tristement interrompu.

Quelques minutes après, la marche pesante de plusieurs individus faisait craquer le sable du jardin. L'on heurta à la porte de l'habitation, puis une voix bien connue prononça ces mots : « Ma fille, ouvre ! »

Jeanne alla, chancelante, entre-bâiller la porte donnant sur le jardin.

Son père n'était pas seul; il précédait dix hommes tous revêtus du costume des paysans bretons, armés chacun d'un fusil de fabrique anglaise et d'un long couteau passé à la ceinture.

Jeanne offrit son front glacé au baiser de son père et vint s'asseoir sous le manteau de la cheminée où flambait un gros fagot d'ajoncs.

La figure de son père était plus grave et plus soucieuse que d'habitude; les profondes rides du front accusaient les inquiétudes et la responsabilité du commandement.

Tous ses compagnons, à l'exception d'un seul, avaient des têtes vulgaires et inintelligentes. Certes, aucune idée politique n'avait pu germer dans de pareils cerveaux.

Le seul dans les yeux duquel se reflétait la pensée avait une expression de physionomie dure et hautaine. Son costume, en tout semblable à celui

des autres, se distinguait par la finesse du drap et la blancheur du linge.

Tous ces hommes portaient une cocarde blanche fixée sur la poitrine.

Le seul dont nous ayons donné plus particulièrement le signalement et dont le langage et les manières trahissaient un homme du monde, montra, avec un geste de défiance, au vieux royaliste sa fille, qui, pour mieux dissimuler son trouble, filait au coin de la cheminée.

Une protestation muette de ce dernier sembla complétement rassurer ce soupçonneux personnage, qui se mit à rendre compte des résultats de la dernière expédition. Cette conversation des deux chefs avait lieu en patois breton que ne comprenaient ni Jeanne ni D***, aux oreilles duquel n'échappait aucun des bruits de la pièce voisine, et qui suivait attentivement les péripéties de cette scène. Parfois, au milieu de ces phrases incompréhensibles pour eux, ils saisissaient un nom propre ou celui de quelque localité.

Les coudes appuyés sur la table, les autres chouans fumaient les yeux fixés sur le foyer et paraissaient complétement étrangers à la conversation animée et aux projets discutés par les deux chefs,

dont les physionomies intelligentes exprimaient le doute et le mépris quand leurs regards s'arrêtaient sur leurs soldats.

Le père de Jeanne alla ouvrir le bahut sculpté qui ornait sa chambre. Les yeux des chouans brillèrent d'une avide et basse cupidité à l'aspect d'une vingtaine de sacs rangés sur l'un des rayons de ce bahut. Chacun de ces sacs contenait mille francs; il en prit deux, les distribua aux dix Chouans qui, par un sentiment de défiance inné chez tout paysan, se mirent à vérifier avec la plus minutieuse attention le chiffre du salaire distribué à chacun.

Les deux chefs haussèrent les épaules de dégoût, et indiquèrent sur le seuil de la porte les différentes directions à prendre par la petite troupe, qui s'éloigna.

Le père de Jeanne et son compagnon s'entretinrent un instant encore, mais cette fois-ci en fort bon français, puis se séparèrent après s'être serrés la main.

Le père et la fille restèrent seuls en présence l'un de l'autre. Jeanne-Marie, absorbée par de funestes pressentiments, écoutait avec anxiété le bruit s'affaiblissant des pas des chouans. Sa

main inerte avait laissé tomber la quenouille, son pied ne faisait plus tourner le rouet.

— A quoi penses-tu donc ainsi, mon enfant? Il se fait tard, il est l'heure de la prière, et le vieux royaliste vint avec sa fille s'agenouiller au pied d'un Christ d'ivoire, suspendu au-dessus du prie-Dieu.

Pauvre Jeanne-Marie, avec quelle ferveur elle priait pour son amant!

Arrivée à ce passage où le vieux royaliste invoquait la miséricorde de Dieu pour les morts, la pauvre enfant frissonna d'épouvante et ses dents s'entrechoquèrent, quand d'une voix grave et profonde son père récita les lugubres paroles du Psaume :

De profundis clamavi ad te, Domine... Elle ne se sentit pas la force de répéter le verset; elle pensait à ce terrible rapprochement du passé et du présent; des morts de la veille et de ce beau jeune homme qu'elle aimait de toute la puissance d'un premier amour, dont son père pouvait d'un instant à l'autre faire un cadavre.

— Pourquoi trembler ainsi, mon enfant? ajouta le royaliste, en baisant sa fille au front après la prière.

— J'ai froid, mon père, et la vue de ces hommes m'a effrayée.

— Ce ne sont pourtant pas eux qu'il faut craindre, Jeanne, car ils sont les défenseurs d'une sainte et noble cause. Ceux qu'il faut redouter : ce sont les soldats maudits de l'usurpateur qui nous traquent comme des loups. Ceux-là, je te l'ai dit souvent, ne respectent rien!...

Nous sommes bien pauvres, ma fille, car tu sais si jamais il m'est venu la pensée de conserver, pour moi, un denier de l'argent que tu m'as vu distribuer, au nom du Roi, à ses défenseurs.

Dieu seul connaît aussi l'étendue de ma tendresse pour toi, Jeanne, mon dernier espoir de bonheur sur terre ! Eh bien ! enfant, je préférerais te voir étendue là, morte, à mes pieds, que d'accorder ta main au plus noble, au plus riche, au plus puissant d'entre eux.

Ton jeune cœur ne peut comprendre et s'expliquer l'implacable haine que j'ai vouée aux meurtriers de mon père, aux ennemis de nos rois légitimes, aux bourreaux du meilleur de ces rois. Ni trêve, ni pitié entre les blancs et les bleus. Je l'ai juré à mon père expirant, et je n'ai jamais manqué à mes serments, moi!

Les yeux du vieux chouan lançaient des flammes, sa main crispée étreignait convulsivement le manche de son long couteau.

— Dieu défend la haine, mon père, et nous ordonne de pardonner à notre plus cruel ennemi, ajouta la jeune fille en enlaçant de ses bras le cou du vieillard.

— Dieu, autrefois, n'a-t-il pas ordonné à son peuple d'exterminer sans pitié les ennemis de la vraie foi !

Tout à coup, s'arrachant violemment aux caresses de sa fille, il se dressa terrible ; son oreille, habituée à entendre les moindres bruits, venait d'être frappée par celui que produit une fenêtre que l'on entr'ouvre.

Il saisit sa carabine.

— Un homme est caché dans ta chambre ?

— Je vous jure, mon père.

— Ouvre, mais ouvre donc cette porte !

— Je ne sais où est la clef.

— Tu mens, indigne créature ! Et il enfonça d'un coup d'épaule cette faible barrière.

Le vent qui s'engouffrait par la fenêtre ouverte éteignit la lumière.

Penché à cette fenêtre, le chouan fit feu dans la

direction du bruit des pas d'un homme qui s'éloignait en toute hâte.

A la lueur du coup de carabine, lui et sa fille aperçurent cet homme couvert d'un manteau et coiffé d'un chapeau à larges bords. Nous avons oublié de dire que, pour moins attirer les regards indiscrets, D***, dans ses excursions, avait adopté ce costume, à peu près semblable à celui des gens du pays.

Cet homme détourna la tête au coup de feu. Un éclair permit au royaliste d'entrevoir sa figure. — Un bleu, s'écria-t-il avec rage !... Repoussant sa fille qui embrassait ses genoux, il franchit d'un bond le chambranle de la fenêtre avec une force et une agilité dont on n'eût pu le soupçonner à son âge, et se mit à la poursuite du fuyard qu'il avait manqué sans doute, car son ennemi gagnait de plus en plus du terrain sur lui.

Tout en le poursuivant, il faisait entendre des coups de sifflets aigus, désespérés, auxquels répondirent bientôt d'autres coups de sifflets partant de directions différentes.

Errant à l'aventure au milieu de cette sombre nuit ; redoutant à chaque instant la rencontre d'un chouan à qui il ne pouvait songer de disputer sa vie,

puisqu'il était sans armes pour se défendre ; écrasé de fatigue et d'émotion, comprenant par le bruit des pas du vieux royaliste que la distance diminuait, D*** se blottit tout à coup au milieu d'un gros buisson de genévriers.

De sa retraite il reconnut, aux dernières lueurs des éclairs, annonçant la fin de la tempête, la sombre masse du bois des Korrigans.

Le lecteur se souvient sans doute du carrefour où avaient dû se séparer nos deux amants lorsqu'ils entendirent les premiers cris de ralliement des chouans. Trois chemins aboutissent à ce carrefour : l'un venant de l'habitation du père de Jeanne, le second conduisant à l'église du hameau, le troisième enfin conduisant à Malestroit.

Nous avons dû entrer dans ces détails pour l'intelligence de la scène que nous allons raconter.

D*** entendait de plus en plus distinctement et dans toutes les directions la course précipitée des chouans.

L'un d'entre eux passa tout près du buisson de genévrier, prêta l'oreille un instant, s'arrêta à une trentaine de pas du carrefour, et se cacha, comme un chasseur à l'affût, derrière un gros chêne, où il se mit précipitamment à charger son fusil.

La lune, émergeant du groupe de nuages qui la voilaient, éclaira le carrefour que semblait surveiller cet homme.

Au même instant, comme s'il eût attendu cette clarté pour mieux reconnaître son chemin, un autre personnage enveloppé d'un manteau, le chapeau à larges bords rabattu sur les yeux, sortit du bois et prit en courant le chemin qui conduit à Malestroit.

Le chouan, à l'affût, qui n'était autre que le père de Jeanne-Marie, ajusta froidement le personnage au manteau.....

Une détonation répercutée par tous les échos d'alentour, se fit entendre.

L'homme qui fuyait fit encore quelques pas inégaux et précipités, étendit les bras en avant et tomba la face contre terre sans proférer un cri.

Une clameur de cannibales sortit de dix poitrines à la fois; le meurtrier, précédant ses compagnons, arriva le premier près du cadavre qui gisait à terre...

Il jeta au loin le chapeau qui lui cachait les traits du mort...

Le sourire de haine satisfaite, empreint sur son visage, se changea en une terrible imprécation

contre la Providence qui s'était faite complice de cet abominable meurtre de la fille par le père !.....

Pauvre Jeanne-Marie ! elle venait d'offrir en holocauste ses seize printemps pour sauver, par cette sublime ruse, les jours de l'homme qu'elle aimait.

Les spectateurs, terrifiés de cette scène, voulurent emmener leur chef. Il leur répondit gravement :

— Laissez-moi seul avec ma fille... A plus tard la vengeance ! Dieu m'est témoin que ce n'était pas elle que je voulais tuer.

Nos lecteurs s'expliqueraient peut-être difficilement cette fatale méprise si nous ne leur en exposions les causes.

Jeanne, qui ne doutait pas que son père et ses gens, avec leur connaissance parfaite des lieux, ne parvinssent à arrêter son amant qui serait impitoyablement égorgé , résolut, avec cette sublime abnégation de la jeunesse, de sauver ses jours aux dépens des siens. Elle s'enveloppa du manteau de son père, se coiffa d'un chapeau à peu près semblable à celui que portait D*** et suivit ces deux hommes qui, à des titres différents, lui étaient si chers.

A l'instant où D***, épuisé de fatigue, s'était jeté au milieu du buisson de genévriers, le royaliste s'était arrêté pour écouter. Jeanne en avait fait autant. Devinant la ruse et pour mieux dérouter la poursuite acharnée de son père, elle avait repris sa course dans la direction opposée du bois des Korrigans, sombre retraite où l'on devait espérer pouvoir se mieux cacher ; ainsi pensa le royaliste, qui continua à croire que ces pas étaient ceux de son ennemi.

Renonçant à l'espoir de le joindre, il résolut de l'attendre au carrefour où fatalement il devait passer pour retourner à Malestroit.

Nos lecteurs savent le reste.

Ses compagnons partis, le stoïcisme du chef fit place à la douleur du père.

Cet homme, toujours si maître de lui, se prit à sangloter comme un enfant. A genoux devant le cadavre, il souleva à moitié Jeanne dans ses bras, l'appelant des plus doux noms de son enfance, couvrant de baisers ses longs cheveux épars et son front glacé par la mort. Puis il se roula en poussant des cris lamentables sur ce cadavre que sa tendresse impuissante ne pouvait rappeler à la vie.

— Jeanne, mon enfant... tu dors, n'est-il pas

vrai ? Tout à l'heure, en t'éveillant, ta bouche va me sourire et tu m'appelleras : Père !... père !... cet homme que tu aimes, j'irai te le chercher, nous l'aimerons tous deux.

Jeanne, ma blanche et douce enfant, pourquoi ne me réponds-tu pas ?.....

O Dieu impitoyable, je ne veux plus croire à ta bonté ! ! !

Pardon ! je blasphème ; j'implore de vous, Seigneur, un miracle : faites que ma Jeanne vive encore quelques années..... quelques mois... quelques jours.... Une heure, une heure seulement ! pour que ma pauvre enfant m'embrasse et me pardonne !.....

Il la contempla longtemps encore. Puis la couchant sur ses bras comme on fait d'un enfant endormi, il s'enfuit vers son habitation.

D****, témoin muet et terrifié de ce drame sanglant, avait été tenté plus d'une fois de venir offrir sa poitrine aux coups du vieux royaliste. Que lui importait maintenant la vie !

Indifférent aux rencontres qu'il pouvait faire, il reprit machinalement le chemin de Malestroit, chancelant comme un homme ivre. Il entendit longtemps encore ces lamentables plaintes que

répétaient lugubrement les échos d'alentour : Jeanne !... Jeanne !..... Mon enfant morte !.... J'ai assassiné ma fille !.....

V

Le jour commençait à poindre quand je terminai la lecture des feuilles éparses du journal de mon ami D****.

Qu'étaient devenus le père de Jeanne et le corps de cette pauvre fleur si tôt brisée ? Je résolus de savoir, à tout prix, ces choses.

Je glissai une balle dans chacun des canons de mon fusil de chasse ; j'en mis en réserve une demi-douzaine d'autres et me dirigeai vers les lieux dont le journal m'indiquait l'itinéraire.

Avant de faire cette périlleuse excursion, j'entrai chez le malade. Il était toujours plongé dans l'état de prostration où je l'avais laissé quelques heures avant. Une religieuse priait dans un coin de l'appartement et me recommanda par un geste du doigt le silence le plus absolu.

Je m'éloignai et reconnus facilement, au sortir de la ville, le petit chemin creux où, pour la première fois, s'étaient parlés les deux amoureux. Je saluai

en passant la croix de pierre dessinée si souvent par le malheureux jeune homme. Une alouette perchée sur l'une des branches de cette croix chantait son joyeux tirelire, relire et tir-lirant tire, puis, montant vers le ciel à mon approche, elle sembla me dire : Adieu, adieu, adieu.

La campagne était resplendissante et parfumée comme elle a coutume de l'être au lendemain d'un orage ; des gouttes de rosée tremblaient à toutes les feuilles.

Il n'est guère que les orages du cœur qui laissent après eux la tristesse.

J'arrivai au carrefour du bois des Korrigans ; une mare de sang me fit reconnaître la place où était tombée la pauvre Jeanne. Un grand nombre de ses cheveux pendaient, comme des fils d'or, aux épines des buissons d'alentour... Je recueillis avec une poignante émotion jusqu'au dernier ces magnifiques cheveux que D**** et moi avions si souvent admirés. Je voulais lui remettre ces chères reliques.

Des gouttes de sang, et l'empreinte profonde de pas d'homme sur ce sol détrempé, m'indiquèrent la voie douloureuse qu'avait dû suivre l'infortuné père chargé de son précieux fardeau.

Je traversai avec précaution le bois, en suivant

le chemin qui devait me conduire dans les environs de l'habitation du royaliste que je comptais observer de loin.

Au sortir du bois, mes yeux cherchèrent en vain la chaumière où avait vécu si heureuse la pauvre Jeanne. Je n'aperçus qu'une épaisse et blanche fumée s'élevant du milieu d'un massif de grands arbres.

Le cœur douloureusement oppressé par un sinistre pressentiment, je hâtai le pas sans plus songer au danger qui pouvait me menacer.

J'ouvris tout au large la porte à moitié entrebâillée du jardin.

Ce jardin, avec ses allées sablées, ses fleurs épanouies aux premiers rayons du soleil, semblait attendre la visite matinale de la maîtresse de ces lieux.

De l'habitation, il ne restait que quelques poutres embrasées que soutenaient encore les pans à demi ruinés de murailles noircies. C'était la fumée que j'avais aperçue au loin.

Tout était silence et désolation autour de moi.

Je détournai la tête de ce triste spectacle. Un autre plus navrant frappa mes yeux !

Une tombe avait été creusée à l'ombre d'un

vieux platane. La pioche et la pelle, encore humides du travail de la nuit, gisaient près de cette terre qui recouvrait les seize printemps de l'infortunée Jeanne.

Une croix grossièrement équarrie portait écrits d'une main tremblée, ces simples mots : *A ma fille.*

Incliné sur cette tombe, je me rappelai une des plus ferventes prières de mes jeunes années.

Sur l'écorce polie du platane je gravai, en manière d'épitaphe, ces deux vers d'un poëte :

. . . . LE BONHEUR ! . . . . . ICI-BAS
NOTRE AME LE DEVINE ET NE LE TROUVE PAS.

Je revins à Malestroit sans fâcheuse rencontre ; et, en vérité, je ne sais trop si j'eusse répondu par une balle à l'agression d'un chouan, dans la crainte que ce chouan ne fût le père infortuné de Jeanne-Marie.

Grâce à l'énergique constitution de mon ami D*** et aux bons soins du modeste et habile docteur, le principe si tenace de la vie, à vingt ans, l'emporta sur le mal. Quelques jours après il était hors de tout danger.

Mais, à la grande surexcitation des premiers in-

stants, avait succédé une atonie morale des plus inquiétantes, une sorte de léthargie des facultés pensantes.

— J'ai bien à peu près guéri le corps, me dit un jour le bon docteur, mais qui guérira l'âme ?

— Moi, docteur ! du moins je l'espère.

— Vous connaissez donc la cause morale de la maladie !

— Oui, mon cher docteur, et depuis longtemps je vous en aurais instruit, si je n'avais la ferme conviction que le malade préférerait la mort à la divulgation de ce secret.

— Je ne vous le demande pas, jeune homme ; puisque vous le pouvez, hâtez sa guérison ; car très-certainement, si l'état où il se trouve se prolonge, il en résultera pour lui la folie, ou pis encore, l'idiotisme.

Je me rendis sans plus tarder auprès de D***. Pâle et singulièrement amaigri, je le trouvai assis dans un vieux fauteuil ; ses deux mains en frottaient machinalement les bras, par un mouvement régulier de va et vient. Il ne parut pas s'apercevoir de ma présence, quoique je me fusse installé près de lui et que j'eusse pris dans les miennes une de ses mains encore moite des sueurs de la fièvre.

Ses yeux atones suivaient, comme ceux d'un enfant, les révolutions de ces myriades de molécules lumineuses que l'on découvre dans un rayon de soleil filtrant à travers la chambre close d'un malade.

— A propos, mon cher D***, je te rapporte ton journal et la clef de ce coffret où tu as coutume de renfermer de précieux souvenirs. Son regard suivit machinalement l'indication que lui donnait mon doigt.

La vue de ce coffret ne sembla réveiller aucun souvenir chez le malade.

— J'ai complété le récit interrompu de ton journal; ne veux-tu pas que je t'en lise le douloureux et dernier chapitre ?...

— Si, ajouta-t-il en inclinant la tête.

C'était ma dernière espérance, que ce récit : car je ne pouvais m'arrêter à la désolante pensée que cette belle intelligence était éteinte à tout jamais.

Je lui racontai mon pèlerinage aux lieux où s'était déroulé le drame. Je lui peignis, avec l'éloquence du cœur, mes poignantes sensations à la vue de cette place tachée du sang de la victime, de cette paisible retraite incendiée par son propriétaire.

Je lui parlai de cette tombe solitaire sur laquelle j'avais prié pour elle et pour lui ; je lui récitai, avec des larmes dans la voix, l'épitaphe gravée par moi sur l'écorce du vieux platane :

. . . . . LE BONHEUR ! . . . ICI-BAS,
NOTRE AME LE DEVINE ET NE LE TROUVE PAS.

La poitrine du malade se soulevait par soubresauts, comme si des sanglots intérieurs y eussent fait explosion.

Mais ses yeux restaient secs et ardents.

J'ouvris le coffret : son regard suivit chacun de mes mouvements. J'en retirai le bouquet fané et la médaille de sa fiancée ; j'enroulai autour de ces deux objets la longue et soyeuse mèche de cheveux blonds que j'avais recueillis aux ronces du chemin, et les lui remis.

A cette vue, mon pauvre ami se jeta dans mes bras en fondant en larmes. Il tint longtemps pressés sur ses lèvres ces souvenirs d'un amour si tôt brisé.

Nous nous quittâmes fort tard dans la soirée. Il me fallut raconter de nouveau ce que je venais de lui dire. La parole était revenue à ses lèvres, l'intelligence à ses yeux.

— Vous avez fait merveille, mon cher confrère, me dit le bon docteur du plus loin qu'il me vit. Allez donc après cela croire à la science. Je quitte notre malade; il est sauvé !... le temps fera le reste.

Trois semaines environ après ces événements, nous reçûmes l'ordre de quitter Malestroit. J'en fus fort aise pour D***. Le corps seul était guéri chez lui. Il n'en était pas de même du cœur, cette blessure-là saignait toujours : l'absence la cicatriserait sans doute.

La présence de madame la duchesse de Berry, en Vendée, avait donné de nouvelles espérances aux insurgés devenus plus actifs et entreprenants.

Nous devions y retrouver le gros de notre régiment. Notre petite colonne, forcée par les circonstances de prendre tous les moyens de défense nécessaires à sa protection au milieu de ce pays hostile, cheminait lentement et à petites journées.

La plupart des paysans, sous l'empire de la menace de terribles vengeances de la part des chouans, fuyaient à notre approche, cachant les vivres que nous nous procurions difficilement.

Non loin d'un village où nous devions séjourner, nous vîmes le drapeau blanc flotter tout en haut du clocher.

Sommé de fournir des explications à l'égard de cette substitution de la couleur proscrite aux couleurs nationales, le curé, qui nous avait été signalé comme l'un des plus ardents et aventureux réactionnaires, parut fort embarrassé et ne sut que répondre.

Le commandant de la colonne fit enlever le drapeau blanc et ordonna une perquisition au presbytère, dans lequel on ne trouva absolument rien de suspect. Le jeune prêtre prostesta et cria au scandale ; le capitaine donna l'ordre de visiter l'église ; le curé cria au sacrilége ; les recherches y furent tout aussi infructueuses. On allait se retirer, avec le regret de la détermination prise, lorsqu'un vieux sergent, quelque peu voltairien, qui observait, comme il nous le raconta depuis, les moindres gestes et les yeux du curé, saisit l'un de ses regards se tourner inquiet vers les armoires de la sacristie, renfermant les ornements sacerdotaux.

L'on fouilla ces armoires. Rien !

Le vieux sergent ne se tint pas pour battu, il piqua de sa baïonnette la partie supérieure, s'élevant jusqu'au plafond.

La baïonnette pénétra sans le moindre effort. Le curé baissa les yeux et devint affreusement pâle.

Derrière un papier imitant la boiserie, à tromper l'œil le mieux exercé, le sergent, radieux, nous montra trente fusils neufs de fabrique anglaise et un baril de cartouches.

— Diable ! ajouta-t-il : paraîtrait, monsieur le curé, que vous ne vous contentez pas d'enterrer les gens, vous les aidez encore à mourir !

Confus et humilié, le curé baissa la tête et ne répondit pas à la plaisanterie du sergent.

Arrêté sur l'ordre du capitaine et retenu prisonnier dans sa propre habitation, il fut relaxé le soir même, car nous devions quitter le village le lendemain. Le commandant de la colonne comprit qu'il ne fallait pas en faire une sorte de martyr aux yeux de ses paroissiens ; on le laissa libre sur parole. La leçon avait été dure ; lui a-t-elle profité ?

Chemin faisant, nous reçûmes l'ordre d'occuper militairemeut un vieux château du temps de la féodalité, signalé comme le quartier général de la chouannerie et le rendez-vous habituel des gentilshommes de la contrée.

Outre les douves qui l'environnaient presqu'entièrement, nous avions été avisés que certains travaux de fortification passagère en défendaient les approches.

Le capitaine résolut de l'enlever dès la pointe du jour par un vigoureux coup de main.

Le village où nous devions séjourner était distant de 24 kilomètres de ce château et dans une direction opposée. Le capitaine, afin de n'éveiller aucun soupçon, fit bivouaquer sa petite colonne en dehors de ce village, et la nuit, afin de pouvoir attaquer le château avant le jour, nous décampâmes sans que personne se doutât de notre départ.

Nos tirailleurs, commandés par un des officiers de la colonne, s'approchèrent assez près du château pour que l'officier qui les commandait pût croire que ses défenseurs, s'ils n'avaient pas fui à la nouvelle de notre arrivée prochaine, étaient du moins plongés dans le plus profond sommeil ; à en juger par l'abandon des défenses extérieures, telles que murs crénelés, abatis, épaulements en terre et gazons, toutes précautions qui annonçaient parmi les défenseurs la présence d'un homme du métier.

Dans sa reconnaissance des lieux, notre camarade découvrit une porte non barricadée comme les autres ; il la choisit comme point objectif du premier assaut qu'il se proposait de donner.

Malgré tout, admettant l'hypothèse d'une ruse, il

continua, ainsi que ses hommes, à prendre les plus grandes précautions.

Même silence au dedans et au dehors.

Enhardis par ce manque apparent de surveillance, l'officier et ses hommes débouchèrent sur une sorte de glacis en avant du pont de pierre construit sur la douve. Ils se trouvaient à quarante pas du château complétement à découvert.

Une décharge de mousqueterie, dirigée par des ennemis invisibles, les fit tourbillonner sur eux-mêmes et mit le désordre dans la troupe, qui fut contrainte de reculer. Quatre de nos tirailleurs restèrent sur place ; de ce nombre se trouvait l'officier qui les commandait, assez gravement blessé d'un coup de feu à la cuisse. Deux hommes avaient été tués par cette première décharge.

Nous arrivâmes au pas de course. La fusillade recommença plus meurtrière pour nous, qui tirions au hasard sur des ennemis à l'abri de nos balles derrière des obstacles naturels.

Nos hommes exaspérés de se voir ainsi décimés demandaient à grands cris l'assaut.

Mon ami D*** s'élança, le premier, avec l'ardeur irréfléchie d'un homme qui ne fait aucun cas de la vie. Ses hommes avaient beau tomber autour

de lui; il avançait toujours, suivi des plus audacieux.

Arrivés sous le porche de la porte principale, ils la firent sauter à l'aide d'un sachet de poudre. Les vêtements à moitié brûlés par l'explosion, D*** et ses soldats se ruèrent dans l'intérieur du château. Nous les suivîmes sous une grêle de balles et autres projectiles tels que pierres, meubles et poutres lancés sur nous du haut des fenêtres et par toutes les ouvertures.

A l'intérieur, il fallut faire le siége de chaque appartement. L'on entendait de toute part le bruit sec des balles faisant voler en éclats les glaces et les vitres. Les luttes corps à corps étaient silencieuses et terribles; le plus fort lançait par les fenêtres le plus faible, qui venait expirer mutilé sur le pavé des cours.

A la recherche de D***, j'appris qu'il avait refoulé un gros de chouans sur la plate-forme à l'italienne du château; je m'y précipitai.

L'on s'y battait avec un égal héroïsme; blancs et bleus étaient sans pitié les uns pour les autres.

En ce moment un homme d'un certain âge, les vêtements déchirés et teints de sang, le bras armé d'une courte hache, s'élançait, ivre de rage, sur

D*** qui l'attendait immobile à la même place et le sabre baissé. La vue de cet homme semblait l'avoir frappé de stupeur, car il le laissait venir à lui sans songer à se défendre. Je le vis même écarter le fusil d'un soldat prêt à faire feu sur le chouan.

La terrible hache était déjà levée sur la tête de D*** quand un coup de feu étendit mort à nos pieds l'homme à la hache.

— Fatalité! murmura D*** à mon oreille..... Cet homme est le père de Jeanne!... Il est bien heureux lui, il va la rejoindre..... Pourquoi la mort n'a-t-elle pas voulu de moi?

— Cessez le feu! cessez le feu! criâmes-nous à nos soldats..... Rendez-vous! rendez-vous! disions-nous à la poignée de royalistes encore debout.

Ils se rendirent. Un grand nombre d'entre eux avaient pu s'évader par des issues secrètes.

Ceux mêmes de nos prisonniers qui le voulurent bien, étaient, à dessein, si mal gardés, qu'ils purent s'échapper pendant la nuit. Les anciennes haines de partis s'étaient bien calmées; ces hommes nous inspiraient plus de pitié que de colère, il faut bien l'avouer.

D***, blessé, mais sans gravité, saisit ce prétexte pour solliciter un congé de convalescence.

Il ne fut jamais question entre nous de la fin tragique du père de Jeanne-Marie ; mais je vis bien que cette mort l'avait rendu plus taciturne et plus sombre encore.

Il semblait attendre avec une fiévreuse impatience l'arrivée de sa permission.

Un congé de convalescence de six mois lui fut délivré quelques jours après. Nous nous séparâmes avec chagrin. De si étranges événements avaient cimenté notre jeune amitié, qu'elle ne pouvait finir ainsi.

Deux mois environ après son départ, je reçus de lui une lettre assez laconique. Il n'y était question que de nos relations d'amitié qu'il serait heureux de renouer un jour, car il quittait définitivement notre régiment, ayant obtenu son passage dans l'un des corps de nouvelle formation en Afrique.

Du passé, cette lettre ne disait mot : j'y répondis et n'en reçus plus d'autres de lui.

VI

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis les événements que nous venons de raconter. Abd-el-Kader levait de nouveau l'étendard de l'insurrec-

tion, dans la province d'Oran où fut envoyé mon régiment.

L'existence militaire est un kaleïdoscope si changeant; les événements s'y succèdent avec tant de rapidité, que c'est réellement à tort que l'on nous accuse d'être légers et inconstants dans nos amours aussi bien que dans nos amitiés.

Hé! mon Dieu!... nous croyons, de la meilleure foi du monde, à la durée éternelle de toute passion qui commence, et nous pourrions dire comme Joconde : « Si nous quittons une belle, c'est de peur d'en être quittés. » Que les belles délaissées s'en prennent aussi au ministre de la guerre et au bureau des mouvements.

Quant à l'amitié, si l'absence en affaiblit parfois les tons chauds, le danger, les misères supportées en commun l'ont bientôt ravivée, et ces amitiés-là, si elles sont peu démonstratives, sont solides du moins!

Trois semaines après notre débarquement en Afrique, mon régiment faisait partie d'une colonne expéditionnaire dirigée sur la frontière du Sahara.

Il est bon nombre de spirituels vaudevillistes, de braves et égoïstes bourgeois, auxquels nos petits soldats d'infanterie prêtent fort à rire.

Ils se moquent volontiers de leurs figures naïves et étonnées, de leur tournure parfois gauche, quand ils se promènent, mélancoliquement, à travers les merveilles de nos grandes villes au sortir de leurs pauvres villages.

J'avoue qu'à moi, un de leurs chefs, il n'est jamais venu la pensée de m'égayer à leurs dépens. Je professe pour ces braves gens une trop haute estime, et qu'ils méritent bien, je vous assure.

N'est-ce pas, en effet, chose merveilleuse que de voir le simple et timide paysan de la veille devenir l'héroïque soldat du lendemain?

N'est-on pas tenté de lui demander quelle ambition si grande le pousse à tant d'héroïsme, à tant d'abnégation?

Eh! mon Dieu! je vais vous la faire connaître cette ambition: c'est, après la satisfaction du devoir accompli, la réalisation de ce vulgaire dicton de caserne qu'il répétera chaque jour: *Mon congé et ma masse.*

Le congé! c'est-à-dire le retour aux durs labeurs, à la misère le plus souvent; mais aussi le retour aux douces et saintes joies de la famille.

La masse!... un gros capital de vingt et quelques

francs, qui lui serviront à faire plus allégrement le chemin qui ramène au village.

Oui, messieurs les vaudevillistes, oui, messieurs les bourgeois, voilà la grande ambition de ces braves gens, qui édifient si modestement la gloire de la France et celle de leurs chefs.

Un de mes plus vifs désirs eût été de pouvoir transporter instantanément, sur le boulevard des Italiens, au milieu de sa foule élégante et désœuvrée, un de nos braves régiments rentrant d'une expédition de dix mois, comme il s'en faisait alors en Afrique : officiers et soldats en haillons, le teint bronzé par un soleil de quarante degrés; n'ayant souvent, pour toute nourriture, que du blé ou de l'orge en grains, que chacun mangeait à sa guise. Ces mêmes soldats portant sur le dos leur sac rempli d'effets, une petite tente-abri, une marmite de campagne, une couverture, soixante cartouches, un fourniment, un fusil, un sabre et souvent des vivres pour huit jours ; bon nombre épuisés par la fièvre ou la dyssenterie ; marchant toute la journée et se battant le soir pour recommencer le lendemain.

L'on conviendrait peut-être alors que ces petits soldats d'infanterie, ces *pioupious*, comme spiri-

tuellement on les nomme..... sont tout simplement des géants..... des héros de qui l'on ne devrait parler qu'avec respect.

Que l'on me pardonne cette longue digression.... Ayant toujours tenu à honneur de commander à de si braves gens, toute raillerie qui les atteint me blesse!....

Après quelques jours de marche, nous vînmes planter nos tentes sous les murs de la petite ville de***, où nous devions attendre les fractions éparses de notre colonne expéditionnaire.

J'entendis par hasard prononcer le nom du chef du bureau arabe, qui n'était autre que le capitaine D***, mon ancien camarade, auquel, je l'avoue, j'étais loin de songer en cet instant.

Tout joyeux de cette bonne nouvelle, je me fis indiquer son habitation, me faisant à l'avance une fête de le surprendre après une aussi longue absence.

Le cœur me battait, ma foi, comme à un premier rendez-vous. C'est chose si douce de retrouver loin de la France un ancien ami.

Son habitation, comme toutes les maisons mauresques, consistait en un carré de murs blanchis à la chaux, n'ayant aucune fenêtre extérieure.

A l'ombre de deux gros caroubiers plantés de chaque côté de l'entrée principale, se tenaient accroupis et fumant silencieusement quelques cavaliers du goum, le bras passé dans les rênes de leur monture.

Des nègres, un peu plus loin, déchargeaient des chameaux agenouillés qui faisaient retentir l'air de leurs meuglements plaintifs.

Des femmes arabes, enveloppées de la tête aux pieds d'une longue pièce d'étoffe blanche qui ne laisse apercevoir de leur visage qu'un œil fulgurant, passaient hâtant le pas, scandalisées, ou peut-être enchantées d'entendre les graveleux compliments de jeunes soldats français que regardaient de travers les vieux arabes.

Un groupe de juifs indigènes se tenait à distance respectueuse, prêts à saisir la moindre occasion de trafic.

Je franchis le seuil de la porte et me trouvai dans une assez vaste cour précédant l'habitation.

Au milieu de cette cour, sous les ardents rayons d'un soleil au zénith, un malheureux bédouin était étendu la face contre terre les jambes maintenues, par des liens, dans une position verticale ; de façon à présenter la surface de la plante des pieds.

Un vieux chaousse à barbe grise, la main armée d'un flexible rotin, frappait avec un flegme imperturbable le patient sur cette partie si sensible du corps. Chacun des coups de rotin était suivi d'une lamentation du pauvre diable : *A la oudjh allah*, par la figure de Dieu ! *Ya Sidi-Djebt-Lek reby* (1).

Un capitaine, dont la coiffure militaire seule, m'indiqua le grade, le reste de ses vêtements étant tout de fantaisie : pantalon blanc, léger caban de flanelle de même couleur à brandebourgs et soutaché, assistait spectateur impassible à cette exécution.

De temps à autre il éloignait de ses lèvres le bout d'ambre d'une riche pipe turque incrustée de pierreries, pour adresser une brève question au patient; et, comme sans doute la réponse ne le satisfaisait pas, il se remettait froidement à lancer dans l'espace des tourbillons de fumée dont il semblait respirer avec un grand plaisir le parfum un peu âcre. Quant au chaousse, il reprenait sa tâche interrompue, avec le même flegme.

Mon arrivée occasionna une erreur dans le compte des coups reçus et donnés; erreur contre laquelle protestait énergiquement le bédouin, pré-

(1) O mon Seigneur, je t'apporte Dieu (pour l'attendrir.)

tendant en être à son quarante-sixième coup de bâton, tandis que l'exécuteur soutenait n'en avoir appliqué que quarante-cinq.

Le capitaine coupa court à cette controverse en donnant gain de cause au bédouin, qui n'y gagna rien ; le quarante-septième coup fut si rudement appliqué qu'il en valait bien deux.

— Et pardieu, c'est S***, exclama le capitaine que je ne reconnus qu'au son de la voix, tant il était changé et méconnaissable.

Une barbe, prématurément grise, épaisse et inculte, ornait ou plutôt enlaidissait son visage, les pommettes de ses joues amaigries étaient saillantes et fiévreusement empourprées. Ses grands yeux, jadis si doux et sympathiques, étaient enfoncés dans leurs orbites, l'expression en était dure et railleuse.

Nous nous embrassâmes avec effusion, moi du moins.

— Je te demande comme don de joyeux avénement, mon cher D***, la grâce de ce pauvre diable.

— Ce pauvre diable, comme tu le nommes, est un affreux gredin qui ne mérite guère, je t'assure, l'intérêt que tu lui portes ; mais comme je n'ai rien à te refuser, qu'il aille se faire bâtonner ailleurs. —

Mouloud ! lâche-le. Le chaousse Mouloud délia lentement et avec un certain déplaisir le patient, qui s'enfuit aussi vite que le lui permirent ses pieds endoloris et tuméfiés.

— Ah ça, ajouta D*** me frappant sur l'épaule et accompagnant ce geste familier d'un méchant rire, aurais-tu conservé ta sensibilité des jeunes années? Aimerais-tu toujours les bergeries?...

— Je les préfère, lui répondis-je, d'un ton piqué, au triste spectacle auquel tu assistais.

Mais, si j'ai bonne mémoire, il me semble qu'autrefois le plus sentimental de nous deux, c'était toi !...

— C'est possible ! En tout cas je me suis, depuis cette époque, furieusement blasé à l'encontre de tous ces beaux sentiments appelés amour, humanité, fraternité, pitié, sensibilité, etc... Je ne fais pas plus de cas de la vie des autres que de la mienne propre, et cela parce que je m'ennuie à crever.

— Mais tu as un but à atteindre dans la vie ; et ta famille ? et tes beaux projets d'ambition qui ne peuvent que se réaliser ? car tu es l'un de ces officiers d'avenir qu'on n'oublie pas : tu as fait tes preuves.

— Bravo !... en t'écoutant parler, mon cher S***, il me semble entendre réciter les éternelles notes de mon dossier : officier d'avenir, ah ! je la connais cette phrase-là ! Ce qui ne m'empêchera pas de rester dans l'ornière !

— Tu connais la fierté de mon caractère, qui ne saurait accepter une humiliation d'où qu'elle vienne. Cela a été la première cause du retard de mon avancement ; j'ai rencontré, sur mon chemin, un homme au cœur mal placé, que toute lutte de dignité irritait : il s'en est vengé. Sa conscience a dû le lui reprocher plus d'une fois. Mais certaines mauvaises impressions restent, tandis que les bonnes s'oublient.

— Tu me parles de famille ! Je n'en ai plus. Ma mère seule, une sainte femme, me restait ; elle est morte depuis trois ans, et je n'ai ni frère ni sœur.

— Mais enfin, si tu t'ennuies en Afrique, reviens en France : cette *alma parens*, comme nous disions au collége, ce doux pays te consolera bien vite.

— En France..... Jamais!..... jamais!..... répondit-il en fronçant le sourcil. Comme je le regardais avec étonnement, ne me rendant pas compte de cette répulsion pour la France ; il ajouta avec plus de calme : L'on voit bien que tu ne connais pas

l'Afrique. Tu t'apercevras bientôt qu'ici seulement la vie est possible, parce que chacun arrange la sienne à sa guise ; et quelque excentrique qu'elle soit, il ne vient à l'idée de personne de s'en occuper, et surtout d'y trouver à redire.

— Tu en jugeras dès aujourd'hui, car te voilà mon hôte pour tout le temps qu'il plaira à ton général de vous laisser ici. Cela convenu, mon cher Euryale, allons prendre l'absinthe au cercle militaire : je t'y mettrai, de suite, en relation avec le nombreux personnel qui le compose. Tu y rencontreras de *forts* types, dont tu pourras faire ton profit, car je présume que tu n'as pas abandonné dame littérature. C'est une fille de bonne composition à qui l'on fait dire un peu tout ce que lui souffle l'imagination.

— Je t'accompagnerai volontiers au cercle, mais à une condition, c'est que tu me feras grâce de ton absinthe. J'ai conservé mes habitudes d'autrefois et ne m'en trouve pas plus mal.

— Tu as bien tort, mon cher ami : l'absinthe !... mais c'est la plus belle découverte des temps modernes : ici, sans l'absinthe, l'armée mourrait nostalgique. Nous n'arriverons à soumettre complétement les Arabes que lorsqu'ils s'enivreront :

que faire de gens qui ne boivent que de l'eau !

C'est notre hatchis à nous; la différence, c'est qu'au lieu d'engourdir les facultés pensantes, elle les surexcite, elle donne la fièvre au cerveau; puis elle a aussi le don de faire perdre la mémoire.

Le personnel du cercle se composait d'officiers de différentes armes; de médecins, de comptables militaires et de quelques autres personnes appartenant à des administrations civiles. C'était un bourdonnement de conversations à fendre la tête.

Un groupe de sous-lieutenants, la plupart imberbes, feuilletaient l'annuaire militaire, le livre le plus consulté dans un régiment. Ils escomptaient l'avenir en supputant les chances d'avancement qu'amèneraient pour eux les retraites présumées des vieux capitaines, qui, pour les faire enrager, déclaraient qu'ils attendraient leur *cinquième*, accroissement du chiffre de la retraite qui ne s'obtient qu'après douze années de service actif dans le grade dont on est pourvu.

Dans l'un des coins les plus retirés s'entretenaient les importants. Ceux-là se prétendaient au courant des secrets desseins du gouvernement et du général en chef; ils parlaient de l'avenir de la colonie, de la

prochaine expédition. Ils étaient divisés en deux camps, les optimistes prédisant un succès certain; les pessimistes, nous devons l'avouer, en assez faible minorité, ne voyant que revers, désastres, abandon forcé de la colonie ; ceux-là, on ne les écoutait guère.

Des officiers du génie jouaient aux échecs, de vieux capitaines, enveloppés du nuage épais de la fumée de leur pipe, jouaient gravement le classique piquet, s'impatientant, les uns et les autres, du bruit infernal que l'on faisait à une table de whist, ce jeu silencieux d'importation anglaise, dont on ne respectait guère la règle.

— Cyprien, ma purée.

— Voilà ! voilà mon capitaine, et Cyprien, le garçon interpellé par mon ami D***, lui servit ce qu'il appelait sa purée, c'est-à-dire la moitié d'un grand verre d'absinthe qu'il avala sans mélange d'eau.

De taciturne qu'il était un instant avant, il devint loquace; ce fut un feu roulant de paradoxes ; genre d'esprit que je ne lui avais jamais connu; il riait, mais d'un rire forcé et bruyant.

— Je te préviens, mon cher S***, que te voici dans les pays des faciles amours! Ta bourse sera

l'infaillible thermomètre du sentiment que tu inspireras à ces dames ! Tout se vend ici, parce qu'ici tout s'achète, depuis la conscience du marchand, ce qu'il y a de moins cher, jusqu'à l'amour des femmes. La française se vend par coquetterie, l'espagnole par volupté, l'allemande par misère, la négresse seule se donne plus souvent qu'elle ne se vend. De toutes ces femmes c'est peut-être celle qui a le plus de cœur et que je préfère.

Tu en jugeras par Topinambour, une négresse à moi. Quel dévouement, quelle tendresse de chien ! M'ennuie-t-elle, je la chasse. Au moindre appel, elle accourt toute joyeuse. Je n'ai jamais pu lui faire comprendre que la loi la rendait libre ; elle persiste à se croire mon esclave. N'est-ce pas là le véritable amour !

D*** se fit servir un second verre d'absinthe, mais, cette fois, plein jusqu'au bord.

— Tu te tueras, mon pauvre ami, et je cherchai inutilement à retenir le verre qu'il portait à ses lèvres.

— Ah bah ! est-ce que l'on meurt ?

Il me présenta aux officiers qui en mon honneur devaient ce jour-là dîner chez lui.

— Maintenant, me dit-il en m'entraînant vers

son habitation, viens que je te présente mon Aspasie ! ma Galathée ! la Diva Topinambour !

L'appartement du capitaine D*** était meublé à l'orientale. De belles peaux de lions, de panthères, de lynx, de chats-tigres, d'autruches, recouvraient le plancher en guise de tapis.

Son salon était orné d'une précieuse et fort rare panoplie d'armes indigènes : fusils, pistolets et yatagans damasquinés, brides et djébira richement brodés, faisaient pendant à une vaste étagère, peinte dans le goût mauresque, toute chargée d'œufs d'autruche historiés, d'éventails, de bracelets, de colliers de sequins reluisants, de flacons d'essence de rose, de pipes de toutes formes, de toutes dimensions, depuis celle du plus pauvre bédouin jusqu'à la pipe incrustée de pierreries du riche aga.

Sur le rayon le plus élevé de cette étagère, un objet de forme carrée, recouvert d'un crêpe, supportait une courte hache au manche de bois grossièrement tourné. De larges plaques de rouille occasionnées par du sang, très-certainement, à en juger par les cheveux qui adhéraient encore à cette sinistre arme de combat, fixèrent mon attention.

Mes yeux ne pouvaient se détacher de cet étrange

ornement d'étagère. J'allais en demander l'explication à D*** qui, prévenant une question indiscrète, à laquelle il n'avait pas probablement l'intention de répondre, se mit à siffler comme pour appeler un chien.

La tapisserie formant portière fut écartée presqu'aussitôt par une main du plus beau noir.

— Mon cher ami, permets-moi de te présenter Mlle Topinambour, la fleur africaine qui parfume et embellit mon intérieur de garçon.

La pauvre créature à qui s'adressait ce compliment ironique, débité d'une façon toute sérieuse, sourit mélancoliquement, laissant voir une double rangée de dents d'une éblouissante blancheur.

Comme bien vous le pensez, je fus singulièrement étonné du choix de la nouvelle maîtresse de mon ami D***, lui qui s'était toujours fait remarquer par une délicatesse de sentiments inclinant plus au platonisme qu'à la sensualité.

Mlle Topinambour avait seize ans, peut-être vingt, peut-être trente. Son nez donnait assez l'idée du tubercule dont elle portait le nom. Son front était étroit et déprimé, l'intelligence semblait s'être réfugiée dans ses grands yeux humides qui avaient toute la beauté craintive de ceux de la race canine.

Des bracelets d'argent guillochés entouraient ses bras et ses jambes nues. Un chechia de velours cramoisi pailleté d'or était planté au sommet de sa grosse tête crêpue, une soubreveste de même étoffe, à passementerie d'or, contenait avec peine son opulente gorge; une manière de jupe de gaze rayée faisait trop valoir ce que la crinoline remplace si souvent chez nos femmes.

Ainsi attifée, la pauvre créature me parut plus grotesquement laide encore. Elle vint humblement porter à ses lèvres la main de *maite à moâ*, comme elle disait en grasseyant.

— Topinambour, voici ton nouveau maître, dit D*** à la négresse, en me désignant du doigt.

Deux grosses larmes jaillirent de ses yeux. Soumise aux moindres volontés de D***, elle vint, sans faire entendre une plainte, me baiser la main en signe de servage.

Je la rassurai bien vite sur cette méchante plaisanterie.

Elle se contenta de le regarder d'un air de doux reproche.

— Pauvre Jeanne-Marie! qu'était donc devenu le souvenir de tes chastes amours, pour que cet homme à qui tu avais sacrifié ta vie, l'eût remplacé,

dans son cœur, par l'amour de cette noire fille du désert !

Profitant d'un moment où D*** venait de me laisser seul en compagnie de Topinambour, je lui demandai ce que recouvrait cet épais crêpe noir, et que signifiait, à cette place, cette hache qui avait dû servir à un meurtre.

— A cette demande, bien naturelle, les yeux de la négresse prirent une singulière expression de terreur ; tout son corps frissonna ; elle s'enfuit sans répondre à ma question, juste au moment où entraient les invités de notre amphitryon.

Entre militaires, la connaissance est bientôt faite ; il existe toujours quelque lien de commune amitié qui vous rapproche tout de suite.

La conversation se généralisa presqu'aussitôt. Je fis part à un des convives de l'inexplicable frayeur dont avait été saisie Topinambour, à ma question sur l'objet mystérieux que recouvrait le voile noir.

— Je le crois pardieu bien, me répondit-il. Elle a d'excellentes raisons pour cela. Il a laissé, un jour, à moitié morte sur le carreau, cette noire Psyché pour avoir soulevé un coin du crêpe qui recouvre ce coffret ; nous savons que c'est un cof-

fret, et il a failli nous massacrer, dans une autre circonstance, pour avoir tenté de découvrir ce mystère.

— Je penche à croire que c'est l'urne qui renferme les cendres de son trisaïeul, ou celles du dernier bichon de sa grand'tante...

— Respect aux sentiments de famille ! ajouta un jeune sous-lieutenant.

— Parbleu ! repartit un autre, il faudra que je lui tâte le crâne, afin de me bien assurer s'il a aussi développée la bosse de la *famillalité !...* qu'il veut en avoir l'air.

— A table, à table, chanta sur l'air des *Huguenots* D***, dont la ritournelle fut reprise en chœur par tous les convives.

Le dîner fut, ce que sont en général tous les dîners de jeunes gens, d'officiers en particuliers ; bruyant, tapageur, une conversation à bâton rompu, un feu roulant de paradoxes étincelants de verve et d'esprit et d'aphorismes stupides. L'on parla de tout, et de bien autres choses encore.

Moi qui, par habitude autant que par goût, bois fort peu, je n'avais rien de mieux à faire qu'à observer. La gaieté de mon ami D*** était plus bruyante et plus convulsive, si je peux m'ex-

primer ainsi, que celle de tous les autres convives.

Il était en train de nous exposer une théorie sur l'amour des sens, le seul vrai selon lui.

— N'allez pas croire un mot de ce qu'il dit, cher ami, murmura à mon oreille mon voisin de droite qu'un commencement d'ivresse rendait aussi tendre que communicatif.

C'est bien à lui de parler de maîtresse et d'amour ! Allons donc! on ne lui a jamais connu d'autre liaison que Topinambour; or Topinambour n'est pas une femme, encore moins une maîtresse; c'est une guenon! Moi je sais très-positivement qu'il a repoussé les avances de deux Françaises, de trois Espagnoles et d'une Prussienne.

Est-ce naturel? ô le plus vénérable de mes amis!... est-ce naturel?...

— Ne désiriez-vous pas connaître, il y a quelques instants, le terrible mystère de cette urne et de cette hache?

— Oui.

— Eh bien! je vais vous l'apprendre, ajouta-t-il en se penchant à mon oreille : cette urne contient les cendres de son oncle Fulbert, assassiné par lui à cause du mauvais tour qu'il lui a joué. Moi, ca-

pitaine, j'en eusse fait autant! L'on tient ou l'on ne tient pas à l'intégrité de sa personne...

Puis, comme il fallait faire disparaître le corps du délit, à cause du procureur du roi, alors il l'a inciné. N'est-ce pas fatalement logique?

— Mais pourquoi, fis-je observer, en riant, à mon jeune voisin, qui ne riait pas, le capitaine D**** conserve-t-il ces cendres?

— Pourquoi?... Ah! votre question est drôlatique. Pourquoi?... Et la justice donc!

Avez-vous étudié la chimie, cette merveilleuse science qui, dans un temps rapproché, aura découvert le magnifique problème de l'immortalité?

— Hélas! non.

— Je vous plains... Eh bien! moi, mon capitaine, Dieu m'avait fait naître chimiste; mes parents, les malheureux! ont voulu que je fusse sous-lieutenant. Aussi je me demande bien souvent pourquoi la nature nous a donné des parents, si ce n'est pour contrarier nos nobles, nos sublimes aspirations!

— Sans eux, ô mon respectable capitaine, j'eusse laissé, bien loin derrière moi, les *Sthal*, les *Lavoisier*, les *Priestley*, les *Schoële*, les *Berzelius*, les *Fourcroy*, les *Gay-Lussac*... Des ignorants, mon capitaine, de véritables ignorants!

N'est-ce pas grande pitié que d'entendre proclamer un *Liebig*, un *Dumas*, les créateurs de la chimie organique? Mon voisin, dans son indignation, frappait à coups redoublés sur la table. — Qu'ils rendent la vie à un cadavre, et je m'incline!

Eh bien! moi, je me charge d'opérer ce miracle.

— Me feriez-vous l'injure d'en douter, capitaine de peu de foi?

— Pas précisément, mais...

— Sur votre honneur, me promettez-vous de garder le secret que je vais vous confier?

— Je vous le promets.

— Écoutez donc. Étant données les cendres de l'oncle du capitaine D***, je les arrose du sang d'un bouc de quatre ans, je sature d'oxygène ce mélange, je fais bouillir le tout à une température de 1500° Réaumur, je pétris ensuite, et, à l'aide d'une pile de mon invention, bien autrement puissante que celle de Volta, j'anime mon moine, qui nous raconte l'histoire du capitaine, son neveu, et nous dit le nom de son Héloïse... Voilà!...

Fatalité! pourquoi mes parents ont-ils fait de moi un sous-lieutenant!... Mon voisin se prit à pleurer en prononçant ces derniers mots. Deux

minutes après, il ronflait la tête appuyée sur la table.

Au milieu de la surexcitation à peu près générale, D*** conservait le calme relatif d'une froide raison, et, chose assez extraordinaire, plus il buvait, plus son visage devenait pâle.

De la salle à manger nous passâmes au salon, où nous attendaient de nouvelles et plus âpres sensations, celles du jeu.

La table d'écarté fut bientôt couverte de l'argent des paris. Moi seul, je restai impassible et désintéressé spectateur de toutes les émotions qui se reflétaient de façons si diverses sur toutes ces figures chaudement colorées par le vin et les spiritueux.

L'on joua avec frénésie et sans raison. D**** gagna d'abord ; mais plus l'or et l'argent s'amoncelaient devant lui, plus il devenait taciturne.

Topinambour apporta du punch. D*** en but coup sur coup plusieurs verres, doubla ses enjeux et reperdit ce qu'il avait d'abord gagné. N'ayant plus rien devant lui, il joua tout l'argent que contenait son secrétaire sur un paroli et perdit. Il en fut de même de l'un de ses deux chevaux.

Mon voisin de table, le grand chimiste, quelque

peu dégrisé par les émotions du jeu, se mit à entonner d'une voix suraiguë :

L'or n'est qu'une chimère,
Sachons nous en servir,
Le vrai bien sur la terre
N'est-il pas le plaisir !

— La belle, Messieurs ; je vous joue Djalma en partie liée contre 200 douros, cria d'une voix rogue mon ami D***.

— Je tiens les 200 douros, répondit le sous-lieutenant chimiste, qui s'approcha de la table d'écarté en répétant : « Nous le te... nons, nous le te... nons. »

Je le prévins.

— J'ai l'honneur de vous faire observer, Messieurs, que je n'ai point encore tenu les cartes, et désire, à mon tour, user de ce privilége.

C'est juste, répondit la galerie.

— Toi ! mais tu ne joues jamais, m'objecta D***, qui avala son dixième verre de punch.

Pouah ! quelle espèce de limonade nous sers-tu là, Topinambour? Ce punch est détestable. Apporte-nous du rhum pur, ou je te fais passer par la fenêtre avec ton plateau !

— C'est vrai, répétèrent en chœur les invités.

Topinambour a abusé de notre candeur en nous servant de l'orgeat en guise de punch. Trois grognements pour Topinambour!

La négresse apporta deux bouteilles de rhum. D*** en avala un grand verre.

— Maintenant, mon cher S***, joue serré, car il s'agit, pour toi, de gagner un des plus vaillants et meilleurs chevaux de la province. Je l'ai élevé ; je te réponds de ses excellentes qualités. Celui-là ne te laissera jamais en route ; c'est un vrai buveur d'air, comme disent les Arabes.

Je gagnai coup sur coup les deux parties.

— Bravo! fit D*** d'une voix où perçait l'émotion ; Djalma t'appartient. Razzia complète... Comme il ne me reste guère à parier que ma peau ou celle de Topinambour, et que vous ne vous souciez probablement ni de l'une ni de l'autre, je vais dormir. Bonne nuit, Messieurs.

— Permettez, permettez, ô illustre amphitryon! je vous offre le moyen de saisir dame fortune par le chignon ; je vous joue 100 douros d'Espagne contre les cendres de votre oncle Fulbert.

L'on a déjà deviné que cette étrange proposition venait du savant chimiste, mon voisin de table.

Sans attendre la réponse de D***, il se dirigea

titubant vers l'étagère ; déjà il étendait le bras pour saisir le coffre mystérieux. D***, avant qu'on eût le temps de prévenir son élan furieux, étendit, sanglant à ses pieds, l'infortuné chimiste, sur la tête duquel il venait de briser une chaise.

— Ah! Messieurs, Messieurs, huit contre un! C'est huit de trop en cette circonstance. Vous voyez bien que D*** est ivre et n'a pas conscience de ses actes, fis-je observer en m'interposant entre lui et ses convives, exaspérés de cet acte de sauvage brutalité.

La blessure du jeune sous-lieutenant était sans gravité. Ses amis l'emmenèrent chez lui. Tout en s'éloignant, il marmottait entre ses dents : — Tu auras beau faire, capitaine Abeilard, je ressusciterai ton oncle, et nous connaîtrons, bon gré mal gré, ton secret.

J'aidai Topinambour, éplorée, à coucher son maître. Cette violente et dernière scène avait calmé sa surexcitation nerveuse. Il était actuellement plongé dans un état de torpeur dont nous ne pûmes le faire sortir.

Je m'éloignai singulièrement attristé de l'état de dégradation morale dans lequel était tombée cette intelligence d'élite que j'avais connue si accessible

à tous nobles sentiments, à toute poésie du cœur et de l'esprit.

Le lendemain, quand je me présentai chez lui, j'entendis du dehors les sanglots de Topinambour. Je pénétrai dans la chambre de D***. Un bien triste spectacle s'offrit à ma vue. Mon malheureux ami, sous l'empire d'un effrayant paroxysme de fureur, était maintenu à grand'peine, sur son lit, par deux de ses chaousses. Un docteur écrivait une ordonnance sur le coin d'une table.

Je le questionnai sur la nature du mal.

— Ce mal, me répondit-il, se nomme le *delirium tremens*.

— Mais vous le sauverez docteur?

— Dans quarante-huit heures, très-probablement, il aura cessé de vivre.

— Mourir ainsi sans un éclair de raison!

— Peut-être!... Dieu avait doué ce jeune homme d'une si énergique constitution, que la lampe pourra bien donner encore quelque clarté avant de s'éteindre.

De ce moment, je ne quittai plus le chevet de mon malheureux camarade. Ce fut à grand'peine que je parvins à lui faire prendre les potions calmantes ordonnées par le docteur.

Les accès de ce furieux délire se renouvelèrent toute la journée et une partie de la nuit. Vers une heure du matin, il s'endormit. Je pris, au hasard, un livre, après avoir forcé la bonne Topinambour à aller goûter quelques heures de repos. Ce livre était un recueil des poésies de Lamartine, le poëte par excellence des cœurs blessés.

De grandes parenthèses encadraient, en marge, certains passages de l'ouvrage. Plusieurs de ces passages portaient encore l'empreinte de larmes récentes.

Voici le premier :

> Une vie avec toi, puis à jamais mourir !
> Une vie avec toi, puis l'enfer et ses flammes !
> Une vie avec toi, puis la mort à nos âmes !
> Car cette horrible vie est un enfer sans toi !
> Le néant éternel y commence pour moi.

Plus loin cette désolante pensée :

> C'est quand on a perdu qu'on sait comment on aime.

Et ce passage encore :

> Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
> Vains objets dont pour moi le charme est envolé !
> Fleurs, rochers et forêts, solitudes si chères,
> Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Nous les avions lus, bien souvent ensemble, ces beaux vers, ces grandes pensées qui alors faisaient vibrer si puissamment chacune des cordes de notre juvénil enthousiasme !

Le livre m'échappa des mains... Remontant par la pensée le cours de ces dix années écoulées, je faisais de bien désolantes réflexions sur la destinée de cet officier d'intelligence et d'avenir qui allait s'éteindre obscur et ignoré, si loin du foyer domestique et de toute affection de famille.

— A quoi penses-tu donc ainsi, mon bon et excellent ami, me dit le malade qui venait de se réveiller? Sa main brûlante étreignait faiblement la mienne.

— A ta prochaine guérison, lui répondis-je, tout heureux de le voir plus calme et le regard mélancolique au lieu de la sinistre expression de folie qui l'animait quelques heures avant. Je me repris à espérer que la fatale prédiction du docteur ne se réaliserait pas. Dieu n'avait-il pas déjà fait un miracle en sa faveur? Dieu en ferait un second.

— O mon cher S****, quel lourd et douloureux fardeau qu'un souvenir survivant à tout dans le cœur ! Tu me parles de guérison!... souhaite pour moi l'éternel repos, j'en ai bien besoin !...

Te rappelles-tu comme elle était tout à la fois chastement belle et enivrante, ma bien-aimée Jeanne !... Pourras-tu jamais te faire une idée de ce que sont dix années de nuits sans sommeil ! dix années de révolte impuissante contre la fatalité !...

Vois-tu ! que je veille ou que je sommeille, c'est toujours elle qui est la compagne de mes longues nuits ! Ce sont toujours ses doux yeux qui me regardent, sa bouche qui murmure à mon oreille ces mots : Je t'aime ! je t'aime !...

Héroïque enfant ! avec quelle sublime abnégation elle a couru à la mort pour sauver ma misérable vie !

Et ce vieillard ! assassin de sa fille à cause de moi ! lui aussi tué pour épargner cette vie que je ne voulais pas lui disputer, tu le sais : chaque nuit je le vois, je l'entends crier, Vengeance ! vengeance !... Son impuissante hache que voici, j'ai voulu la conserver comme un remords.

J'ai vainement tenté d'arracher de mon cœur et de ma pensée tous ces chers et douloureux souvenirs ; impuissante tentative, c'est la robe de Nessus qui me brûle.

Parfois j'ai songé au suicide, cette dernière ressource de ceux qui pensent au néant ; mais les

saintes croyances qu'une pieuse mère inspira à mon enfance ont toujours arrêté et ma volonté et mon bras.

Vainement j'ai cherché l'oubli dans les glorieuses émotions de la guerre, dans les fatigues du corps, dans l'âpre jouissance des plaisirs extrêmes. Vainement j'ai tenté d'étouffer dans mon cœur la sensibilité par le spectacle des souffrances d'autrui, et perdre la mémoire par l'ivresse. Il n'est qu'une chose à laquelle je n'ai pu me décider, à la profanation de mon unique et saint amour par l'amour d'une autre femme. Topinambour peut le dire.

Vaines et impuissantes tentatives que tout cela ! je n'ai rien oublié. Mon corps mis à la torture a bien souffert, mais il à résisté ; la lame n'a fait qu'user le fourreau.

Dieu semble enfin prendre pitié de moi, car j'espère bien en être arrivé à la dernière station de cette voie douloureuse.

— Allons donc ! A ton âge faut-il avoir de ces idées-là ? quelques mois d'une existence plus régulière ; les soins et les joies qui t'attendent au foyer paternel, t'auront bientôt rendu la santé du corps et de l'âme.

— De foyer je n'en ai plus. Tu le sais, j'ai perdu

mon père bien jeune, ma bonne mère est morte depuis deux ans, et, quoi qu'il arrive, j'ai fait le serment de ne jamais revenir en France.

Cette longue conversation avait épuisé les forces du malade, sa tête retomba sur l'oreiller ; il s'endormit profondément.

Pendant ce lourd sommeil de la fièvre, le docteur survint et lui tâta le pouls ; je lui fis part de la parfaite lucidité d'esprit de mon ami et de mes espérances. Il hocha tristement la tête :

— La vie se retire lentement ; car c'est toujours une énergique lutte que celle qui a lieu entre la jeunesse et la mort. Et cependant un second accès comme celui d'hier n'est même plus à redouter, tant il est faible. C'est un grand bonheur, il s'éteindra sans souffrances.

— Vous me paraissez le plus raisonnable de ses amis ; têtes folles qui l'ont aidé à en arriver là. A vous la triste mission de l'avertir de sa position désespérée ; il est utile qu'il la connaisse. S'il a des affaires à régler, qu'il se hâte, les heures lui sont comptées.

Le docteur se retira avec ce calme un peu insoucieux du juge qui a l'habitude de prononcer des arrêts de mort.

Bien que je m'attendisse à ce fatal dénoûment ; chacune des paroles du médecin avait eu un douloureux retentissement dans mon cœur. La mort des gens que l'on aime paraît toujours impossible.

Vers la fin du jour, D*** s'éveilla comme il s'était endormi, sans effort et presque souriant. Sa pâle et régulière figure reflétait une expression de contentement que je ne lui avais connue qu'aux premiers jours de notre liaison. Il s'aperçut de l'altération de mes traits et de l'embarras que j'éprouvais à lui annoncer le fatal arrêt du docteur.

— J'ai tout entendu, mon pauvre ami.... Quand même la mort ne serait pas l'hôtesse si impatiemment attendue par moi : c'est une vieille connaissance qui ne peut effrayer un Africain.

Les dernières dispositions à prendre et le réglement de mes affaires seront choses faciles si tu consens à être mon exécuteur testamentaire.

Le peu de fortune que je possédais, je l'ai dissipée. Ce qui me restait d'argent, fruit de quelques économies, le jeu me l'a enlevé dans cette triste et déplorable soirée.

C'était une dernière et mauvaise action dont je me rendais coupable. J'aurais dû me souvenir que j'avais une dette de reconnaissance à acquitter

envers Zora, cette excellente créature dont le dévouement et l'affection, pour moi, ne se sont jamais démentis ; bien que j'aie souvent été pour elle un maître exigeant et brutal.

A ce moment suprême, il rendait à la bonne négresse son véritable nom qu'aux jours des folles orgies il avait remplacé par la grotesque appellation de Topinambour.

— Tu pourras, je l'espère, tirer de mes armes, de mes bijoux, de mes livres et du reste de tous mes autres bibelots cinq à six mille francs. C'est bien peu de chose, hélas !

— Et Djalma, ne t'ai-je pas toujours entendu dire qu'il valait de quinze à dix huit cents francs ?

Il me regarda.

— Mais Djalma n'est plus à moi, tu le sais bien, puisqu'il t'appartient, tu me l'as fort loyalement gagné.

— Loyalement gagné, oui. Mais as-tu pu penser, un seul instant, que je garderais ce cheval ?

— C'est vrai ! Pardonne-moi, de n'avoir pas songé à ta délicatesse ; moi qui en pareille circonstance eusse agi comme toi, excellent cœur. Merci pour Zora et merci pour moi à qui tu enlèves un gros poids de dessus la conscience.

— Il faudra peu à cette bonne fille pour vivre. Tu me promets, n'est-ce pas? d'arranger ses petites affaires?

— Je te le promets.

— Tu ne peux t'imaginer tout le bien que tu me fais.

Il resta longtemps plongé dans une profonde méditation, les yeux fixés sur l'étagère; puis, faisant effort sur lui-même, il me pria, d'une voix brisée par l'émotion, de placer sur son lit les objets mystérieux qui avaient, à un si haut degré, excité la curiosité indiscrète de ses amis et la mienne.

Je fis ce que désirait le malade dont le front se baigna de grosses gouttes de sueur.

— Mon cher S****, prends à mon cou cette petite clef qui depuis dix ans repose sur ma poitrine, et ouvre toi-même ce coffret. Mes pauvres mains défaillantes n'en auraient pas la force.

J'enlevai avec une poignante émotion le crêpe blanc de poussière qui le recouvrait. Je reconnus tout de suite le coffret où j'avais enfermé moi-même à Malestroit, dix ans avant, le bouquet, la médaille et les cheveux de Jeanne-Marie à la suite de l'horrible drame du bois des Korrigans.

Je l'ouvris.

Il contenait un bouquet desséché, sans couleur ni parfum, une petite médaille d'argent ternie par l'action du temps, et une fine tresse de cheveux blonds enroulés dans un large médaillon de cristal cerclé d'or.

— Voilà bien l'emblème de ma vie ! me dit-il en baisant le bouquet qui tomba réduit en poudre au fond du coffret. Voici la médaille qui reposait sur son cœur tout palpitant d'espérance et d'amour, quand elle me la donna comme gage de nos fiançailles.

Il baisa la médaille et la déposa à côté de la poussière du bouquet.

— Reconnais-tu ces magnifiques cheveux dont elle était si fière ? C'est toi qui les as pieusement recueillis aux ronces du chemin. Ils ont toujours seize ans eux ! vois comme ils sont doux et brillants à côté des miens blanchis avant l'âge par la douleur ! Il pressa le ressort du médaillon..... Comme si elle avait été animée, la boucle de cheveux s'échappa de sa prison de cristal en se déroulant sous les doigts du malade. Elle exhalait un vague et doux parfum de jeunesse et d'amour que respira avec ivresse mon malheureux ami. Ses lèvres décolorées ne pouvaient se détacher de cette charmante relique du cœur.

Si les larmes des femmes et des enfants coulent sans efforts, il n'en est pas de même de celles des hommes. Aussi nous prîmes-nous à pleurer bien amèrement, D**** et moi.

— Je désire que tu places toi-même dans mon cercueil ces chers souvenirs, ainsi que la hache de son père, sur ma poitrine.

Il n'est qu'une chose qui m'afflige sincèrement à ma dernière heure : c'est d'être privé des consolantes promesses d'un prêtre.

Si le repentir, comme nous l'assure notre vieille religion catholique, est le port de refuge des pauvres âmes égarées, tu pourras dire au premier saint prêtre que tu verras, puisque nous n'en avons pas ici, qu'en bon chrétien j'ai sincèrement demandé pardon à Dieu de toutes les fautes de ma folle jeunesse.

Cette longue conversation avait épuisé les forces du malade ; il retomba si pâle sur l'oreiller, que je le crus mort.

A partir de ce moment commença son agonie, mais calme et sans douleurs, telle que l'avait annoncée le docteur.

Vers le milieu de la nuit, il eut encore la force de poser dans la mienne sa main qui y

resta glacée et insensible à mon affectueuse étreinte.

Il avait cessé de souffrir.

Seul en présence de ce cadavre, les heures qui devaient ramener le jour me parurent bien longues. J'en profitai pour mettre tout en ordre dans son appartement, je brûlai, selon son dernier désir, ses lettres de famille et d'amis ainsi que le journal où était écrite l'histoire de ses amours.

Au jour naissant, quand Zora pénétra dans la chambre mortuaire, sa douleur éclata bruyante et sauvage, comme celle de tous les êtres primitifs. Elle mit en lambeaux ses vêtements, s'arracha les cheveux, s'ensanglanta le visage et la gorge à l'aide de ses ongles.

Moi, le cœur navré, je m'occupai des funérailles qui devaient avoir lieu le lendemain. Ce fut à grand' peine qu'on put, à l'aide de caisses à biscuits, lui faire une manière de cercueil. En ce temps-là l'Afrique manquait à peu près de tout, et le plus souvent on enterrait les morts enveloppés seulement d'un vieux vêtement.

J'écrivis une lettre de faire-part au président du cercle militaire avec prière de la communiquer aux amis de D****. Cette lettre fut affichée au cercle qui

ce soir-là resta fermé et désert par un sentiment de bonne confraternité.

Le lendemain, à l'heure prescrite, tous les membres de la colonie militaire, sans en excepter un seul, remplissaient la cour du bureau arabe, résidence, comme on se le rappelle, de mon malheureux ami.

Ce convoi funèbre, malgré l'absence d'un ministre de la religion (ils étaient peu nombreux à cette époque sur la terre d'Afrique), n'en avait pas moins cet aspect de sévère et glorieuse simplicité qu'a toujours un enterrement militaire.

Le cercueil, recouvert de branches vertes, à défaut de drap qui pût en dissimuler la désolante nudité, était porté sur des fusils par quatre des plus vieux soldats de la garnison. Cinquante autres, l'arme sous le bras gauche, le canon incliné vers la terre, encadraient les nombreux amis du mort, que suivaient les chaousses et les Arabes du goum, spectateurs impassibles et muets de cette triste cérémonie.

Ce qui frappait douloureusement la vue en ce temps-là, c'était le lugubre aspect d'un cimetière en Afrique. Ce dernier asyle de la mort était toujours un vaste champ inculte où l'œil cherchait vainement

un arbre, une pierre, une inscription, qui rappelassent le plus modeste cimetière de France. Rien pour indiquer les sépultures que les inégalités de terrain que formaient les fosses si nombreuses sur cette dévorante terre d'Afrique.

Deux soldats du génie, le coude appuyé sur leur pelle, se tenaient immobiles aux deux extrémités de la fosse où fut déposé le cercueil.

Un monsieur, porteur de lunettes et d'un uniforme tout nouvellement brodé, appartenant, je ne sais plus trop, à quelle administration civile, s'avança gravement et demanda à l'assistance la permission de dire quelques mots sur cette tombe avant qu'elle se refermât pour toujours.

Il tira de sa poche un assez volumineux manuscrit, qu'il se mit à lire d'une voix où ne perçait pas la moindre émotion. Il nous parla, en style un peu trop pompeux, à mon avis, de Jugurtha, des Romains, de l'invasion des Sarrazins en Espagne, de ces longs siècles de barbarie auxquels la France avait fait succéder l'ère glorieuse de la civilisation européenne.

Il parla de l'avenir brillant de la colonie, des richesses que d'habiles mains sauraient y créer au profit de la métropole.

Un officier près de moi demanda tout bas à son voisin quel était ce monsieur.

— Hé parbleu! mon cher, c'est l'inspecteur de colonisation. Un emploi de fraîche date, fort brodé et très-galonné, comme tu vois. Il paraît que sans ce monsieur-là l'Afrique serait perdue.

— Plus que cela de galons! fit observer un autre officier; effectivement le nouvel inspecteur en portait cinq à son képi, modestement, autant qu'un colonel.

Il parla enfin de notre ami, de ce pionnier de la civilisation française, mort à la peine et tombé à moitié chemin avec l'amer regret de ne pouvoir faire entendre un jour au monde étonnné, comme ceux qui lui survivraient, ce cri de triomphe : *Exegi monumentum.*

Il parla de l'indomptable énergie, de la bravoure chevaleresque de ce jeune et brillant officier qu'attendait un si bel avenir!

Il parla de tout, excepté de la noblesse de son caractère, de la bonté de son cœur dont moi seul j'aurais pu parler, parce que moi seul je les connaissais depuis longues années.

Ce trop long discours achevé, non sans quelques marques d'impatience de la part de l'auditoire, je

jetai la première pelletée de terre sur le cercueil ; puis chacun des soldats défila devant la fosse en déchargeant son arme. Dernier honneur rendu par eux à leur chef!

Par un sentiment de haute convenance, que comprendront nos lecteurs, aucun des amis du capitaine D****, compagnons de ses folles journées, n'avait osé parler de cette fin prématurée dont tous se sentaient bien un peu complices.

La tristesse était peinte sur tous les visages.

Dès le lendemain je m'occupai des dernières volontés du mort. Tout ce qui lui avait appartenu, à l'exception de sa croix qu'il m'avait prié d'accepter en souvenir de lui, fut vendu aux enchères ainsi que Djalma son cheval favori.

Ajoutons à l'honneur des convives de la fatale soirée qui avaient hâté la triste fin de mon malheureux ami, que pas un d'entre eux, quand ils connurent l'objet de cette vente, ne voulut conserver un centime du gain qu'il avait réalisé en jouant contre D****.

Le produit de la vente, ces nobles restitutions, s'élevèrent à la somme de huit mille huit cent quarante francs qui, placés sûrement par moi, au taux légal, d'alors dix pour cent, assuraient à Zora une rente annuelle de huit cent quatre-vingt-quatre francs.

C'était la richesse pour la pauvre négresse, qui me remercia beaucoup, et pleura quelque temps encore, *ché maite à moà*, puis a dû finir par se consoler, comme se consolent les enfants et les nègres, ces grands et éternels enfants.

Huit jours après, la colonne expéditionnaire dont je faisais partie, se trouvant au grand complet, nous quittâmes la petite ville de ***.

La veille de mon départ, je me rendis au cercle militaire pour y prendre congé des nouveaux camarades dont le capitaine D**** m'avait fait faire la connaissance.

La même gaieté bruyante y régnait. Ils me complimentèrent sur la bonne chance que j'avais de partir en expédition.

De mon pauvre ami, il ne fut pas plus question que s'il n'avait jamais existé . . . .
. . . .

Peuh ! l'invraisemblable et lugubre histoire ! allez-vous dire, aimable lectrice, et vous, cher lecteur, que ce titre : *Un amour de sous-lieutenant* avait peut-être affriandés, et qui, très-certainement, vous attendiez, et deviez vous attendre, j'en conviens, à quelque charmant et galant épisode à la manière du *Décaméron*, à supposer, Madame,

que vous ayez lu Boccace, ce que vous n'avouerez pas !...

Je vous avais pourtant prévenu, au début de ce récit, que c'était malheureusement une histoire et non un roman que je voulais vous conter.

Et d'ailleurs, Mesdames, il n'est pas toujours d'heureux amours, même pour les sous-lieutenants.

FIN D'UN AMOUR DE SOUS-LIEUTENANT.

SOLFÉRINA

– HISTOIRE VÉRIDIQUE A PROPOS D'UNE JUMENT –

SOLFÉRINA

— HISTOIRE VÉRIDIQUE A PROPOS D'UNE JUMENT —

I

Une formidable et discordante explosion de trompettes, tambours et clairons sonnaient et battaient en ce moment la diane, ou, si vous aimez mieux, le réveil de notre corps d'armée.

Quelques minutes après ce signal, la fourmilière humaine, qui compose un camp, s'agitait fiévreusement; les joyeuses interpellations et les ordres se croisaient en tous sens. Les uns roulaient les tentes, d'autres sellaient leurs chevaux, chacun s'assurait du bon état de ses armes; lorsque tout à coup une sourde et lointaine détonation fit, comme un point d'orgue, régner le silence et le calme le plus profond.

Une seconde, puis une troisième détonation,

succédèrent à intervalles égaux à la première.

Nous étions depuis un mois trop habitués à l'imposante voix du canon, pour n'en pas reconnaître tout de suite les accents les plus lointains. Je tirai ma montre : l'aiguille marquait la quatrième heure de cette journée du 24 juin 1859, date glorieuse de la bataille de Solférino.

Le bruit de ces détonations semblait nous venir du côté de Castiglione, un des beaux souvenirs militaires de la première campagne d'Italie de la fin du siècle dernier.

Était-ce le canon de quelque reconnaissance française ou autrichienne, ou bien le prélude d'une bataille décisive que chacun de nous désirait? Voilà la question que tous s'adressaient.

En un instant les tentes furent roulées, les faisceaux rompus, et nous quittâmes le bivouac de Mezzano que nous occupions depuis deux jours.

La pluie de la veille n'avait pu rafraîchir l'atmosphère; nos colonnes cheminaient lentement sous les ardents rayons d'un soleil incandescent. Nous nous dirigions sur le gros bourg de Médole; nous mîmes cinq heures à franchir les quinze kilomètres qui nous en séparaient.

Nous ne vous parlerons pas de toutes les terribles

et émouvantes péripéties de cette longue et sanglante journée du 24 juin ; ce récit est du domaine de l'histoire.

Qu'il nous soit permis, en gardant le secret des noms, de vous raconter, entre mille peut-être, un de ces drames intimes dans lequel le hasard nous a fait acteur.

Après dix-sept heures d'une effroyable lutte par une chaleur de quarante degrés, sans vivres, sans eau, et qui seule peut donner la mesure de l'indomptable héroïsme de nos braves soldats, nous entendîmes, s'éteignant de plus en plus, le bruit des décharges de notre artillerie écrasant la queue des colonnes ennemies en pleine retraite sur le Mincio.

Au dernier coup de canon, je regardai pour la seconde fois ma montre : il était neuf heures, la nuit régnait.

J'avais été chargé, à la tête de mon bataillon, d'escorter l'artillerie de réserve, jusque sur l'emplacement où elle devait parquer. Nous errâmes longtemps sur le champ de bataille, à la recherche du régiment dont nul ne pouvait nous indiquer l'emplacement du bivouac. Le ciel était sombre et menaçant. Quand un éclair l'illuminait, nous apercevions de pâles visages de cadavres auxquels la mort

avait conservé la dernière expression de la vie. Parfois un profond gémissement nous avertissait que nous venions de heurter un blessé qui, aussitôt, retombait sur le sol ensanglanté. A chaque instant mon cheval, les oreilles pointées en avant, faisait entendre un ébrouement de frayeur et franchissait une barrière de cadavres. Plus loin, nous étions contraints de nous jeter à droite ou à gauche d'un chemin encombré par les blessés.

Je dus faire sonner, par mes clairons, la marche du régiment : l'on répondit au loin à cet appel. Nous ne rejoignîmes notre bivouac qu'à dix heures. Les faisceaux formés, les feux allumés, officiers et soldats exténués de fatigue s'étendirent à terre, pêle-mêle, au milieu des morts pour jouir de quelques heures de sommeil.

Nous étions à peine endormis, que le cri, Aux armes! accompagné du sifflement de quelques balles remit tout le monde sur pied. Pensant bien que ce ne pouvait être qu'une fausse alerte, je défendis de rompre les faisceaux. C'était effectivement une fausse alerte occasionnée par les coups de feu de sentinelles avancées sur quelques cavaliers autrichiens cherchant à rallier, dans l'obscurité, leurs corps en fuite.

Je me servis, en guise d'oreiller, du havre-sac rebondi d'un mort, et m'endormis aussitôt.

Combien de temps dura ce lourd sommeil de la fatigue?... je ne sais trop. Le jour commençait à poindre lorsque j'entr'ouvris les yeux, éveillé par un doux et plaintif hennissement.

Après la sienne propre, la santé qui préoccupe le plus un cavalier est celle de son cheval, ce fidèle compagnon de dangers et de fatigues... Inquiet, je regardai le mien dont les impressions de plaisir ou de colère se traduisaient d'habitude par des inflexions moins tendres.

Diavolo, attaché comme la veille au mûrier qui lui servait d'abri, n'était pas seul: l'encolure allongée, les naseaux frémissants, l'œil interrogateur, il semblait être en pourparler avec un autre cheval tout harnaché, dont la jambe montoir de devant, inondée de sang, posait à peine à terre. C'était sans doute un blessé de la veille implorant la pitié du vainqueur, par ce doux hennissement qui avait frappé mon oreille.

Diavolo et l'Autrichien se soufflaient réciproquement dans les naseaux, préliminaire d'amitié ou d'hostilité de la race chevaline.

Connaissant, par expérience, le caractère peu

sociable de *mons* Diavolo, je craignis fort, pour le pauvre blessé, une fin de non-recevoir tout au moins brutale ; il n'en fut rien : Diavolo continua paisiblement son repas de maïs vert, semblant convier l'Autrichien, qui ne se le fit pas dire deux fois, à partager ce champêtre déjeûner.

Je me promis bien, à la première occasion, de récompenser par une double ration d'avoine une si généreuse hospitalité. J'ai dit à la première occasion, parce que l'absence de nos gros bagages restés en arrière depuis l'avant-veille nous faisaient cruellement défaut, vu qu'ils portaient l'avoine du cheval et les vivres du cavalier. J'avais bien retrouvé au fond de mes sacoches, en compagnie de brosses et d'étrille, un biscuit fort sec, un reste de saucisson fort rance dont j'avais fait trois repas ! L'on a beau dire à la guerre comme à la guerre ! je ne pus m'empêcher de trouver ce menu par trop monotone.

Je m'approchai des deux nouveaux amis. Le blessé autrichien était une blonde jument. En hippiatrique la couleur blonde répond à l'alezan clair. Je visitai sa blessure, elle me parut sans gravité, une balle avait traversé de part en part, les chairs de l'avant-bras sans occasionner d'autres lésions.

Je prescrivis de laver la plaie, et, pour la préserver de l'ardeur du soleil et des piqûres de mouches, je fis revêtir cette jambe malade d'une moitié de caleçon ; c'était, comme on le voit, d'une thérapeutique aussi simple qu'élémentaire qui n'en produisit pas moins d'excellents résultats.

La gentille Solférina, nom que je lui donnai sur le champ de bataille, sembla du regard, qu'elle avait fort doux, me remercier des bons soins que je prenais d'elle.

II

Si je n'étais pas un historien consciencieux, la belle occasion qui me serait offerte de me poser en sportman émérite en vous traduisant un chapitre du Stud-Book autrichien, dont j'extrairais la noble généalogie de Solférina ! je préfère être prosaïquement vrai..... Je penche à croire que l'on eût pu mettre une barre à son écusson ; sa tête était fine, mais attachée à un corps assez épais que soutenaient des membres grêles. De constitution lymphatique, elle n'était certes pas née pour les rudes fatigues de la guerre. Je ne me suis jamais aperçu que les accents belliqueux de la trompette lui aient fait perdre un coup de dent. D'un naturel doux et pa-

cifique, elle préférait le pas au trot, et le trot au galop. Je ne l'ai jamais vue montrer d'impatience qu'à l'encontre de l'éperon, quand parfois il venait trop brutalement solliciter son ardeur endormie.

Telle était, au physique et au moral, la jument dont les hasards de la guerre venaient de me rendre propriétaire.

Son harnachement ne me parut pas d'une stricte ordonnance militaire; la fantaisie y avait une large part. Aux tresses de sa crinière se mêlaient d'étroits rubans vert et or. Des nœuds du même ruban ornaient le frontail de la bride. De blancs petits doigts de femme avaient dû les chiffonner.

Les fontes contenaient des pistolets d'un beau travail. Dans la doublure de l'un des couvre-fontes avait été pratiquée une sorte de poche renfermant un paquet de lettres enroulées d'un ruban en tout semblable à celui des tresses de Solférina. De ces lettres s'exhalait un vague et doux parfum qui devait être le parfum de prédilection d'une femme jeune et belle... Comme la musique, les parfums ont leurs notes; il en est qui semblent chanter vos vingt ans, comme d'autres psalmodier votre vieillesse.

Par un sentiment de discrétion, j'hésitais à ouvrir ces lettres, mais la curiosité ayant convaincu

mes scrupules qu'en les lisant je pourrais être utile à ce pauvre mort ou prisonnier inconnu, je me mis à lire la première, elle était écrite dans ce mélodieux idiome du Tasse, où l'adjectif donne tant de force à la pensée. De brûlantes larmes avaient effacé, en plusieurs endroits, des membres de phrases; expression des premiers et amers regrets de l'absence; charmante et fraîche poésie des doux adieux.

Hélas ! il était parti le bien-aimé ! le seul véritablement aimé, emportant les pensées et le cœur de la donna. Le plus à plaindre des deux amants, n'était-ce pas elle contrainte de dévorer ses larmes et de sourire, la mort dans l'âme, à ce *dispotico*, à cet *abborrito sposo!* Pauvre mari ! comme on le traitait !... Pour certain, il devait être vieux et laid !...

La seconde de ces lettres était sans doute une réponse au récit des amères déceptions des rêves de gloire du jeune officier. Nous y étions assez maltraités, nous autres Français. Puis, par un retour au sentiment national, l'on s'accusait avec horreur de désirer le servage de la patrie. Les autres lettres témoignaient des mêmes regrets de l'absence. En véritable Italienne amoureuse, elle mettait Dieu et les saints en tiers dans cette grande

passion. Chaque jour, ajoutait-elle, un nouveau cierge brûlait devant l'autel de la madone protectrice d'une tête si chère. Chacune de ces ardentes missives se terminait par l'envoi d'un long baiser et de caresses pour la *gentillezza cavalla* dont on espérait bientôt renouveler les rubans.

Ces lettres étaient sans signatures, et les adresses en avaient été enlevées discrètement.

Parmi ces messages d'amour, se trouvait une longue lettre à l'écriture tremblée et à moitié effacée par les larmes ; larmes de mère, celles-là, que l'on ne cachait pas plus que le trésor de tendresses infinies pour l'unique enfant que Dieu chaque jour était imploré de garder à sa vieillesse.

Par un suprême et fatal pressentiment cette lettre se terminait par ce mot trois fois répété, comme le glas des funérailles de ce fils ! « Adio ! adio !! adio !!! Angello, caro mio figlio. »

Ce nom d'Angello, la langue parlée dans toutes ces lettres, ne me laissèrent aucun doute sur la nationalité dn maître de Solférina, ce n'était pas un Autrichien, mais bien un officier italien dans les rangs des ennemis de sa patrie.

Le large cachet de cire qui avait servi de sceau à la lettre de la mère d'Angello portait l'empreinte

d'un blason surmonté d'une couronne de marquis. Il me fut impossible de déchiffrer le nom inscrit sur le timbre à moitié effacé du lieu d'envoi de cette lettre.

J'étais en train d'examiner les armoiries empreintes sur le cachet, lorsqu'un soldat vint m'offrir deux bagues que portait aux doigts un officier autrichien tué à quelque distance du lieu de notre bivouac. La première de ces bagues, une chevalière d'or massif, attira tout d'abord mon attention. Quel ne fut pas mon étonnement quand je vis gravé sur cette chevalière le blason du cachet de la lettre. La seconde bague était un simple jonc en forme d'alliance ; à l'intérieur duquel étaient gravés un nom et une date ; le nom Flaminia ; la date 20 avril 1859.

— Pourriez-vous me conduire près du corps de l'officier, à la main duquel vous avez trouvé ces bagues, dis-je au soldat qui me les offrait ?

Sur sa réponse affirmative, nous nous dirigeâmes à travers un dédale de cadavres vers l'endroit que m'indiquait mon conducteur.

III

Pendant l'action, lorsque la grande voix du canon se mêle aux crépitations de la mousqueterie, au cliquetis des armes qui s'entre-choquent, aux cris mille fois répétés de, Vive l'empereur ! et que tambours et clairons battent et sonnent la charge, oh ! alors le champ de bataille offre aux imaginations surexcitées par ce glorieux tumulte une grande et sauvage poésie qui vous enivre ! Mais, le lendemain, à l'aspect du hideux tableau qui vous environne de toute part, combien changent vos impressions de la veille !

Le silence a remplacé le bruit. Les vivants parlent bas, par respect pour ces milliers de morts qui attendent, livides et mutilés, une sépulture sans prières !... Les arbres séculaires, hachés par les boulets, les grandes treilles couchées et foulées aux pieds, ainsi que les riches moissons, font de toute part une sanglante litière.

Des morts dans l'attitude d'une furieuse attaque ou d'une suprême défense ; les uns le regard fixe et menaçant, d'autres le rire aux lèvres, rire qu'est venu interrompre une balle au cœur : tout cela est affreux à voir !...

Nous passâmes près d'un groupe de géants étendus à terre ; quatre grenadiers croates qui, pour ne pas survivre à leurs blessures, s'étaient par un acte de sauvage énergie achevés de leurs propres mains ; trois en se faisant sauter la cervelle, le quatrième, faute de cartouche, s'était enfoncé dans la gorge la lame de sa baïonnette que sa main crispée étreignait encore.

Plus loin, un officier blond et imberbe, un enfant n'ayant pas voulu survivre à la honte d'une première défaite, s'était tué d'un coup de poignard. Scènes de désespoir que bien d'entre nous ont pu contempler. Car si l'attaque fut héroïque, irrésistible, la défense fut désespérée, le nombre de nos morts le témoignait assez !...

Il était pourtant un spectacle plus navrant encore, celui des malheureux dont les blessures saignaient depuis la veille, sans qu'il eût été possible de les secourir encore, tant le nombre en était grand ! Bien rarement l'on entendait s'échapper une plainte de ces héroïques poitrines. Les uns râlaient au milieu des dernières convulsions d'une douloureuse agonie, d'autres, que la fièvre faisait frissonner sous cet ardent soleil, attendaient résignés que l'ambulance vînt les enlever.

Ma gourde s'était vidée à soulager quelques-unes de ces misères. Un mélancolique regard, la faible pression d'une main défaillante, me remerciaient de ce léger service.

Nous arrivâmes près d'un petit canal d'irrigation barré par une véritable digue de cadavres. La lutte avait dû être terrible, en cet endroit, à en juger par les nombreuses blessures que portaient les morts. Un voltigeur français était littéralement criblé de coups de baïonnette.

— Voilà celui que nous cherchons, commandant, s'écria mon conducteur.

Je m'approchai et vis étendu sur le dos un beau et grand jeune homme, au profil italien, dont les noirs cheveux faisaient ressortir l'extrême pâleur. Sa main droite serrait encore la poignée d'un sabre dont la lame brisée témoignait des coups qu'elle avait portés. Trois balles l'avaient atteint en plein corps; l'une d'elles l'avait frappé au cœur, la dernière sans doute. Sa main gauche crispée sur cette blessure, avait instinctivement cherché à arrêter la vie qui s'enfuyait. Cet officier me parut avoir vingt-cinq ans.

J'entr'ouvris son uniforme ; sous sa chemise sanglante il portait une médaille d'argent à l'effigie de la Vierge, et une petite croix d'or, toutes deux sus-

pendues à un ruban semblable à celui qui enroulait les lettres de femme trouvées par moi. Ces indices ne nous laissèrent aucun doute sur l'identité de celui que nous cherchions.

La balle, qui l'avait frappé au cœur, avait également traversé une carte du théâtre de la guerre portant cette légende :

CARTA STRATEGICA DELL' ALTA ITALIA.

TORINO, 1859.

De petites lignes au crayon y indiquaient un itinéraire dont la ville de Plaisance me parut être le point de départ.

J'envoyai mon guide requérir quelques-uns de ses camarades pour l'aider à creuser une fosse à ce pauvre jeune homme. Pendant ce court intervalle, je pris le croquis des lieux, ainsi que des notes sur les points de repère qui, plus tard, pourraient indiquer à sa mère la sépulture de ce fils tant aimé. J'ôtai de son cou le ruban auquel pendaient la croix d'or et la médaille de la Vierge ; je dus faire sécher au soleil la carte humide de sang pour remettre un jour, si je parvenais à la découvrir, ces tristes reliques à la femme aimée.

Les hommes que j'avais envoyé chercher attendaient mes ordres. Je les priai de creuser une fosse ;

ils y déposèrent le corps dans l'attitude où nous l'avions trouvé : le sabre au poing, la main gauche sur le cœur. A tout hasard, je plaçai, dans l'une des poches de son habit, une note explicative que je signai de mon nom, ignorant le sien.

Lorsque la terre l'eut entièrement recouvert, l'un de mes soldats, un Breton, qui venait à l'aide de son couteau d'ébaucher une croix, la planta en se signant sur cette fosse qui renfermait pour toujours ; beauté, amour, gloire, jeunesse, avenir!...

J'essuyai furtivement deux larmes qui venaient de tomber sur ma moustache : elles furent la seule oraison funèbre de ce mort inconnu.

Nous rejoignîmes silencieusement notre bivouac ; mais bientôt les nécessités de la vie réelle, dont en définitive il faut bien se préoccuper, les exigences et la responsabilité du commandement vinrent changer le cours de mes pensées un peu sombres depuis le matin. C'était écrit, me dis-je à la manière des Orientaux dont nous partageons un peu, nous autres soldats, les croyances fatalistes.

De retour au bivouac, je prescrivis à mon ordonnance d'enlever des tresses de Solférina, les rubans qui les ornaient ainsi que les nœuds du frontail de bride. Des lettres, de la médaille, de la croix

et de ces rubans, je fis un petit paquet, et, confiant dans le hasard, cet habile arrangeur de dénouements, j'attendis tout de lui.

Les heures s'écoulaient. Les six membres de la *popote* (1), dont j'avais l'honneur de faire partie, et moi, interrogions d'un air mélancolique l'horizon pour y découvrir la voiture qui portait nos vivres. Hélas! rien ne poudroyait à l'horizon; nos estomacs étaient en pleine révolte. J'eus beau retourner de nouveau mes sacoches, rien!! Sur ces entrefaites, un sapeur nous apporta nos rations de viande. Un fort beau rognon de bœuf frappa tout d'abord nos regards; mais nos estomacs n'en étaient point encore arrivés à ce paroxysme de la faim qui fait dévorer sans révolte de la viande pantelante.

Abdiquant tout amour-propre de position sociale, je m'improvisai cuisinier, un peu pour venir en aide à la détresse de mes compagnons, plus encore pour la satisfaction de mon estomac.

Après de longues et minutieuses recherches, je parvins à me procurer un morceau de lard près d'un Lorrain. Un caporal des environs de Marseille, qui ne voyageait jamais sans oignons, en vé-

(1) Nom donné, en campagne, à la réunion d'officiers vivant en commun.

ritable Provençal qu'il était, m'offrit un de ces précieux tubercules. Sauvés ! ô mon Dieu ! !... nous n'étions plus menacés du sort d'Ugolin... J'avais déjà jeté mes vues sur le docteur en prévision de cette extrémité !...

Je fis découper rognon, lard et oignon, dans une gamelle de fer battu qui, vous l'avouerai-je, avait servi aux ablutions de chacun de nous ; mais le feu purifie tout ! Un reste de vin à grincer des dents ; pour liaison un peu de sang, nous firent, au bout d'une demi-heure, le plus délicieux plat de rognons sautés qu'ait jamais servi à M. de Talleyrand l'illustre Carême.

Je reçus, avec une orgueilleuse et bien légitime satisfaction, les éloges des membres repus de la *popote*. C'est là un de mes bons souvenirs et de mes plus purs triomphes d'amour-propre.

IV

Le 26 juin, nous abandonnâmes le lugubre bivouac du champ de bataille de l'avant-veille et vînmes couronner ce vaste demi-cercle de mamelons qui bornent au midi la belle vallée du lac de Garde, que côtoye le long viaduc du chemin de fer

lombard-vénitien; c'est une des plus grandioses perspectives qu'il m'ait été donné d'admirer.

Sur l'un des pitons le plus élevé des hauteurs que couronnait l'armée, s'élance dans les airs la grande tour de Solférino; la *Spia d'Italia*, l'espionne de l'Italie, comme la nomment les habitants de ces contrées. En face de ce géant de granit élevé, par la main des hommes, se tient debout un autre géant vieux comme le monde; jeté là par la main de Dieu, le mont Baldo qui cache sa tête chauve dans les nuages, et dont les pieds sont baignés par les eaux bleues du lac de Garde paré de son riche collier de blanches et délicieuses villas. Sur le second plan, le célèbre plateau de Rivoli, puis tous ces lieux illustrés par nos armées républicaines : Castiglione, Lonato, Montenotte, etc. A l'ouest, comme dernière perspective de ce vaste horizon, les montagnes bleuâtres du Frioul.

Vers le soir, ce dut être un magique spectacle pour les habitants de Peschiera, que ces dix kilomètres de mamelons illuminés par les milliers de feux des bivouacs de l'armée française.

A cet instant arrivèrent enfin nos bagages. J'éprouvai un grand soulagement en apprenant de leur conducteur qu'il n'était rien arrivé de fâcheux

à Scipion et à Diogène. Je leur présentai Solférina; ce gros glouton de Diogène n'eut souci que de lui chiper son herbe. Quant à Scipion, il profita de sa liberté pour se vautrer dans la poussière sans autrement faire attention à sa nouvelle compagne. Pardonnez-leur : Diogène et Scipion étaient des mulets !!...

Après deux jours de repos dans ce charmant bivouac, nous traversions le Mincio et pénétrions dans le redoutable quadrilatère sans tirer un coup de fusil. La rive gauche de ce cours d'eau était hérissée de batteries sans canons et de redoutes sans défenseurs. Nous vînmes paisiblement planter nos tentes en avant de Valeggio, sur la route de Villafranca, où huit jours plus tard se signait le traité de paix qui termina cette prestigieuse campagne de trente-quatre jours comptant six victoires.

Pendant ces huit jours de trêve et de repos, Solférina, libre dans une grasse prairie, s'était bien vite remise de sa blessure complétement cicatrisée. Du plus loin qu'elle m'apercevait, elle venait en bondissant prendre dans ma main le morceau de sucre qui lui était destiné; n'ayant guère l'air de se souvenir, l'ingrate ! et de son premier maître et des douces caresses de la belle Flaminia.

Les préliminaires de la paix de Villafranca signés, le corps d'armée dont je faisais partie évacua le quadrilatère. Nous devions nous embarquer à Gênes pour rentrer en France par Sabianetta, Casalmaggiore, Crémone, Plaisance, etc.

Plaisance, où j'avais le vague pressentiment de découvrir la femme qui avait écrit les lettres en ma possession!

J'arrivai fort souffrant à Casalmaggiore. Mon billet de logement portait le nom d'une des plus honorables familles de cette localité. Je fus sous ce toit hospitalier l'objet des soins les plus empressés et les plus affectueux. Me trouvant mieux dans la la soirée, je fis demander, et obtins la permission d'offrir à mes hôtes l'expression de ma gratitude.

Je fus introduit dans un somptueux salon, où seul, quelques instants, je pus admirer, tout à mon aise, de fort beaux et bons tableaux des grands maîtres italiens : des Corrège, des Albane et un délicieux petit ange de Guido Reni. Puis des portraits de famille en costume de la brillante époque de l'école vénitienne si amoureuse de la forme et de la couleur.

Je me donnais ce régal des yeux lorsqu'entra dans le salon la famille B***.

Le père, un vieux et grave gentilhomme, me présenta à sa femme, qui ne comprenait que l'italien, puis à ses deux filles, qui parlaient très-purement le français.

Jamais plus frappant contraste n'exista entre deux sœurs. La plus jeune avait les tons chauds et la luxuriante beauté des femmes de Paul Véronèse. Ses lèvres humides, qu'entr'ouvraient un franc sourire, parlaient plus aux sens qu'elles ne faisaient rêver l'imagination.

L'aînée, jeune femme de vingt-cinq ans à peine, avait de grands yeux noirs brillants, d'un étrange éclat, sous les profondeurs de l'arcade sourcillère. Les longs cils de paupières mi-closes en tempéraient seuls le feu. Son teint avait la mate blancheur de l'albâtre. Un fin réseau de veines bleuâtres courait sous le transparent épiderme de ses belles épaules.

Un large front chargé de pensées, une petite bouche, aux lèvres fines, aux coins aristocratiquement relevés, complétaient le galbe du plus pur ovale que puisse rêver un sculpteur amoureux d'esthétique.

Les présentations faites, la conversation se généralisa. Le thème, comme bien vous devez le penser,

fut l'affranchissement de l'Italie. La plus jeune des deux sœurs, les narines frémissantes, au récit de nos victoires, en parlait avec tout l'enthousiasme imagé de la patrie italienne : *della patria sacra*, comme elle la nommait.

Si mes oreilles charmées écoutaient cette Mélopée à la Ristori, mes yeux ne pouvaient se détacher de l'aînée dont le cœur semblait battre d'enthousiasme à l'unisson de celui de sa jeune sœur. Puis, tout à coup, un autre ordre d'idées sembla s'emparer de sa pensée, elle porta la main à son front comme pour y fixer une idée. Ses grands yeux suivant, dans les espaces infinis de l'imagination, je ne sais quel douloureux souvenir, se mouillèrent de larmes qui coulèrent silencieusement, sans qu'elle s'occupât de nous les cacher.

Sa mère la regardait avec une tendre et douloureuse pitié. Une profonde ride creusa son sillon sur le front du père ; la jeune sœur devint sérieuse.

Un soupçon que je résolus aussitôt d'éclaircir me vint à l'esprit. Cette jeune femme était peut-être celle que je cherchais !....

Sans parler des lettres en ma possession, je racontai l'épisode de cet officier italien tué en combattant dans les rangs de l'armée autrichienne,

et de son cheval devenu ma propriété. Aucune sensation de surprise ou de douleur ne se trahit sur le visage subitement rasséréné de la jeune femme. Il ne restait même plus traces de larmes dans ses beaux yeux qui, de nouveau, se fixèrent sur nous. Cette dissimulation, si elle était réelle, allait-elle persister à la vue de la chevalière armoriée du mort? Je lui demandai froidement si elle reconnaissait ce blason. Elle en examina les armes et me rendit ce bijou.

— Je crois connaître la famille à laquelle appartiennent ces armes. Mais dans le doute, je ne prononcerai pas ce nom. Dieu me garde de flétrir, d'un infâme soupçon, l'honneur d'un innocent. Italien et traître, cet homme a été justement puni d'avoir porté les armes contre sa patrie. Ce langage, l'accent avec lequel furent prononcées ces paroles, dissipèrent tous mes doutes. L'on ne peut dissimuler à ce point la vérité.

La porte du salon s'ouvrit : la jeune femme s'élança, joyeuse, à la rencontre d'un homme d'une trentaine d'années de belle et fière mine, au baiser duquel elle tendit son front.

— Mon mari, signor.

Je répondis à la cordiale poignée de main que

m'offrait le nouveau venu dont le regard d'inquiète tendresse interrogea celui de sa jeune compagne.

La même scène se reproduisit, deux fois encore, avant mon départ, et rien pourtant ne pouvait faire supposer que cette charmante créature fût atteinte de ce terrible mal que l'on nomme la folie.

Je respectai, sans chercher à le connaître, le secret de ce drame intime.

Je fis, la veille de mon départ à cette excellente famille, d'affectueux adieux ; en retour desquels on m'offrit l'assurance d'un long et bon souvenir d'amitié. Le lendemain, à l'heure matinale où je franchissais le seuil de ce toit hospitalier, les cris de *Evviva la Françia !!* se firent entendre. Je levai la tête. La famille B*** était sur le balcon, les hommes agitant leurs chapeaux en l'air, les femmes leurs mouchoirs brodés. Je répondis avec émotion à ce double salut.

De Casalmaggiore, notre division fut envoyée à Sabianetta, jolie petite ville et ancien fief des ducs de Gonzague. Ses vieux remparts de brique éventrés de toute part, nuisent bien à son développement, mais elle y tient comme aux statues équestres de bois peint des hauts et puissants *Aloisius Marchio de Gonzagua ; Dux Traicti, Sacri Romani*

imperii princeps: et Vespasianus, etc., etc. Gardant la porte intérieure de la grande salle de son hôtel de ville du seizième siècle, que vous ferez bien de visiter, ne fût-ce que pour voir la longue galerie contenant les portraits des ducs de Mantoue et Sabianetta, ainsi que ceux des hautes et puissantes dames et duchesses leurs épouses. La fresque qui décore le plafond de cette galerie attirera, j'en suis certain, tout particulièrement votre attention, bien que le sujet vous en soit connu.

Apollon, le Dieu de la lumière, debout sur son char classique, rassemble les rênes de deux gris pommelés dont vous ne voyez que les luisantes croupes. Où sont les avant-mains? C'est le secret de cet audacieux raccourci !.... Sur ce char, le plus beau des dieux, afin de se mieux équilibrer, écarte un peu les jambes. Une folle brise, ou plutôt un malin zéphyr, fait flotter la tunique azurée du vainqueur de Python, auquel son valet de chambre a oublié de faire prendre un maillot!

Laissez-moi encore vous raconter un autre trait de mœurs locales. Ma visite terminée à l'ancienne et aristocratique résidence des ducs de Mantoue, la chaleur étant accablante, je me mis en quête d'un établissement de bains. Je m'adressai au premier

passant qui me tomba sous la main, c'était un des nombreux israélites habitant de Sabianetta. A la demande de ce renseignement, il répondit : Subito !..., et m'engagea à le suivre. Un instant après il sonnait à la porte grillée d'un couvent de femmes. Je me disposais à étriller ce mauvais plaisant lorsque, sur la demande d'un bain pour mon excellence, la tourière répondit : *si, signor*. Je payai mon guide et pénétrai dans ce singulier établissement.

Les murs intérieurs du cloître étaient couverts de fresques qui, je l'avoue, ne rappelaient pas le pur archaïsme des premiers maîtres. La *Pietà* qui ornait ma salle de bain était de la plus réjouissante naïveté.

Une jeune martyre, dont je ne puis vous dire le nom ; la taille cambrée, la bouche en cœur, portait, fort délicatement posés sur un plat de l'émail le plus blanc, ses deux seins du rose le plus tendre !...

Où les portait-elle ? Voilà ce que la légende n'a pu m'apprendre.

Une des sœurs du couvent (rendons hommage à la vérité), d'un âge trop respectable, me passa discrètement mon linge et je sortis.

Je recommande cet établissement aux touristes qui visiteront Sabianetta.

Nous devions, le lendemain, faire notre entrée à Plaisance. Ce jour-là je présidai à la toilette de Solférina. Les rubans vert et or se mêlèrent de nouveau aux tresses de sa crinière ; les nœuds au frontail de la bride ; elle fut harnachée comme au jour où elle vint demander l'hospitalité à Diavolo qui, à bon droit, pouvait être jaloux des doux loisirs faits à l'étrangère, quand toutes les fatigues étaient pour lui.

Nous pûmes jouir pendant deux heures, en côtoyant la rive gauche du Pô, du panorama qu'offre Plaisance en amphithéâtre sur la rive droite.

Au premier plan le palais Farnèse, devenu un hôpital, domine tous les autres édifices par sa masse architecturale.

Nous entrâmes par la porte des Allemands, que les Autrichiens avaient tenté de faire sauter en évacuant la ville. Les rues que nous traversâmes sont étroites, montueuses et mal alignées. L'accueil fut peu chaleureux sur notre passage. Ces braves gens, qui n'avaient pas brûlé une cartouche pour leur indépendance, trouvaient que nous n'avions pas assez fait pour elle !...

Je priai, un peu brutalement, trois *gandins* qui nous regardaient défiler, le sourire équivoque aux

lèvres, le chapeau sur la tête, de saluer l'armée française ; ce qu'ils s'empressèrent de faire en s'éclipsant.

Mon bataillon installé, faute d'autre local, dans l'église San-Agostino, je me rendis comme l'indiquait mon billet de logement au palais de la marquise Fo****.

En France nous décorerions ces palais-là du titre moins pompeux d'hôtel, mais il faut bien avouer que, si l'hyperbole est cultivée avec succès en notre pays, cette fleur de réthorique est bien plus vivace en Italie.

Je frappai longtemps à la grande porte du palais. Un domestique, enfin, se décida à m'ouvrir et me fit observer que sa maîtresse était à la campagne. Puis il m'introduisit dans une chambre, qui très-certainement doit être l'une des plus modestes du palais. Je l'envoyai chercher l'intendant, bien décidé à ne pas laisser amoindrir, dans ma personne, la dignité de l'épaulette. J'ordonnai à cet intendant d'une façon si péremptoire, de mettre à ma disposition le plus bel appartement, à l'exception de celui de la marquise, qu'il se hâta de m'introduire dans un fort beau salon où par son ordre fut apporté un plateau chargé de fruits et de sorbets. Je

m'installai dans le salon et renvoyai sans y toucher le plateau.

Après deux heures de repos, je sortis dans l'intention de visiter la ville. Je dirigeai mes pas vers le lieu où campaient mes chevaux et mulets.

Mon ordonnance, garçon qui avait un peu ce franc-parler dont usent les bons et anciens serviteurs, cessa, en m'apercevant, d'étriller Diogène, et vint d'un air narquois et mystérieux à ma rencontre.

— Sauf votre respect, mon commandant, *aureriez*-vous une *connaissance* en ville ?

— Et pourquoi, répliquai-je d'un ton assez sec, me fais-tu cette question ?

— Pardon excuse, mon commandant, si je prends celle de vous demander la chose ; c'est que, voyez-vous, il n'y a pas seulement un quart d'heure qu'une particulière ficelée dans le grand genre, de la haute, quoi ! est venue comme qui dirait pour voir Solférina, qu'elle *s'a* mise à caresser trouvant surtout les rubans de ses tresses particulièrement jolis. Me demandant à qui appartenait cette bête et depuis quand que vous l'aviez.

Pour lors, je lui ai raconté que c'était à la bataille de Solférino, *ous* que la jument avait reçu

une blessure sans comparaison comme un chrétien. Que bien sûr, son maître avait dû passer l'arme à gauche dans cette bataille, qui avait été un rude coup de chien : que ceux qui s'en avaient sauvé la peau pouvaient s'appeler des *chançards.* Faut croire que mon histoire l'intéressait crânement; car elle était blanche comme une devanture d'autel.

— Alors elle m'a demandé votre nom, votre grade, le numéro du régiment, ousque vous logiez ? Un tas de questions sur votre compte ; que je me suis dit, en moi-même : Suffit!... On connaît votre port d'armes, l'Italienne!

Pour une belle créature, c'est une belle créature ! quoique, pour mon goût, je l'aimerais plus rouge de figure. Avant de s'en aller, elle m'a pour ainsi dire forcé de prendre ce jaunet-là. Et de ses deux mains elle a donné une dernière caresse à Solférina. Ah! par exemple, en voilà des mains à pas faire grand'chose ! le quart des miennes.

Une femme qui aime les bêtes à en pleurer, ça vous est susceptible de procurer joliment de l'agrément à un particulier, ajouta, en manière de péroraison, *mons* Baptiste, dont le sourire à la Frontin semblait me prédire l'honneur d'une bonne fortune.

Tout devait me faire présumer que cette femme était bien celle que je cherchais, mais où la retrouver et lui parler?

— Comment, imbécile! il ne t'est pas venu l'idée de suivre adroitement cette dame pour savoir qui elle était ; où elle demeurait ?

— Dame! c'était bien mon envie ; mais le moyen de quitter un instant Scipion! C'est la troisième fois d'aujourd'hui qu'il se délicote. Je n'ai pas envie, moi, de le laisser *chaparder!* D'ailleurs il n'y a pas de soin à avoir! Les femmes! c'est si fûté, que celle-ci vous fera bien à savoir où vous pourrez la rencontrer si c'est son idée : et ça l'est.

Le raisonnement du drôle était logique. Nous devions passer deux jours à Plaisance ; l'on ne me laisserait pas partir sans s'informer du bien-aimé.

Je me mis à parcourir la ville : si l'accueil que nous avions reçu, à notre arrivée, avait été tiède, l'on ne pouvait l'attribuer aux regrets de l'ancien ordre des choses et au gouvernement déchu ; car, sur la porte du plus somptueux palais, sur celle de la plus modeste échoppe, l'on voyait écrits en gros caractères ces mots : *Viva Victorio Emmanuelo nostro Re! Vogliamo Victorio Emmanuelo nostro Re!*

A tous les coins de rues, sur toutes les places on lisait écrites à la main, ou imprimées, de véhémentes protestations contre le gouvernement déchu. Voici quelques-unes des épithètes qu'elles contenaient, je ne citerai pas les commentaires accompagnant chacune d'elles : *Governo barbaro ! Governo ladro ! Governo vile ! Governo dispotico ! Governo venduto al Austria ! Governo nemico della luce ! Governo assassino ! Governo demoralisatore !* et j'en passe.

Arrêté sur la Piazza dei Cavalli qui doit son nom aux statues équestres de Rinutio et Allessandro Farnèse, j'examinai la roide attitude de ces deux ducs souverains de Parme et Plaisance qui, l'épée au poing, semblent garder, comme des vedettes, leur ancien palais de briques à façade renaissance, transformé aujourd'hui en hôtel de ville et prison tout à la fois.

Depuis quelques instants, un moine de repoussante figure, appartenant à je ne sais quel ordre mendiant, ne quittait pas mes côtés et semblait admirer tout ce que je regardais. Supposant qu'il attendait de moi une aumône, je lui donnai quelques menues monnaies et m'enfonçai dans une des étroites ruelles qui longent un des côtés du palais, pour y

admirer de vieilles cariatides de la bonne époque. Au moment où je me disposais à continuer mon chemin, j'aperçus, encore immobile devant moi, cet inévitable moine. Impatienté d'une pareille obsession, j'allai à sa rencontre, il s'inclina, un sourire papelard aux lèvres, me tendit un billet et disparut.

Fort intrigué du choix de ce singulier Mercure, moi qui n'avais nullement la prétention d'être un Jupiter en bonne fortune, j'ouvris le billet qui, par son doux parfum et la forme aristocratique de son pli, sentait son bon lieu à ne s'y pas tromper.

En voici le contenu :

« Trouvez-vous ce soir à cinq heures, à la chapelle de Saint-François-Xavier, au Duomo vecchio... Un officier français ne refusera pas de se rendre à l'ardente prière d'une femme. »

Ce billet n'était revêtu d'aucune signature ; l'écriture, bien qu'elle me parût déguisée, était fine et correcte. La suscription portait bien mon nom et ma qualité.

Ceci, allez-vous me dire, ressemble aux nombreux chapitres des romans que vous et moi avons lus. Qu'est-ce que cela prouve ? si ce n'est que le roman est dans la vie réelle !...

Au dernier coup de cinq heures, je pénétrai sous

les voûtes byzantines du Duomo vecchio qui semble menacer ruine à l'extérieur. Je reconnus, tout de suite, l'autel de Saint-François-Xavier, au magnifique tableau qui le décore. Il représente le saint moine expirant, soutenu par de délicieux petits anges qui lui montrent le ciel entr'ouvert.

Cette belle toile est due au pinceau de Roberto da Longo, dit le Fiamengo.

L'autel était désert, ainsi que le vieux temple; de grands cierges brûlaient en *ex-voto* devant une madone dorée.

Ce serait une curieuse histoire à raconter que celle de tous ces ex-voto d'amour ou de haine offerts à la Vierge.

Parmi ces cierges, il en était un portant un flot de rubans vert et or, semblables à ceux que je possédais. Ce cierge brûlait sur l'autel même du saint moine.

Étrange protecteur de ses amours dont avait fait choix cette femme, que ce sévère et ascète réformateur! Il n'y a que les Italiennes et les Espagnoles pour avoir de ces idées-là!...

Le temps s'écoulait et l'église restait déserte. Étais-je victime d'une mystification? cela ne me parut pas probable. Je pris le parti d'admirer les

inappréciables trésors artistiques que contient le Duomo vecchio en attendant le dénoûment de cette aventure.

Il existe, au fond de l'abside, une Gloire de Proccacini et, comme pendants, deux tableaux représentant, l'un, les derniers moments de la Vierge, l'autre, son couronnement.

Aux voûtes de la nef, trois magistrales fresques des Carrache, dans un parfait état de conservation.

Dans la partie gauche du transept, la Vierge du silence; une scène de délicieuse naïveté de Taglio Sacchi.

La Vierge a, sur ses genoux, le divin Bambino, profondément endormi. Le doigt sur la bouche, elle réprime par ce signe, la franche et joyeuse explosion du rire enfantin qui entr'ouvre les lèvres d'un petit saint Jean-Baptiste.

Au milieu de ces chefs-d'œuvre de l'art ancien, se font admirer deux toiles d'un peintre moderne.

Il n'y faut pas chercher le sévère archaïsme des maîtres du seizième siècle. Mais quelle grâce!!! quel coloris enchanteur!!!

La première de ces toiles représente la Vierge enveloppée d'une longue tunique blanche dont les plis trahissent de chastes et adorables contours.

Déposée dans la tombe par les saintes femmes, sa belle tête, jeune comme au jour de la visitation, a la pâle blancheur des roses qui la couronnent. Mais cette pâleur n'est pas celle de la mort, qui toujours donne le frisson de l'épouvante!! son visage a conservé toutes les grâces de la vie.

La seconde toile représente la visite des saintes femmes au tombeau de la Vierge.

L'extatique étonnement de ces délicieuses figures, qui ne trouvent dans cette tombe ouverte que des roses à la place du corps qu'elles y ont déposé, captive longtemps l'admiration que l'on éprouve pour le beau talent de Landi, peintre des premières années de ce siècle.

Ces deux tableaux ont fait partie de notre collection du Louvre jusqu'en 1815.

Revenu au point de départ, à la chapelle de Saint-François-Xavier, j'aperçus, dans l'angle le plus obscur, une femme enveloppée d'une ample mantille noire dont le regard était fixé sur moi.

Pauvre nature humaine! ô jeunesse du cœur!! le mien battait comme à vingt ans!...

Je regardai et écoutai, si aucun tiers indiscret ne se trouvait dans l'église.

Le tintement de mes éperons sur les dalles

était le seul bruit que répercuta l'écho de la nef.

— Je suis le commandant ****, et voici votre billet. En quoi, signora, puis-je être assez heureux pour vous servir ?

Un douloureux sanglot souleva, comme une blanche vague, la poitrine et les épaules de la pauvre femme.

— Il est mort, n'est-ce pas ?

Ses grands yeux se fixèrent sur les miens, menaçants comme une lame d'épée sur la poitrine d'un ennemi.

Pour toute réponse, je lui remis ses lettres, les deux bagues, la médaille et la croix enserrées du ruban à ses couleurs.

Elle se redressa terrible, étreignant mon bras à le meurtrir.

— Vous l'avez donc tué ?...

Je pris ses pauvres petites mains dans le creux des deux miennes.

— Non, signora, je lui ai fait une sépulture à laquelle sa mère pourra redemander son corps.

Deux lèvres brûlantes comme les larmes qui les inondaient baisèrent mes mains.

J'ai toujours été sans force et sans énergie devant les larmes d'une femme. L'émotion me serra

si douloureusement la gorge que j'eus peine, en entendant un bruit de pas sous le porche, à rappeler à la prudence cette femme affolée par la douleur..

— De grâce ! calmez-vous, signora, l'on vient ! Dites-moi où demain je pourrai vous rencontrer et vous parler de lui ?

— Au pont de la Trebbia, à dix heures du matin, dans une voiture aux stores baissés.

Elle se remit en prière ; moi, aux yeux du prêtre dont j'avais entendu les pas, je dus paraître un féroce admirateur des patriarches et du Moïse que représente l'une des fresques des Carrache ; car je tournais le dos à la vivante réalité du beau pour contempler le front cornu et rien moins que gracieux du rude législateur des Juifs.

Le *capo di parrochio*, car c'était le curé desservant le Duomo ; un véritable artiste fier de montrer à un étranger les richesses de son église, me toucha légèrement l'épaule et m'offrit ses bons offices de cicerone : je fus tout aise de le trouver en conformité de goût avec moi ; nous parlâmes longtemps des chefs-d'œuvre inspirés par les croyances religieuses du moyen-âge.

Mon inconnue, dont par discrétion je n'avais

osé demander le nom, sortit peu d'instants après sans que j'eusse l'air d'y prêter attention. Je pris moi-même congé de mon obligeant curé et m'éloignai réfléchissant à la singulière rencontre que je venais de faire.

L'on parlait beaucoup en ville de l'inauguration, pour ce soir même, d'un nouveau théâtre que les habitants de Plaisance comparaient à celui de la Scala pour la magnificence. L'on y devait jouer le Trovatore de l'Illustrissimo Maestro Verdi dont les œuvres étaient alors mises au-dessus des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, y compris ceux de Rossini. Bien que ne partageant pas d'une façon si absolue l'engouement italien, j'entrai au nouveau théâtre.

C'est réellement chose féerique qu'une représentation à giorno en Italie; j'avais encore présent à la mémoire le merveilleux spectacle qu'offrit à nos yeux le 11 juin le théâtre de la Scala, qui a pour régisseur un marquis, et dont les six étages de loges sont de véritables boudoirs, où l'or, les glaces et les cristaux reflètent la lumière de milliers de bougies et de becs de gaz moins brillants peut-être encore que ne l'étaient tous ces yeux de femmes dardés sur la loge où étaient

réunis l'empereur des Français, le futur roi d'Italie et tout un cortége de maréchaux, de ministres et d'illustres patriciens.

Si, comme à Erfurth, le parterre n'était pas exclusivement composé de rois, il l'était de généraux, de colonels et d'officiers de toutes armes : Français et Piémontais s'estimant parce qu'ils s'étaient vus à l'œuvre.

Il faisait beau voir les diamants ruisseler sur les épaules, étinceler comme des lucioles sur les têtes de toutes ces jeunes femmes, qui, d'un commun accord, s'étaient parées de la même toilette de gaze vaporeuse aux couleurs italiennes : Blanc, vert et rouge.

Quel enthousiasme ! Quel délire ! pendant tout le cours de cette représentation, que l'on n'entendit pas ! Car à chaque allusion, les hommes le chapeau en l'air, les femmes agitant leurs mouchoirs, répétaient : Viva l'imperatore ! Viva el re ! Viva lei Francesi ! Et l'empereur toujours calme, et le roi radieux, se levaient et saluaient.

Le lecteur me pardonnera cette longue digression, qui m'a rappelé un des plus gracieux souvenirs de ma vie militaire.

Par contre, l'un des grands inconvénients, pour

les étrangers, des théâtres en Italie, c'est de ne pouvoir se procurer de place autre qu'au parterre, les loges étant généralement la propriété des particuliers, qui les offrent ou les sous-louent ; je pris donc un billet de parterre, cela me donnait droit d'entrée, je dus payer une seconde fois pour avoir celui de m'asseoir.

La salle du nouveau théâtre de Plaisance est d'un beau style, fond blanc et or, de très-belles fresques, le même luxe de loges qu'à la Scala.

Elles étaient toutes éclairées intérieurement et occupées par leurs propriétaires à l'exception d'une seule : cela ressemblait à une protestation.

A part la prima donna et le ténor, l'ensemble de la troupe était assez médiocre. Au moindre applaudissement, les deux premiers sujets s'inclinaient avec une humilité que n'ont pas nos acteurs français, ces enfants gâtés du public.

Pendant le court intervalle de silence qui règne dans la salle, au moment où l'un des premiers sujets chante son morceau, le reste de la pièce se terminant au milieu du bourdonnement des conversations particulières, le léger bruit d'une porte que l'on ferme, partant de la loge inoccupée, attira

mon attention. Les bougies de ses candélabres l'éclairaient.

Sur le fond pourpre de ses tentures de velours à crépines d'or, ressortaient, comme un tableau de Van Dyck, les têtes aristocratiques d'un homme et d'une femme auxquels il ne manquait que le costume du temps de ce peintre de l'aristocratie pour compléter l'illusion.

L'homme pouvait avoir trente ans ; ses épaules, sa poitrine et sa taille en parfaite harmonie annonçaient une rare vigueur. Une noire et fine moustache ombrageait ses lèvres minces et dédaigneuses. Il avait le menton carré et en saillie de la numismatique romaine : indice de race patricienne !

Ses yeux, impérieux, durs parfois, se promenèrent lentement sur la foule, sa main gantée s'appuyait sur le bord de la loge comme sur le pommeau d'une épée. Il rejeta, par un mouvement de tête tout léonin, son épaisse chevelure en arrière : ces cheveux noirs faisaient ressortir la pâleur bronzée de son visage. Tout dans cet homme annonçait la force dans la volonté.

Sa compagne, occupée sans doute à quelques détails de toilette, tournait le dos à la salle. Les

lignes pleines et arrondies de ses épaules eussent fait l'admiration de notre Athénien Pradier. De petites boucles récalcitrantes de cheveux que n'avait pu emprisonner le peigne, bistraient la plus blanche et affriolante nuque qui se puisse imaginer.

Elle prit place dans un des angles de la loge. Je n'en pus croire mes yeux, qui venaient de rencontrer les siens.

C'était bien la femme qui deux heures avant inondait de ses larmes les dalles du Duomo vecchio !

C'était bien elle, parée comme la Joconde! comme la Joconde, figure d'ange, cœur de courtisane !...

Ses joues, si pâles à l'église, avaient au théâtre l'insolent éclat du bonheur!

— O fille d'Eve ! dis-je en détournant la tête..., voilà donc ce que tu nommes la douleur !...

Mon voisin de droite, qui parlait très-convenablement le français, était l'un de ces officieux bavards comme l'on en trouve partout, et toujours disposés à mettre les étrangers au courant de la chronique locale. Je lui demandai négligemment le nom des deux nouveaux venus.

— C'est le duc de***, me répondit-il, l'un des plus nobles et des plus braves partisans de l'unita-

risme italien. Adolescent encore, il combattait à Novarre auprès de notre roi Victor-Emmanuel qui, bien jeune aussi, y versa son sang pour la patrie.

Longtemps exilé pour ce fait et à cause de ses opinions libérales, il n'obtint de revoir Plaisance, sa patrie, que le jour où l'Italie sembla à jamais soumise au joug autrichien.

Il est depuis deux ans le mari de cette jeune et charmante femme que vous voyez à ses côtés, elle ne partage pas les principes politiques de son époux, étant l'amie dévouée de l'ex-duchesse régnante. Aussi, ajoute-t-on que c'est là le grand motif de la froideur qui règne entre ces deux êtres si bien faits pour être heureux. Ne possèdent-ils pas tous les biens que l'on envie ici-bas, beauté, naissance illustre, honneurs et richesses !

Le duc doit être notre représentant au grand parlement italien.

De méchantes langues, ajouta tout bas mon obligeant voisin, ont prétendu que la duchesse n'était si triste que parce qu'elle avait un amant, inconnu de tout le monde il est vrai, mais que paria de découvrir un de nos jeunes fous, le marquis N***. L'histoire de ce pari étant arrivée à la connaissance du duc :un beau soir, au casino en

présence de tous les amis du marquis, il lui jeta froidement à la face cette sanglante injure : « Vous êtes lâche et menteur, Monsieur : lâche ! parce que vous, homme, avez attaqué dans l'ombre une femme dont le mari vient seulement de connaître votre offense !... Vous avez menti en calomniant la réputation de cette femme digne du respect de tous. »

Le marquis était brave et l'une de nos meilleures lames ; une rencontre eut lieu le lendemain. Le duc reçut en pleine poitrine un coup d'épée ; mais, avant que les témoins eussent eu le temps d'intervenir, il riposta et étendit roide mort à ses pieds son imprudent adversaire. La blessure qu'il avait reçue le retint un grand mois cloué sur son lit de douleur ; puis il reparut dans le monde avec sa jeune femme.

De sorte que, maintenant, si quelqu'un doute encore de la vertu de la duchesse, personne ne se soucie d'en parler.

Mon intarissable voisin se disposait à entamer une autre histoire. Je le remerciai ; lui demandant la permission d'écouter, avec recueillement, les dernières scènes si émouvantes de l'opéra du Maestro Verdi. Il était trop Italien pour m'en vouloir de ce désir, il se tut.

Depuis leur entrée dans la loge, je n'avais pas un seul instant perdu de vue le duc et la duchesse. De temps à autre le mari se penchait à l'oreille de sa femme, lui disait quelques mots auxquels elle répondait par une phrase sans sourire, et chacun d'eux reprenait l'attitude distraite et ennuyée de gens du monde blasés.

Parfois la duchesse braquait l'objectif de sa lorgnette sur un point quelconque de la salle, et son regard fixé sur moi cherchait le mien obstinément dirigé sur un autre point ; car je ne pouvais lui pardonner l'éclat de ses joues, ses hypocrites larmes à l'église et la part qu'elle prenait aux plaisirs du monde.

Je pris la ferme résolution de ne pas me trouver le lendemain au lieu du rendez-vous convenu, voulant lui prouver que je n'étais pas dupe de cette comédie de sentiment dont elle venait de si habilement jouer le prologue dans une église.

L'orchestre, en ce moment, accompagnait de ses lugubres notes le triple chant des deux amants et des moines psalmodiant le *Miserere*, pour celui qui va quitter la terre.

Jamais, je crois, la musique n'interpréta plus admirablement une scène plus dramatique. N'est-il

pas vrai que chaque note ressemble à un sanglot? et que le cœur se glace d'épouvante quand, à travers les barreaux de la sombre tour où il est enfermé, le trouvère envoie, à sa maîtresse éperdue, ce suprême adieu :

Je meurs heureux encore
Si ton cœur est à moi!
Un souvenir de toi!...
Adieu, ma Léonore!!...

Un imperceptible cri de douleur que, seul peut-être, j'entendis partant de la loge du duc de N***, me fit lever la tête.

A moitié soulevé de dessus son siége, le duc étreignait dans sa main celle de sa femme. Un sourire de damné contractait son visage. Oh! il fallait que cet homme eût bien souffert et souffrît cruellement encore pour sourire ainsi!!...

Mais alors ce mari savait donc tout? Il avait donc vu crouler, en un instant, tout son passé d'illusions et sa sainte croyance en l'amour de sa femme? Comme sa fierté avait dû se révolter à l'horrible pensée de voir, un jour, son honneur traîné aux gémonies de l'opinion!!!... cette impitoyable railleuse qui fait trop souvent du malheur du père l'opprobre des enfants!

Oh ! le plus à plaindre de ces deux êtres c'était bien cet homme ! car à elle, il restait du moins le souvenir d'un amour emporté dans la tombe.

Et pourtant je vous assure qu'elle faisait pitié à voir cette pauvre femme ! D'ardentes larmes avaient creusé leurs sillons à travers le fard emprunté de ses joues.

Sa petite main dégantée restait inerte et meurtrie sur le bord de la loge : de rouges zébrures en attestaient la rude étreinte. A la racine de chacun de ses cheveux perlait une goutte de sueur ; elle regardait étrangement son mari !

Quand la lumière se fit de nouveau dans la salle, son pâle visage ne conservait plus que quelques traces du fard qu'elle y avait mis afin de mieux cacher sa douleur à cette société avide de scandale.

Le duc s'empressa de lui jeter un manteau sur les épaules, et tous deux disparurent.

Combien de spectateurs, pourtant, avaient dû envier le sort de ces deux charmantes créatures.

Moi seul je ne leur enviai rien !.....

Le lendemain je galopais sur la route qui conduit au pont de la Trebbia.

A deux kilomètres en avant de la ville, je dus

abandonner, un instant, la route obstruée par les ruines d'un fort que les Autrichiens avaient fait sauter avant d'évacuer Plaisance. L'explosion avait dû être formidable ; l'escarpe des différentes courtines comblait les fossés. Les saillants des bastions entr'ouverts étaient béants, comme des bouches de cratère. L'on voyait à moitié enfouis sous les décombres des canons et des affûts brisés.

Ils avaient également détruit la première arche du magnifique pont de pierre de la Trebbia. Véritable acte d'inutile vandalisme! surtout à cette époque où la Trebbia, torrent en hiver, n'est plus un obstacle en été ; car nous la passâmes à pied sec.

A la bifurcation d'un chemin de traverse, bordé de grands arbres, non loin du pont, j'aperçus une calèche aux stores baissés qui semblait attendre.

L'un des stores se souleva à moitié, une petite main me fit signe d'avancer. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval à l'un des arbres du chemin et m'approchai respectueusement de la portière qu'entr'ouvrit, en tremblant, un vieux cocher d'honnête mine.

Je m'assis en face de la duchesse plus pâle encore que la veille et dont le beau visage portait

les traces d'une longue et douloureuse nuit d'insomnie.

Elle me tendit la main, et, comme je semblais hésiter à lui donner par discrétion la mienne devant ce cocher qui nous regardait :

— Oh ! soyez sans inquiétude : Antonio ne me trahira pas ! C'est mon vieux père nourricier. A l'heure présente, c'est peut-être le seul véritable ami qui me reste et m'aime encore. Et, comme elle m'avait donné sa main à serrer, elle la tendit à baiser au vieil Antonio qui y laissa tomber une larme et remonta en soupirant sur son siége.

— N'ai-je pas bien joué, hier au soir, mon rôle de femme heureuse, pour vous comme pour la salle entière ! N'est-il pas vrai que vous m'avez bien méprisée, signor commandant ?

— J'aurais dû me souvenir, Madame, que trop souvent les fleurs couvrent l'abîme, comme le fard de vos joues en couvrait la pâleur ! Me pardonnerez-vous de m'être ainsi trompé ?

Elle me tendit de nouveau sa main que je portai à mes lèvres.

C'est une bien étrange histoire que la mienne, signor !... si étrange, en vérité, que parfois je crains que la folie n'ait envahi mon cerveau.

Si l'on vous a parlé du duc, mon mari, l'on vous a dit, n'est-ce pas, que c'était un grand et noble cœur au service d'une haute et belle intelligence ; et l'on vous a dit vrai. Mais, si l'on a ajouté que moi, sa compagne, j'étais aussi un noble cœur ; oh ! ceux-là ont menti, car je suis une plus misérable et indigne créature que vous ne pouvez imaginer. Vous allez en juger.

Le duc, proscrit, ne voulut jamais consentir à me faire partager les jours amers de l'exil. Il s'éloigna me laissant au milieu de ma famille, de mes amis ; mettant son honneur, dont il est si fier, sous la sauvegarde de ma loyauté.

Vous, savez-vous ce que j'ai fait de cet honneur et du mien ? Oh ! c'est bien infâme, ajouta la malheureuse femme en cachant de ses deux mains son front empourpré.

Qu'avais-je à répondre ?

Un long silence succéda à ce triste aveu. Comme pressée d'en finir, elle ajouta :

— Hier aux pieds de la Madone, quand vous êtes venu m'annoncer la mort d'Angello, vous avez vu mes sanglots, car cet homme je l'ai aimé puisque je me suis donnée à lui !... je dois l'aimer encore ! La seule excuse d'une passion adultère, s'il en peut

exister une ; n'est-ce pas le souvenir de cette passion survivant à tout ?

Eh bien, méprisez-moi, signor ; car je ne sais si j'ai aimé cet homme ! mais ce que je sais, c'est qu'à l'heure présente son souvenir m'est odieux ! J'aime pour la première fois, j'aime de toutes les facultés de mon âme... J'aime... mon mari qui connaît ma faute et pourtant ne m'a pas écrasée de sa puissante main !!... Savez-vous qu'un jour il a failli se faire tuer, en lavant, dans le sang d'un de ses amis, une tache faite à ma réputation ? et pourtant, ce jour-là, il avait acquis la preuve certaine de mon crime par une lettre d'Angello tombée en ses mains.

— J'ignorais cette terrible découverte moi, et j'attribuais sa froide réserve aux souffrances de sa blessure à peine cicatrisée, lorsqu'il se leva, ouvrit une cassette , et me remit noblement , sans un reproche, pour la brûler, cette accablante preuve de mon déshonneur. Écrasée par la honte, je tombai à ses pieds.

— Relevez-vous, madame la duchesse, il nous reste, à tous deux, un grand devoir à remplir aux yeux du monde, celui de sauver votre honneur et le mien. J'ai déjà tué un de mes meilleurs amis

qui doutait de votre vertu, c'est un crime que j'ai commis aux yeux de Dieu, car vous savez si cet homme était innocent!

De grâce, madame, épargnez-moi de nouveaux remords! Si le monde surprend quelques nuages sur nos fronts attristés, qu'il les attribue à l'ardeur de mes convictions politiques si contraires aux vôtres.

Séparés à jamais par le cœur, puisque vous avez brisé la chaîne qui unissait les deux nôtres; soyons toujours, pour ce monde, les heureux de la terre. En vous voyant si jeune et si belle, les hommes envieront mon bonheur. Peut-être qu'en vous croyant si aimée, les femmes envieront le vôtre... C'est un grand malheur en vérité que la guerre soit finie, je vous eusse faite veuve une *seconde* fois! Mais, bon espoir, l'Italie n'est point encore entièrement libre!...

— Oh! Monsieur, grâce et pitié!...

— Ainsi donc, madame, nous continuerons, comme par le passé, à aller dans le monde, au théâtre, partout où la joie pourra le mieux cacher vos ennuis et mon chagrin.

— Le front à terre, la prière à la bouche, je me traînai à ses pieds, implorant mon pardon. Il

s'éloigna froidement, me laissant seule avec mes remords et ce mot des damnés : Jamais !..... jamais !!...

Comme une âme désolée, chassée du paradis, j'erre le plus souvent près de l'appartement qu'habite le duc.

Une nuit, comme tant d'autres, que la lumière éclairait la bibliothèque où il avait l'habitude de passer de longues heures ; poussée par un irrésistible sentiment de curiosité, je pénétrai dans la galerie vitrée qui la précède. Assis près d'une table chargée de papiers, de livres et d'armes, il semblait profondément endormi, le front appuyé dans ses deux mains. J'allais me retirer, lorsque, se redressant tout d'un coup, il vint à moi. Glacée d'épouvante, je restai immobile dans l'angle le plus obscur de la galerie. Il s'arrêta. La lumière éclairait son pâle visage. Il pleurait lui, cet homme de fer !! Il pleurait comme un enfant.

— Oh ! mes beaux rêves envolés ! ô Flaminia !! Flaminia, quelle existence !... C'est trop souffrir ; les morts sont plus heureux !

Il s'était rapproché de la table de vieux chêne où brillaient quelques armes. Sa main saisit un pistolet qu'elle rejeta presque aussitôt... — « Pas

ainsi !... pas ainsi !! » Et il retomba sur son grand fauteuil où je l'entendis sangloter.

En lui voyant saisir ce pistolet, j'avais inutilement tenté de crier, de m'élancer pour lui arracher des mains cette arme homicide. L'épouvante m'avait clouée muette et immobile à la même place. Ce nom de Flaminia, le mien : il me sembla qu'il l'avait prononcé sans colère. Sa voix, où se mêlait le regret du passé, me parut douce et caressante comme au jour du premier aveu. Un céleste rayon d'espoir illumina les ténèbres de mon cœur. Il m'aimait toujours ! La vie pouvait encore être belle pour tous deux ! De quel trésor de tendresse je voulais payer son pardon. Je rentrai plus calme chez moi.

Le lendemain, à l'heure à laquelle il avait habitude de m'offrir son bras pour me conduire dans la salle à manger où nous attendaient nos gens, ces espions les plus dangereux du foyer domestique, je l'arrêtai suppliante et baisant sa main : Oh ! monsieur lui dis-je ; nous souffrons bien tous deux !... Dieu pardonne, serez-vous moins miséricordieux que lui ?...

— L'on ne peut toucher à l'honneur de Dieu, madame, répondit-il durement ; voilà pourquoi

il pardonne !... Croyez-moi, pour votre dignité, pour la mienne, n'oublions rien du passé. Les serments que l'on a fait aux morts, il faut les tenir. N'avez-vous pas juré d'aimer éternellement cet homme ?...

Impitoyable et dédaigneux, il me conduisit à ma place où, le cœur brisé, je dus sourire, comme toujours.

— Voilà, signor, voilà mon existence depuis deux mois ! Deux siècles de tortures !... Hier, au théâtre, en entendant le lamentable adieu du Trouvère, la folie a pour un instant troublé ma raison ; il me semblait entendre la voix de celui qui est mort et la voix de celui qui veut mourir me crier : Adieu, Flaminia !... adieu !...

— J'ai voulu devant cette foule entière me jeter dans les bras du duc ; sa main, en broyant la mienne, m'a rappelée à la raison.

Que je lui épargne la honte d'un soupçon, puisque l'orgueil d'un nom sans tache est le seul bien auquel il semble tenir !

Vous avez mes lettres et des bijoux qui me rappelleraient sans cesse une faute ; l'enfer de ma vie ici-bas ! Brûlez-les, anéantissez ces odieux souvenirs. A cette mère qui a perdu son fils, et

qui seule a le droit d'avouer sa sainte affection, vous ferez connaître le lieu de sa sépulture. Le hasard vous a fait le confident d'un terrible secret, je le mets sous la sauvegarde de votre honneur d'officier français. Me pardonnez-vous d'être ainsi venue assombrir les pures et nobles joies de vos triomphes par le récit de mes misères ?

Dans quelques minutes nous allons nous quitter pour ne plus nous revoir, je n'ose vous demander un peu de votre amitié, je n'en suis pas digne. Ne refusez pas l'offre de ma vive gratitude, et, lorsque mon souvenir se présentera à votre esprit, plaignez la pauvre Flaminia et ne la maudissez pas.

— Madame, il est un pôle magnétique que l'on nomme Paris. Il attire irrésistiblement tout ce qui est intelligence, richesse, beauté, jeunesse ; c'est vers lui que tendent les aspirations du monde entier. Laissez, à votre vieil ami d'un jour, l'espérance de vous y rencontrer heureuse, au bras du duc. Jouissant tous deux du présent, ne vous souvenant du passé, que comme on se souvient d'un mauvais rêve ; ce n'est pas à vingt ans que l'on doit désespérer de l'avenir.

— Votre isolement seul vous a rendue coupable. Comme bien des femmes vous avez cédé à l'eni-

vrement d'un amour de tête, et vous avez cherché à y croire en noble cœur que vous êtes. Eh ! mon Dieu ! c'est l'éternelle légende du fruit défendu à notre première mère. Votre mari a sa grande part de responsabilité dans toutes ces choses. On ne laisse pas ainsi dans la solitude une femme jeune et belle comme vous l'êtes. Il comprendra, soyez-en certaine, que vous aimez pour la première fois ; parce que l'amour légitime est le seul vrai, le seul qui ne traîne pas après lui le triste cortége des remords ! le seul dont une mère puisse parler à sa fille !

— Si courte qu'ait été notre liaison, madame la duchesse, elle ne peut être de la nature de ces liaisons que le vent de l'oubli chasse aussitôt du souvenir ; laissez-moi donc espérer que nos relations ne se borneront pas à cette courte entrevue ? Je retourne en France, vous y aurez un ami qui ne sera jamais indifférent à vos joies ou à vos chagrins. Confiez-les-moi toujours.

Avant de prendre congé d'elle je baisai respectueusement ses petites mains qui pressaient les miennes. Je lui laissai pour dernier adieu ces deux mots : Courage et espérance !

Émue et pensive, elle me suivit d'un regard

moins désolé ; une légère teinte rose animait son charmant visage.

Déjà loin, je me retournai une dernière fois. Penchée à la portière de la calèche, elle m'envoya des lèvres et de la main un gracieux salut.

Deux heures après, étendu sur un lit de repos, je réfléchissais à cette bizarre aventure et ne pus m'empêcher de sourire à l'idée du rôle joué par moi dans cette affaire.

— Un moraliste en bottes à l'écuyère!..... Belle opinion, par ma foi, que tu viens de donner à cette amoureuse Italienne des officiers français en général et de toi en particulier!!.....

Voilà ce qu'à mon oreille murmurait en ricanant l'amour-propre!.....

— Tu t'es conduit en honnête homme, tu dois être satisfait, répliquait gravement la conscience.

Satisfait! satisfait!!... pas trop, ajoutait avec le même rire sceptique l'amour-propre!

Pour couper court à cette controverse, je fermai les yeux et ne tardai pas à m'endormir.

V

Ordre de la division :

Demain réveil à trois heures. La deuxième brigade commencera le mouvement. Chaque régiment, la gauche en tête, quittera Plaisance à quatre heures du matin.

—Ah ! diable!!... C'est vous, adjudant?... Vous venez de me réveiller juste au moment où l'amour-propre me prouvait que j'avais eu tort.

— L'amour-propre, mon commandant! Il est certain que le sergent-major Malgourié n'en manque pas. Mon commandant augmente sa punition?

— Qui, diable vous parle de sergent-major et de punition, adjudant?

— Pardon, mon commandant, vous disiez..... j'avais cru... Le commandant n'a pas d'autres ordres à me donner?

— Non, adjudant!

Le lendemain, ainsi que le prescrivait l'ordre de la division, nous quittâmes Plaisance à l'heure prescrite.

Semblable à Hippolyte je suivais tout pensif la route de Plaisance à Stradella. Les hommes de

mon bataillon autour de moi rangés n'imitaient nullement mon silence, ainsi que les gardes de ce prude et dogmatique fils de Thésée qui n'eût certes pas mieux fait et dit que moi la veille.

Les premiers contre-forts des Apennins, succédant aux luxuriantes plaines de la Lombardie dont nos yeux commençaient à être fatigués, changèrent un peu le cours de mes idées.

Nous arrivâmes vers le milieu du jour à Stradella, jolie petite ville qui a donné son nom au fameux défilé où nous attendirent inutilement les Autrichiens au début de la campagne. Ils n'avaient pas laissé un agréable souvenir de leur passage.

Le hasard voulut que je fusse logé chez l'un des membres du barreau de cette petite ville. Bien que la physionomie de mon nouvel hôte fût énergique et ses yeux intelligents, rien dans son attitude calme, dans sa parole grave, dans ses manières qui annonçaient presque de la timidité ! rien ne pouvait me faire deviner, dans ce simple avocat, l'ardent tribun qui plus tard devait être l'un des ministres éminents du futur roi d'Italie. Car l'hôte qui s'excusait de ne me pas mieux recevoir dans son ménage de garçon n'était autre que M. Agostino Déprétis.

Déjà, par un autre singulier hasard, le jour de notre entrée à Turin au début de la campagne, occupé à visiter le Palais-Royal en compagnie de M. le comte R**** di N***, mon bienveillant cicerone, nous fîmes rencontre d'un personnage long, maigre ; le cou emprisonné dans un haut co militaire, bien que le reste du costume fût entièrement civil, habit et pantalon noirs, par parenthèse, assez râpés et d'une coupe peu nouvelle ; ne portant d'ailleurs d'autre insigne militaire que ce fameux col de crinoline.

Ce monsieur d'extérieur si modeste, qui, tout d'abord, me fit l'honneur de me serrer cordialement les mains, était tout simplement le ministre de la guerre, l'illustre et brave général Lamarmora.

Je me pénétrai une fois de plus de la vérité de cet axiome : que l'habit ne fait pas le moine.

Nous devions attendre à Stradella l'époque de notre embarquement à Gênes pour rentrer en France. Je fus contraint par le départ de M. Dépretis, subitement mandé à Turin, de quitter sa maison où je me serais trouvé seul. La famille S***, de ses amis, le remplaça dans tous les soins de la plus charmante, de la plus affectueuse hospitalité.

Madame S***, la maîtresse du logis, joignait à la

grâce la plus parfaite la sévère beauté d'un camée antique.

Que vous dirai-je de Gênes la Superbe, où nous arrivâmes à toute vapeur traversant les sites les plus sauvages, les plus délicieux des Apennins?

Vous la connaissez sans doute mieux que moi la cité de marbre, parce que vous l'avez visitée à loisir, ou peut être mieux encore, parce que vous l'avez apprise dans le *Guide des voyageurs*.

Si pourtant vous tenez encore, comme moi, à conserver quelques illusions à l'encontre des traditions du moyen âge, n'allez pas visiter au Palais-Ducal la fameuse salle du conseil des *Dix*, ce tribunal républicain sans appel, comme à Venise.

J'y étais entré pour y admirer une belle fresque, représentant Christophe Colomb découvrant l'Amérique, due à la savante brosse du peintre Mati.

J'avoue que ce qui frappa tout d'abord mon imagination, ce ne fut pas cette magistrale peinture; mais bien l'aspect de cette salle qui me sembla avoir conservé son parfum et sa physionomie moyen-âge : sombres tentures; pour tous meubles une vaste et massive table de chêne recouverte du tapis vert traditionnel. Autour de cette table, de grands fauteuils surmontés d'écussons armoiriés;

les mêmes sans doute sur lesquels avaient siégé les terribles membres du conseil des Dix.

Derrière le plus élevé de ces fauteuils, une invisible porte était pratiquée dans l'épaisseur de la muraille.

Au moment où je m'y attendais le moins, cette porte, comme autrefois, s'ouvrit sans bruit. Mais, au lieu des dix juges revêtus de la simarre et de la cagoule rouge ne laissant apercevoir à l'accusé que des yeux impitoyables, que vis-je entrer, grands dieux !!!...!

Les placides et honnêtes figures des membres du tribunal de commerce habillés de twines chocolat... les malheureux !!...

Leur président... horreur et abomination! portait un habit bleu barbeau à boutons d'or et des lunettes vertes !!...

Je m'enfuis, comme un *Escholier* de 1830 à la vue d'une perruque *racinienne*.

Hélas! m'écriai-je!... trois fois, septante fois hélas !! la poésie se meurt! la poésie est morte !!...

Il n'est pas jusqu'à la beauté des femmes qui ne se soit transformée, sans y perdre pourtant. Le sang saxon s'est infusé dans bien des veines. Les blondes Génoises sont nombreuses, sous cet ardent soleil.

Deux mois s'étaient écoulés depuis ma dernière rencontre du pont de la Trebbia. Après quinze jours de repos à Toulon où nous étions débarqués, nous nous rendîmes de cette dernière ville à Rochefort par journée d'étape.

Les populations du Midi nous saluaient d'acclamations enthousiastes : car, lorsqu'il s'agit de la gloire de ses enfants, les partis en France n'ont qu'un seul cœur !

Ces acclamations furent sans contredit la plus enviable et la plus noble récompense qui nous fut décernée.

Une lettre à mon adresse, chargée de timbres des différentes localités où elle devait me parvenir, ne me fut remise qu'au lieu de notre destination. Je reconnus aussitôt la fine écriture de la duchesse.

— « Courage et espoir, m'avez-vous dit, ami, en me serrant pour la dernière fois la main.

« Du courage : je suis Italienne et de noble sang, j'en aurai jusqu'à la dernière heure ! De l'espoir, oh ! je n'en ai plus !... Savez-vous ce que j'ai fait pour reconquérir le cœur de mon mari toujours inflexible ? J'ai été, moi, femme et patricienne, crier grâce à la porte fermée de cet homme ! crier

grâce pendant de longues heures entremêlées de sanglots et de cette prières, et porte ne s'est point ouverte.

« Son cœur pourtant n'est pas sans pitié ! Que de fois, à la vue de mes joues amaigries, de ma jeunesse flétrie, n'ai-je pas surpris l'expression d'une poignante et douloureuse émotion se refléter sur son noble visage, mais, hélas ! toujours dans cette lutte du cœur prêt à pardonner et de l'honneur inflexible , c'est ce dernier sentiment qui l'emporte.

« Quel enfer que notre existence !... Et cet enfer pourtant, je le préfère à l'insupportable idée de l'abandon. Je crains qu'il ne veuille un jour se soustraire à ces tortures par la fuite. De vagues et mystérieux bruits d'expédition sous les ordres de Garibaldi retentissent chaque jour à mes oreilles.

« Oh ! ce serait bien cruel d'abandonner une pauvre femme aussi malade que je le suis. Il ne fera pas une pareille chose, n'est-ce pas, ami ?... »

La presse de tous les pays parlait effectivement de cette folle entreprise de Garibaldi, qui, avec quinze cents volontaires de tous pays, mal armés, sans argent, sans canons, sans espoir de retraite en cas d'insuccès, avaient la prétention de ren-

verser une royauté défendue par une armée de cent mille hommes, et de conquérir le royaume des Deux-Siciles à l'unité italienne.

La presse la plus sympathique à cet étrange homme déplorait cette entreprise comme chimérique et de toute impossibilité.

La presse hostile s'en réjouissait fort, dans l'espoir d'apprendre bientôt que cet insolent flibustier avait été pendu à quelque arbre du chemin.

Je reçus une seconde lettre de la duchesse. L'écriture en était heurtée, convulsive, elle ne contenait que ces mots : « Parti !... parti !!... Sans un mot d'adieu !!... Parti sans un regard !!... parti pour aller à la mort !!...

« Ami !!.. ami, priez Dieu pour moi !!... »

Quinze jours après cette dernière lettre de la duchesse, j'en recevais une encadrée de noir. Écrite en langue italienne, elle m'annonçait un malheur, hélas ! trop prévu, elle était du père nourricier de l'infortunée duchesse, du vieux et fidèle Antonio.

« Excellence, me disait-il, notre *povera Flaminia* est morte !... Morte seule, dans son grand palais, appelant chaque jour, la chère âme désolée, monsieur le duc parti sans que nous sachions

où il se trouve. Dieu lui pardonne cet abandon !

« Vous ne pouvez savoir, Excellence, quelle douleur est celle d'un pauvre vieillard condamné à coucher dans la tombe son enfant, l'unique amour, le dernier espoir de son bonheur ici-bas !!...

« *Povera picciola !* mourir si belle et si jeune !... Il me semble toujours la voir avec ses longs cheveux bouclés par sa mère, jetant, du haut du balcon, les fleurs les plus rares à la procession du *Corpus Domini* qui passait. Nous étions bien heureux alors ! et voilà que maintenant elle s'est envolée au ciel ! laissant seul sur la terre son vieux serviteur ! »

Cette lettre m'échappa des mains ; le cœur douloureusement oppressé, je réfléchissais aux terribles conséquences de cet amour d'un jour sans lendemain.

L'on m'apporta mon journal :

Aux nouvelles de Sicile, je lus ce passage d'une correspondance particulière :

« Nouveau combat ! nouvelle victoire ! Pourquoi faut-il qu'aux joies du triomphe viennent se mêler les amers regrets d'une perte irréparable !...

« Le duc de ***, dernier représentant d'une noble et illustre famille, vient de se faire tuer en com-

battant pour l'indépendance de la patrie italienne. Vous l'avez connu et saviez mieux que personne que nul, à un si haut degré que lui, ne posséda les nobles qualités du cœur, de l'intelligence et de la bravoure, unies à une plus modeste abnégation : fuyant les honneurs et la puissance avec autant de soin que les autres mettent d'empressements à les rechercher ; ne briguant qu'une seule faveur, celle de combattre au premier rang, à la tête de cette poignée de jeunes et héroïques volontaires sous ses ordres.

« Notre petit corps d'armée, engagé dans un pays inconnu et fort accidenté, venait de pénétrer dans une étroite gorge où nous attendait un ennemi bien supérieur en forces et à la présence duquel nous étions loin de nous attendre en ce lieu.

« Les bourboniens démasquant, tout à coup, quatre pièces de canons protégées par un épaulement naturel, foudroyèrent notre tête de colonne, tandis qu'un autre détachement de soldats royaux nous coupait tout espoir de retraite en nous attaquant à revers.

« Nous étions résignés à mourir, les armes à la main, jusqu'au dernier, car un miracle seul pouvait nous sauver.

Ce miracle d'un courage surhumain, ce fut notre intrépide ami le duc de *** qui le réalisa à la tête de ses volontaires, en s'emparant de cette batterie. Dispersés en tirailleurs, s'abritant derrière chaque arbre, rampant dans les anfractuosités de rochers, sans tirer un seul coup de fusil, le duc ayant ordonné de ne faire feu qu'à dix pas des pièces, ils avançaient malgré la mitraille qui éclaircissait leurs rangs, lui en tête, lui dédaignant tout abri qui eût pu le garantir des balles ennemies. Une d'elles lui fracassa le bras droit ; il saisit son épée de la main gauche et cria : En avant !... Une seconde balle l'atteignit en pleine poitrine, il leva plus haut son épée, répétant toujours : En avant !! en avant !!... Rassemblant tout ce qui lui restait de force et de volonté, il arriva le premier aux pièces, tua l'officier qui commandait la batterie. Le reste des bourboniens servant ces pièces se fit bravement tuer sur place par les volontaires du duc ****.

« Emportés par l'ardeur de la poursuite, nous vîmes en passant notre ami se soutenant avec effort, le dos appuyé à l'une des pièces, et nous saluant du tronçon d'épée qui lui restait à la main. Un flot de sang s'échappait de sa bouche. Lorsque

nous revînmes sur les lieux : il avait rendu sa belle âme à Dieu.

« Nous l'avons enterré à la place même où il a rendu le dernier soupir ! L'Italie perd en lui un grand citoyen !... »

Morts tous deux ! pensai-je.

Lui du moins emportant son honneur tout entier dans la tombe à la suite d'un glorieux trépas ! ! . . . .
. . . .
. . . .

Et Solférina, allez-vous me demander, qu'est-elle devenue ?

Solférina est devenue ce que, dans le néologisme hippique l'on nomme : *broke-down*, ce qui en vulgaire français veut dire boiteuse !

Cette légère claudication, qu'il faut bien plus attribuer à sa nature nonchalante qu'à une véritable affection, vient merveilleusement en aide au tendre intérêt que chacun porte à sa glorieuse blessure ; malheureusement ce n'est pas de la jambe blessée qu'elle boite.

Si au mois de mai 1861, après avoir visité le port de Rochefort-*sur-Mer ;* ainsi appelé, sans doute, parce que bon nombre de ses habitants,

n'ont jamais vu et ne verront jamais cet élément perfide : si, dis-je, il vous eût pris fantaisie de suivre à pied la route de Rochefort à Paris, vous auriez tout d'abord, au sortir de la ville créée par Colbert, longé d'immenses prairies marécageuses où paissent nuit et jour, été comme hiver, des troupeaux de chevaux à moitié sauvages, qui hennissent en fuyant à votre aspect.

Bientôt fatigué de la monotonie de ces sites, par trop hollandais, et cherchant l'ombre qui leur manque, vous vous seriez très-certainement arrêté à six ou sept kilomètres de là, près d'une verte oasis de hêtres séculaires d'où s'échappe une abondante et limpide source d'excellente eau qui vient, par mille petits canaux, arroser les prairies qui l'entourent.

Ce plantureux massif de hêtres dérobe à votre vue une blanche habitation, enceinte d'un jardin potager et de vertes pelouses; rendez-vous, à certaines époques de l'année, de jeunes et jolies femmes, de petits enfants blancs et roses qui, vers le soir, accourent au-devant des chasseurs rejoignant le logis : les uns étalant, avec orgueil, lièvres et perdreaux, ne vous faisant pas grâce de l'un des nombreux incidents de leur chasse; les autres,

la figure refrognée, se dérobant à toute question; maudissant la mauvaise chance; jamais leur maladresse!... mais, bientôt, consolés par le maître de la maison qui, pour le lendemain, leur promet des succès certains.

Alors les fronts s'éclaircissent, les yeux pétillent. L'on entoure une vaste table chargée de richesses culinaires, où c'est merveille de voir l'activité de jolies petites bouches de femmes et des vastes mâchoires des chasseurs.

Ce coin privilégié, que l'on nomme le Buffan, appartient à M. M***, homme de grand savoir en agriculture, que je n'ose vous nommer, car il m'en voudrait très-certainement d'avoir trahi le secret de la cordiale hospitalité qu'il m'a offerte bien souvent.

Or le touriste, qui vers le déclin de cette même journée du mois de mai 1861 se fût arrêté pour admirer toutes ces jolies choses, aurait aussi aperçu, dans une prairie entourée de haies vives, une jument la tête mélancoliquement appuyée sur la lisse d'une barrière servant de clôture, et dont le doux regard suivait avec une tendre sollicitude les joyeux ébats d'un gracieux poulain de race, fruit d'une union légitime avec

Accroche-Cœur, pur-sang anglais du haras de Saintes.

Est-il besoin de vous dire que cette jument, vendue par moi à M. M***, vouée par lui à la maternité, n'est autre que notre ancienne connaissance, *Solférina l'Autrichienne*, et son fils?

FIN DE SOLFERINA.

MÉMOIRES

D'UN

CHEVAL D'ESCADRON

— DICTÉS PAR LUI-MÊME. —

MÉMOIRES
D'UN CHEVAL D'ESCADRON

– DICTÉS PAR LUI-MÊME. –

PREMIÈRE PARTIE

I

Vous aurez beau dire et beau faire, ce qu'il nous plaît de nommer instinct chez les animaux, moi, je l'appelle âme! Ame moins parfaite que celle de l'homme, je vous l'accorde; mais, pour être d'un ordre inférieur, son existence n'en est pas moins une vérité que je vous prouverai. D'abord, qu'entendez-vous par instinct?

Voici la définition qu'en donne le dictionnaire. « *Instinct :* mouvement naturel qui fait agir les animaux sans le secours de la réflexion. Chez l'homme : mouvement involontaire qui produit les actes non réfléchis. »

N'en déplaise à la docte définition du diction-

naire, je veux vous citer quelques faits entre mille dont j'ai été témoin, qui vous prouveront que non-seulement les animaux réfléchissent, mais qu'ils raisonnent.

Je possédais autrefois deux excellentes chiennes courantes de la même portée, ayant noms *Fanfare* et *Sonore*, s'aimant comme deux bonnes sœurs doivent s'aimer.

Alertes et intelligentes, nul ne savait mieux qu'elles débrouiller la bonne voie au milieu des allées et venues fantaisistes du plus rusé bouquin de la forêt.

Jamais je n'eus à leur reprocher le moindre hourvari. Seulement Fanfare, plus impatiente que sa sœur, était, ce que nous appelons en langue cynégétique, un peu trop chaude de gorge : elle clabaudait volontiers sur une vieille voie.

Sonore, connaissant ce défaut, continuait consciencieusement sa quête sans autrement se préoccuper du bavardage de sa sœur ; cependant, à certaines inflexions appréciables d'elle seulement, elle s'arrêtait en dressant une oreille, puis partait comme un trait pour l'aller rejoindre. En pareil cas, un lancer à vue était certain.

Vous m'objecterez que c'est là l'instinct de la chasse, soit !... Alors écoutez l'épisode qui va sui-

vre, et vous me direz si ce n'est pas là un acte de réflexion et de raisonnement de la part de l'une de ces mêmes chiennes.

Vers le déclin d'une belle journée d'automne, pendant laquelle Fanfare et Sonore avaient lancé sept lièvres, dont quatre étaient restés sur le gazon, tués par deux de mes amis et moi, nous nous disposions à rentrer au logis, très-satisfaits du résultat de notre chasse, mais très-fatigué, pour mon compte, des plaines que j'avais dû faire pour suivre mes vaillantes petites chiennes entraînées si loin par le dernier lièvre, que nous n'entendions plus la chasse depuis une heure.

Bien certain qu'elles ne mettraient bas qu'après avoir forcé leur lièvre, je revins au logis sans elles, ce qui m'arrivait fréquemment.

A huit heures de la soirée, mon domestique vint me prévenir que Sonore, seule, était à la porte de la maison, mais refusait d'entrer. Je sortis et l'appelai par de douces paroles. La queue entre les jambes, l'oreille basse, elle poussait de petits cris de détresse et résista à toutes mes sollicitations, même à l'offre d'un morceau de viande que je lui présentais, bien que ses flancs retroussés annonçassent qu'elle était à jeun depuis le matin.

— Où est Fanfare, ma Sonore ? Elle poussa un plaintif hurlement et fit quelques pas dans la direction du bois comme pour m'engager à la suivre.

— Il est arrivé quelque accident à Fanfare, fis-je observer à mon domestique, tout en lui indiquant la topographie des lieux où avait été lancé le dernier lièvre. Suivez Sonore, elle saura vous conduire près de sa sœur.

Exténué de fatigue, je me couchai, mais je ne pus dormir. Les véritables chasseurs comprendront mon inquiétude.

Entre onze heures et minuit, je reconnus au loin le pas lourd et cadencé de mon domestique Firmin, ex-voltigeur au 12e léger, titre dont il écrasait volontiers les *civils*, nom donné par lui à tout ce qui ne portait ou n'avait pas eu l'honneur de porter l'uniforme.

— Voici la Fanfare, monsieur, cria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut ; elle était prise à un lacs, dans le quart en réserve du fond de Matrevaux. Si j'étais seulement le gouvernement, comme je ferais guillotiner tous ces gueux de tendeurs ! Quand la Sonore m'a eu mené près de sa sœur, la pauvre Fanfare attendait, sans comparaison, comme une personne raisonnable, qu'on *venisse* la délivrer.

Je vous le demande; était-ce l'instinct qui avait fait reconnaître à Sonore le danger où se trouvait Fanfare? Était-ce l'instinct qui l'avait poussée à venir réclamer du secours pour la sauver de ce danger? Non, il y avait eu réflexion et raisonnement dans ces divers actes dont je vous garantis la parfaite exactitude.

Cette même Fanfare, si miraculeusement sauvée, était très-friande d'œufs frais. Voici comment elle s'y prenait pour satisfaire sa gourmandise : une poule avait choisi, pour pondre, le devant de la niche où couchait Fanfare, qui, blottie au fond de cette niche, dormait ou feignait de dormir pendant le temps assez long de la ponte. Appel impératif, sollicitations, rien ne pouvait la décider à déranger la pondeuse. Mais, dès que celle-ci faisait entendre le joyeux caquetage de sa délivrance, Fanfare, à l'aide de ses dents, cassait, aussi délicatement qu'on eût pu le faire avec un couteau, l'œuf par un bout et l'avalait.

C'était là, vous l'avouerez, un acte de bien intelligente gourmandise. Que de milliers de faits je pourrais vous citer plus étonnants encore !...

— J'avoue, répondis-je, que certains actes de l'intelligence animale confondent ma raison ; mais,

pour me convaincre, il me faudrait de plus grandes preuves encore.

Pourriez-vous, vous, néophyte, convaincu de cette nouvelle religion que l'on nomme spirite, me mettre en communication avec l'âme ou l'esprit, c'est tout un, d'un certain cheval que j'ai connu et monté il y a longtemps déjà?

— Eh bien, vous croyez plaisanter, ajouta du ton le plus convaincu mon spirituel ami le *spirite* (1) ; le nom de cet animal?

Je le lui donnai, non sans un sourire de railleuse incrédulité.

— Chez vous, ce soir, si les particularités de l'existence de ce cheval vous sont racontées par lui-même, croirez-vous à l'âme des bêtes?...

Cette singulière conversation eut lieu, entre mon ami et moi, à la suite d'un excellent dîner où nous avions, trop consciencieusement peut-être, fait honneur aux grands crus du Bordelais : Haut-Brion, Château-Larose, Château-Laffitte 1848, Yquem retour de l'Inde, puis aux crus de Bourgogne : Roma-

(1) Nous déclarons n'avoir nullement l'intention de jeter le ridicule sur des croyances que nous ne comprenons pas, que nous ne voulons même pas chercher à comprendre, parce qu'il nous a toujours semblé dangereux de creuser certaines idées de métaphysique et surtout de métaphysique religieuse, où tout est mystère.

née, Pomard, Chambertin, Clos-Vougeot, et, pour le bouquet, au pétillant Aï!... de la veuve Clicquot.

Sobre par tempérament autant que par goût, je rentrai, ce soir-là, le cerveau quelque peu surexcité. Je passai ma robe de chambre, me laissai aller dans un fauteuil, et pris au hasard le premier livre qui me tomba sous la main. Ce livre était le roman à la mode, *Salammbô*.

Il commence, on se le rappelle, par le récit d'un festin de soixante mille couverts, si j'ai bonne mémoire.

Dussé-je me faire honnir, je déclare préférer les crevettes aux cigales frites des Carthaginois, les terrines de foies d'oies à leurs loirs confits, nos coulis à leurs sauces à l'assa-fœtida.

Ne me sentant pas le cœur assez solide pour continuer ce chapitre, je passai à un autre. J'accompagnai, dans l'enceinte de Mégara, le géant Matho à la recherche du zaïmph, ce mystérieux voile de la déesse protectrice de Carthage. J'admirais ces immenses salles habitées par des serpents ayant des pieds de taureau, des ailes de poisson et des têtes d'homme. Je contemplais, avec ébahissement, ces éléphants à la trompe levée passant en plein azur, orgueilleusement, comme des aigles qui avaient

l'air, en tirant la langue, de vouloir faire sortir leur âme.

Je me frottai les yeux pour me bien assurer que je lisais ces choses et ne les rêvais pas. C'était écrit. Le livre m'échappa des mains.

Ce que je vis pourtant à la pâle clarté de ma bougie était bien autrement étrange ! . . . .

. . . .

Devant moi se tenait, immobile et grave, l'ombre d'un cheval. Une vieille et respectable tête de cheval s'il en fut, maigre et osseuse, blanchie par les années, à laquelle de longues dents, débordant la commissure des lèvres, donnaient l'apparence d'un bon et mélancolique sourire.

Une pelote en tête, de forme assez bizarre, me fit bien vite reconnaître, dans ce patriarche, le cheval qui autrefois avait appartenu à mon ami de P*** S***.

— Que me veux-tu? dis-je avec une certaine émotion à l'ombre de ce quadrupède.

— N'as-tu pas désiré connaître l'histoire de ma vie? Et il me montra, du bout de son sabot, la plume et le papier blanc étalés sur ma table.

Bien qu'un peu humilié, dans ma dignité d'homme, de devenir le secrétaire d'un cheval, j'écrivis la singulière histoire que voici.

Le lendemain matin, à l'heure où d'habitude mon ordonnance entre dans ma chambre pour ouvrir les volets, il me trouva profondément endormi, le front appuyé sur mon bureau. Mon lit était intact. De ma bougie, il ne restait qu'une goutte figée de stéarine et un peu de cendre blanche.

Je me frottai les yeux, et j'aperçus la dernière page de ces mémoires.

Sont-ils le résultat d'une hallucination produite par les fumées de la liqueur chère à Bacchus?... Est-ce bien réellement l'esprit de ce respectable cheval qui me les a dictés?...

Décidez, cher lecteur.

Ce que je puis vous affirmer, c'est la rigoureuse exactitude de certains faits venus à ma connaissance.

Je laisse la parole au héros de cette histoire :

« L'écurie, je devrais dire l'étable, où je reçus le jour, était des plus modestes. En voici le personnel assez disparate : ma mère et moi, une vache, un âne, et, dans le coin le plus obscur, un animal immonde que les gens de la campagne, par euphémisme, nomment un habillé de soie ; voisin dont les grognements et l'insupportable odeur ont bien

souvent révolté en moi le double sens de l'ouïe et de l'odorat.

« Je fus le fruit d'une union légitime, mais passagère, comme le sont toutes les unions de ma race.

« Le hasard me fit seul connaître mon père. Voici dans quelle circonstance : j'accompagnais ma mère, montée par son propriétaire ; nous nous rendions tous trois au marché de Cherbourg ; j'avais un an, âge de tendre adolescence chez les chevaux. Libre sur la grande route, je gambadais joyeusement, mordillant çà et là l'herbe nouvelle, ou les jeunes pousses des haies bordant le chemin.

« Je vis tout à coup apparaître un magnifique cheval portant, haute et fière, une tête fine et sèche qu'animaient des yeux durs et orgueilleux, inspirant bien plus la crainte que tout autre sentiment de sympathie.

« La finesse de sa peau était si grande, son poil si court et brillant, que l'on voyait sous cette peau saillir l'inextricable réseau de ses veines.

« De ses naseaux, profonds et ardents, s'échappaient deux jets de chaude vapeur.

« Sa crinière, peu fournie mais soyeuse et lustrée, faisait ressortir la courbe gracieuse de sa

puissante encolure. Sa queue, détachée de la croupe, s'étalait en éventail. Il ne marchait pas, il bondissait sous son cavalier. Sa bouche, blanche d'écume, mâchait avec impatience le mors.

« Un galon rouge ornait la casquette et le pantalon de drap bleu du cavalier de ce superbe animal. J'appris depuis que c'était un palefrenier de l'administration des haras impériaux.

« Il calmait à grand'peine l'ardeur de sa monture, qui battait violemment à la main et cherchait à l'emporter dans une course désordonnée.

« Je demandai à ma mère si elle connaissait le nom de ces deux grands personnages.

« — L'homme, me répondit-elle, est le serviteur du cheval, et ce cheval est ton père!... Tu seras un jour beau comme lui, cher enfant, car heureusement tu ne me ressembles pas.

« Sans même songer à remercier la digne bête de ces tendres paroles, je m'élançai au-devant du noble auteur de mes jours.

« — Hé! bonhomme, faites donc attention à votre bique, se mit à dire le palefrenier de mon père; elle va se faire tuer.

« Je sentis se refroidir subitement mon premier élan de tendresse filiale, non à cause des paroles

du rustre, mais parce qu'à ma vue les yeux de mon père s'enflammèrent de colère et qu'il frappait l'air des deux pieds de devant, comme pour m'écraser. Tel fut l'accueil que je reçus de l'auteur de mes jours.

« Méconnut-il ma mère? Je l'ignore. En passant près d'elle, il la salua d'un sonore hennissement dont les inflexions n'avaient rien de bien tendre. Ma mère poursuivit tranquillement son chemin, sans ralentir ni accélérer l'allure d'un petit trot vulgairement appelé traquenard, habitude que lui avaient donnée les entraves, au pâturage.

« J'ajouterai que mon père était l'un des étalons de pur sang dont l'antique noblesse est inscrite au livre d'or de la race chevaline.

« Vu l'insuffisance de la langue française, paraît-il, ce livre se nomme le *Stud-Book* : deux mots peu harmonieux, mais anglais !!...

« Quant à ma mère, sa naissance était des plus obscures. Transportée, tout enfant, des steppes de la Bretagne aux gras pâturages de la Normandie, elle avait vieilli dans un célibat forcé. Puis, un jour, le chevalier de T***, son maître, eut la fantaisie d'élever un poulain de demi-sang, et obtint, non sans de grandes difficultés, l'autorisation d'u-

nir ma mère à Royal-Oak, pur sang anglais par Caton, mon grand-père, et Smolensko-Mare, ma grand'mère.

« Si je vous parle de mes nobles ancêtres, ce n'est pas, croyez-le bien, par un sentiment de vain orgueil. L'on ne connaît plus les vanités de la terre, au bienheureux séjour qu'habite actuellement mon âme.....

« Hélas ! combien mon existence eût été plus calme et heureuse, si, comme ma vieille mère, j'avais pu, après une modeste existence de labeur, m'éteindre doucement au milieu de quelque prairie ou sur la litière de notre humble écurie !...

« Le chevalier de T***, mon maître, était l'unique et dernier rejeton d'un pauvre gentilhomme campagnard miraculeusement échappé au massacre de Quiberon. Ayant obtenu, à la chute du Directoire, l'autorisation de rentrer en France, il n'avait plus retrouvé que quelques minces débris de sa fortune, déjà bien modeste au moment de l'émigration.

« La maigre part qu'il obtint en 1815 du milliard des émigrés l'aida à racheter le château de ses pères, comme il l'appelait avec cette fierté qui sied seule à la pauvreté !...

« De ce château il ne restait debout que le pigeonnier féodal et l'humble habitation des anciens tenanciers, qu'occupaient alors le chevalier, son unique fille, et un vieux serviteur nommé Antoine, ancien réfractaire de la classe de 1815, qui avait conservé de ses habitudes de réfractaire celle de braconner audacieusement à la barbe de l'autorité qui, de guerre lasse, le laissait faire. Il alimentait la table commune, et trouvait encore moyen de s'entretenir de vêtements avec le produit de la vente du gibier non consommé par le chevalier.

« Toute la fortune du pauvre gentilhomme consistait en un hectare de prairie, un assez vaste potager planté de quatre belles rangées de pommiers en quinconce ; le tout enclos d'un mur construit avec les pierres du château en ruine, mur que soutenaient à l'intérieur les espaliers à fruits, au dehors les rameaux parasites d'un antique lierre ; un peu plus loin, une pièce de terre labourable de deux hectares environ ; le produit du lait, des œufs, des volailles, d'un veau chaque année et des plus beaux fruits : voilà en quoi consistait la fortune du chevalier, héritier du vieil émigré. J'ai oublié de citer le compagnon inséparable de maître Antoine : un chien à museau effilé, dont la queue grosse et

courte, les oreilles droites et petites, le pelage bleuâtre, étaient autant d'insignes de bâtardise.

« Son maître l'appelait Tapageau, je ne sais trop pourquoi ; car, s'il mordait parfois, il n'aboyait jamais, conduisant sournoisement l'ancien réfractaire au gîte de pauvres lièvres qu'il happait le plus souvent au grand contentement d'Antoine, à qui cela économisait un coup de poudre et de plomb.

« De permis de chasse, par principe jamais Antoine n'eût voulu s'en pourvoir, prétendant que le chevalier avait bien le droit de chasser ou faire chasser sur ses terres, et même sur celles des bourgeois ses voisins, en sa qualité de noble.

« Nous l'avons dit, l'autorité fermait les yeux sur les délits de chasse du réfractaire. De méchantes langues prétendaient même qu'à certaines époques de l'année, la femme du brigadier de gendarmerie, ancienne cuisinière, régalait les subordonnés de son mari de certains civets qu'il eût été bien difficile de confectionner sans lièvres.

« D'où venaient ces lièvres?... L'incorrigible braconnier eût seul pu le dire.

« J'allais compléter ma deuxième année, je grandissais à vue d'œil, les formes bouffies de l'enfance avaient disparu. Ma mère, me contemplant

avec orgueil, répétait souvent : « Il sera beau comme son père ; » ce qui me rendait bien un peu fat et me faisait prendre en pitié les poulains de mon âge, auxquels je ne trouvais ni beauté ni distinction.

« Jusqu'alors, ma vie avait été fort oisive. Le chevalier, jugeant que j'étais assez vigoureux pour rendre quelques services, donna l'ordre de m'atteler à la charrue, pour aider ma mère et laisser à la disposition de mademoiselle Ursule, sa fille, *Marque-mal;* c'était le nom qu'avait donné à l'âne le facétieux Antoine.

« Le lendemain, je pris à côté de ma mère la place de Marque-mal, chargé de porter à la ville les volailles, le lait et les légumes. Je me mis à piétiner d'impatience en sentant le poids du collier sur mon cou et les traits à mes flancs.

« A l'injonction triviale de : « Hue ! » ma mère se mit en mouvement ; j'en fis autant, mais d'une façon si brusque, que les deux traits qui me retenaient au palonnier se brisèrent tout net. Il fallut les réparer ; cela demanda une grande demi-heure, après quoi le chevalier prit en main le cordeau fixé au mors que je sentais pour la première fois dans ma bouche. Antoine maintenait la charrue.

« Nous reprîmes le travail interrompu, mais à la moindre pression du mors sur les barres je me jetais de côté ou sur ma mère. Arrivés au bout du champ, nous avions creusé un sillon formant les courbes et les angles les plus capricieux. Le second sillon s'écartait sensiblement du parallélisme habituel; si bien que le chevalier, de sa nature fort patient, m'administra quelques légers coups de fouet.

« Mon orgueil et ma nature irritable se révoltèrent : je me cabrai et détachai des ruades à droite et à gauche. J'eusse très-certainement brisé l'une des jambes de ma mère si j'avais été ferré. Ma pauvre mère a dû conserver toute sa vie les traces de mon aveugle colère.

« L'on fut obligé de me dételer; j'étais blanc d'écume et tout frémissant de la scène qui venait d'avoir lieu.

« Lorsque le chevalier me ramena à l'écurie, ma jeune maîtresse, de retour du marché, filait mélancoliquement sur le seuil de la porte. Son pigeon favori dormait sur son épaule, les poules picoraient autour d'elle, d'effrontés moineaux venaient becqueter à ses pieds les miettes de pain bis trempées dans du lait, derniers reliefs de son frugal déjeuner.

« — Pauvre bijou ! » dit-elle, en m'apercevant dans cet état de surexcitation.

« Et de ses pauvres chères mains, rougies par le travail, elle vint me caresser et sécher la sueur qui ruisselait de mes flancs agités.

« Bonne maîtresse, elle n'était pas du nombre des heureux de ce monde. Sa figure, qui eût été charmante si la beauté de son âme avait suffi à l'embellir, n'était pas de celles qui attirent le regard des hommes.

« Son père avait dépensé, pour son éducation, les quelques économies qu'il avait pu réaliser.

« Cette éducation fut un malheur, car elle fit naître, dans ce cœur aimant et dévoué, des illusions dont son manque de beauté et de fortune devait empêcher la réalisation.

« Un jour, cependant, l'espérance, cette charmante fleur de la jeunesse, germa dans son cœur. C'était un dimanche au retour des vêpres ; M. Arthur Bonneton, tout le monde s'appelait alors Arthur, avait demandé et obtenu la permission d'accompagner jusqu'au manoir la fille du chevalier, absent ainsi qu'Antoine depuis le matin.

« Silencieux et émus, ils s'assirent tous deux à l'ombre d'une tonnelle couverte de clématites en

fleur. Je passai ma tête à travers le feuillage, réclamant d'eux quelques friandises. Leurs mains se rencontrèrent en me caressant.

« — Je t'aime, Ursule ! Dis-moi que tu m'aimes « aussi, et je serai bien heureux !...

« Ursule, aussi rouge que le bouquet de coquelicots ornant son corsage, répondit un oui bien tendre. Elle était réllement belle en ce moment et toute transfigurée.

« M. Arthur fut envoyé à Paris pour y faire son droit. Lorsqu'il revint en vacances, il ne se rappelait plus, hélas ! cet aveu qu'un caprice lui avait fait faire, que bien d'autres caprices lui avaient fait oublier.

« Avertie du retour de M. Arthur, la pauvre Ursule attendit avec une impatience fiévreuse l'heure de la première visite. Elle l'attendit quinze jours ! Dans cette entrevue, si longtemps, si ardemment désirée, M. Arthur ne l'entretint que de Paris, de ses plaisirs, des splendeurs des bals publics, des danseuses ravissantes que l'on y rencontrait, torturant le cœur de la pauvre fille avec la froide férocité de ceux qui n'en ont pas.

« Ursule eut le douloureux courage de sourire à l'étudiant quand il s'éloigna pour ne plus revenir.

Elle eut un moment la pensée d'entrer en religion, ce refuge des cœurs blessés ; mais c'était reculer devant une autre sainte mission à accomplir, celle de soigner et consoler son père, qui ne connut jamais ce douloureux et court roman de sa fille.

« L'hiver qui précéda le troisième printemps de ma vie me parut bien long et triste ! Je le passai presque tout entier dans notre écurie dont l'atmosphère, lourde et nauséabonde, révoltait mes goûts aristocratiques ; ma mère, devenue poussive, toussait beaucoup ; la vache Brunette, à qui l'on avait enlevé son veau, se lamentait jour et nuit, ce qui faisait braire Marque-Mal et grogner Tapageau.

« Il vint enfin ce printemps si ardemment désiré. Au déclin d'un beau jour d'avril, Antoine ouvrit tout au large la barrière qui défendait l'entrée de la prairie. Ma mère, la vache et Marque-Mal se mirent prosaïquement à brouter. Je n'y pensais guère. Les naseaux ouverts, je respirai à pleins poumons le parfum des séves printanières que m'apportait la brise marine. Je me pris à hennir de bonheur, agitant ma crinière, laissant flotter au vent mon opulente queue, décrivant dans un galop insensé des lignes de circonvallation autour de Marque-Mal et de la vache, dont les grands yeux

ronds et placides semblaient fort étonnés de me voir perdre le temps à courir quand il y avait de si bonne herbe à tondre. Marque-Mal, d'un naturel chagrin et irritable, baissait les oreilles toutes les fois que je m'approchais de lui, et semblait tout disposé à me gratifier d'un coup de dent ou d'une ruade si je continuais à l'importuner.

« Mais ces jeux bientôt ne me suffirent plus ; de vagues désirs, dont je ne me rendais pas compte, faisaient battre mon cœur et circuler plus activement le sang de mes artères.

« Une vaste prairie entourée d'une large douve remplie d'eau communiquait à celle de mon maître par une solide barrière à claire-voie. Cette prairie appartenait au père de M. Arthur. Du côté opposé à la barrière séparative des deux propriétés existait un pont, dont le passage était défendu par une large porte de bois. Un sentiment d'inexplicable curiosité me faisait souvent regarder à travers la claire-voie de la barrière, bien que cette prairie fût toujours restée solitaire.

« Un matin du mois de mai, charmant et affreux souvenir ! la porte du pont s'ouvrit lentement, et mes yeux, ravis, purent contempler une coquette et mignonne pouliche que mit en liberté dans la prairie

un palefrenier du riche éleveur. Elle parut aussi heureuse d'être libre que je l'avais été moi-même. Palpitant, immobile, je la dévorais du regard. Tout à coup elle m'aperçut et s'arrêta près de la barrière où je me tenais. Elle allongea son cou de cygne. Nos naseaux se touchaient. Des siens s'échappèrent d'énivrantes effluves qui firent frisonner les moindres fibres de mon être ! Mes hennissements avaient l'éclat métallique de la trompette. Je frappai furieusement du pied le sol, cherchant à briser la maudite barrière qui me séparait de celle qui venait de m'initier à la plus ardente des sensations.

« Nous autres chevaux nous ne perdons pas, comme vous autres hommes, à faire de belles phrases, un temps qui peut être mieux employé. Nous savons bientôt à quoi nous en tenir sur les intentions de nos belles capricieuses. Un regard de colère et des ruades nous disent de suite que l'offre de notre hommage n'est pas agréé.

« Je ne pus me méprendre aux tendres sentiments de la belle pouliche pour moi : ses œillades, ses petits hennissements étouffés, m'engageaient assez à tout tenter pour la joindre. J'essayai de briser la barrière, je faillis me briser les jambes.

« Le lendemain, écoutant plus la passion que la

prudence, je tentai de franchir la large douve qui me séparait de la bien-aimée ; je tombai dans l'eau profonde d'où le chevalier et Antoine me tirèrent à grand'peine. L'on me ramena à l'écurie, où je fus cloîtré pendant plusieurs jours. Je n'avais plus goût à rien et maigrissais à vue d'œil, faisant nuit et jour retentir l'écurie de mes plaintes.

« Ma jeune maîtresse avait beau m'apporter, dans son tablier, les herbes les plus savoureuses, les croûtes de pain les plus dorées; rien ne pouvait me distraire de ma préoccupation.

« Lorsque la brise m'apportait, à travers la porte entre-bâillée, les pénétrantes effluves de la bien-aimée, ou si mon oreille, attentive, percevait les accents affaiblis de ses doux hennissements, alors j'entrais dans des agitations insensées, brisant tout ce qui se trouvait à portée de mon sabot. Je parvins même à rompre la double longe qui me retenait captif et courus à la prairie. La pouliche accourait joyeuse, à ma rencontre, lorsque le chevalier et Antoine parvinrent à me saisir et à me réintégrer dans ma prison.

« Le lendemain un vétérinaire me visita.

« Que se passa-t-il entre cet homme au sourire cruel et moi ? Je ne puis le dire, n'ayant conservé de

cette scène qu'un vague et douloureux souvenir. Une lame d'acier brillait dans sa main. Antoine me banda les yeux et, presque aussitôt, tout mon être frissonna sous l'étreinte d'une horrible douleur.

« Je fus malade et languissant presque tout l'été. Ma vie fut même en danger ; mais ma forte et saine constitution l'emporta sur le mal. Il s'opéra en moi un singulier phénomène. Le souvenir des choses passées n'était plus, dans ma mémoire, qu'un rêve confus. Mon sang rafraîchi ne brûlait plus, comme autrefois, mes artères. L'image effacée de cette pouliche, dont je me souvenais vaguement, ne soulevait plus de tempête dans mon cœur.

« La saison des regains étant venue, nous prîmes de nouveau possession de la prairie. La première bête que j'aperçus fut elle-même. Elle accourut au-devant de moi, vint me souffler dans les naseaux, préliminaire d'amitié ou de guerre chez les chevaux, comme chacun le sait.

« Je cherchai, dans cette ardente haleine, les voluptueuses sensations d'autrefois, et ne les trouvai pas. Elle me lança un regard dédaigneux et se mit à brouter tranquillement. J'en fis autant.

« Une source d'eau limpide formait, dans un des coins de la prairie, un transparent miroir; j'allai

m'y désaltérer. Je fus si frappé du changement survenu dans toute ma personne, que j'oubliai de boire. Mes yeux n'étaient plus, comme autrefois, injectés de sang. Les formes arrondies de mon corps étaient devenues plus anguleuses et plus sèches; la saillie des muscles, sous l'épiderme, moins apparente. Mon impétueuse ardeur s'était aussi beaucoup calmée. Attelé de nouveau à la charrue, à part quelques légers écarts d'impatience tenant à la noblesse de mon origine, n'étant pas né pour accomplir ce travail de rustre, je satisfis à peu de chose près le chevalier.

« Pendant l'hiver, le dernier que je devais passer sous le toit qui m'avait vu naître, l'on me prodigua des soins auxquels je n'avais pas été habitué. Ma nourriture plus abondante se composait du meilleur foin, de farine d'orge, de succulentes carottes, qui donnèrent à mon poil un lustre inaccoutumé et à toute ma personne le léger et florissant embonpoint de la santé. Ma quatrième année venait de sonner.

« Un beau matin Antoine présida à la toilette de ma mère et à la mienne. Le chevalier, endimanché, la monta. Moi, la tête simplement ornée d'un bridon, au frontal duquel flottait un nœud de rubans rouge, je fus conduit en main par Antoine.

Nous nous rendions à la ville. J'entendis un gros soupir s'échapper de la poitrine de ma maîtresse en me regardant m'éloigner, gai et insoucieux. C'était un éternel adieu que m'adressait l'excellente fille !

« Nous arrivâmes bientôt sur un vaste emplacement où s'agitaient un assez grand nombre de chevaux tenus en main. La foule curieuse entourait un groupe composé de trois officiers de tournure et de costumes fort différents. C'étaient les officiers acheteurs de la commission de remonte.

« Le président de cette commission, chef d'escadron de cuirassiers, avait le cou très-court, les épaules larges, la figure plus foncée que le drap écarlate du collet de son habit, scrupuleusement boutonné et agrafé malgré la menace d'une apoplexie plus ou moins foudroyante. Un large pantalon à passe-poil bleu, des éperons à éventrer un éléphant complétaient la stricte ordonnance de ce costume. Sa moustache et ses cheveux gris, coupés en brosse, faisaient un singulier constraste avec les touffes noires et parfumées des cheveux du capitaine de hussards, son second, dont la moustache en parenthèse encadrait un nez droit infiniment plus aristocratique que le nez fleuri et épaté de son supérieur.

« Sur la poitrine du commandant brillait la croix d'officier de la Légion d'honneur. A la boutonnière de l'élégante jaquette de velours vert du capitaine, qu'ornaient de larges boutons illustrés de têtes d'animaux, apparaissait un microscopique ruban de l'ordre. Un chapeau de forme civile couvrait sa tête. Un pantalon collant de même étoffe que la jaquette faisait merveilleusement ressortir ses formes.

« Pour n'avoir aucun point de ressemblance avec son commandant, il tenait, à sa main gantée de frais, l'un de ces bâtons noueux dont se servent les maquignons, pouvant au besoin servir de fouet et de canne.

« Le troisième membre de la commission était un lieutenant des cavaliers de remonte, arrivé assez tard à l'épaulette. Son éducation se ressentait de ce long stage dans les grades subalternes. Taciturne et sentencieux, il ne prenait part à la conversation que lorsqu'il était tout particulièrement interpellé.

« C'était donc pour me vendre que, durant tout l'hiver, j'avais été si bien traité par mon maître !...

« Mon tour arriva d'être présenté à la commission. Je ne sais ce que me mit secrètement sous la queue le vieil Antoine ; mais j'éprouvai une déman-

geaison qui me la fit porter en trompette. Effrayé de me trouver entre deux rangées d'hommes criant et gesticulant, je me mis à bondir et à faire des écarts qui faillirent renverser mon conducteur.

« — C'est bien fait, animal! Pourquoi as-tu mis du gingembre sous la queue de ta bête!...

« — Au pas, sacristi! au pas! Je continuai à caracoler. Antoine suait sang et eau. — Au trot, maintenant. Je partis au galop.

« — Il a de la branche ce cheval-là, mon commandant, se mit à dire le capitaine en mordillant son cigare.

« — De la branche!... de la branche!... Est-ce parce qu'il porte sa tête comme une girafe? Moi je dis que c'est une ficelle. Qu'en pensez-vous, lieutenant?

« — Je trouve qu'il a du cheval, répondit sentencieusement l'officier interpellé.

« L'épaisse moustache du chef d'escadron se hérissa.

« — Parbleu, lieutenant! voudriez-vous qu'il eût du bœuf!!!...

« Évidemment la digestion du brave commandant était laborieuse : les yeux lui sortaient de la tête. Pourtant un malin sourire vint plisser sa lèvre : il

regardait sournoisement les gants paille de son second.

« — *Cap'taine*, voyez donc quel âge a cette bique?

« Le capitaine fut obligé de s'éxécuter. Je couvris d'écume verdâtre ses gants, si frais un instant auparavant.

« — Quatre ans, mon commandant.

« — Un mètre cinquante, proclama le lieutenant qui venait de me toiser.

« Le commandant se pencha à l'oreille des deux membres de la commission. Le chevalier attendait, avec une cupide anxiété, l'offre du président. — Sept cent soixante-cinq francs, dit-il, de ce ton impératif du commandement qui n'admet aucune observation, et il tourna le dos au chevalier qui, après un moment d'hésitation, répondit : Oui, en soupirant.

« Était-ce le regret de se séparer de moi ? Je crois plutôt que c'était celui de n'avoir pu me vendre plus cher. Un soldat de la remonte m'emmena.

« Ma pauvre mère, en me voyant partir, fit entendre un douloureux hennissement auquel je répondis le cœur bien gros.

« A mon arrivée au dépôt de remonte, l'on prit de ma personne le signalement que voici : N° 611 ; sexe,

mâle ; âge, quatre ans ; taille, 1^{m},50 ; robe, bai rubican, forte liste en tête interrompue ; balzane postérieure droite herminée. De nom je ne devais en recevoir qu'au moment de mon incorporation dans un régiment.

« Je dus subir le lendemain une opération qui m'effraya beaucoup d'abord ; celle du ferrage de mes quatre pieds. J'opposai une assez vigoureuse résistance à cet homme barbouillé que l'on nomme le maréchal ferrant. Il me serra vigoureusement la lèvre supérieure entre les deux branches d'une sorte de tenaille. La douleur paralysa mes mouvements. Les apprêts de cette opération du ferrage étaient plus effrayants que douloureux. Je me promis d'être plus sage à l'avenir.

« Le bruit métallique de mes pas sur le pavé m'étonna d'abord ; je m'y habituai bien vite.

« Une claustration presque absolue dans une écurie, où l'air respirable ne suffisait pas à mes poumons habitués aux brises pénétrantes de l'Océan ; le foin, la paille et l'avoine remplaçant, sans transition, l'herbe de la prairie ; de courtes et monotones promenades sur une grande route où nous ne respirions que la poussière soulevée par nos pieds, au lieu de mes folles courses sur le gazon ; le souvenir de ma

mère, de cette bonne Ursule, du pauvre manoir de mon maître, me plongèrent dans une sombre tristesse. Je n'avais goût à rien. Foin et avoine restaient intacts devant moi.

« Une toux sèche d'abord, puis plus creuse et fréquente, me faisait cruellement souffrir. J'étais atteint de cette inévitable maladie des chevaux que l'on appelle *gourmes*. Elle dura trois mois.

« Complétement rétabli, j'appris par mon départ du dépôt de remonte que j'étais, avec plusieurs de mes camarades, dirigé sur le 10e de hussards tenant garnison à ***, petite ville de Lorraine. Nous traversâmes la France de l'ouest à l'est sans aucun incident digne d'être cité.

« Le colonel, les officiers supérieurs et beaucoup d'autres curieux de tous grades attendaient notre arrivée dans la cour du quartier.

« J'éprouvai une orgueilleuse satisfaction en m'entendant classer cheval d'officier. C'était un beau début. Cela me dispensait, en outre, de subir, comme mes camarades dans les rangs, la douloureuse empreinte de l'étoile et du numéro du régiment à l'aide d'un fer rouge appliqué sur la hanche gauche. Je reçus le nom de Mithridate.

« Un piquet d'honneur, commandé par un officier à cheval, rentrait au quartier. Bientôt, pensais-je, moi aussi je serai brillamment harnaché et ferai meilleure figure que ce camarade qui passe, étant plus beau et plus jeune que lui. La jeunesse est présomptueuse !

« Un mois après mon incorporation au 10ᵉ de hussards, l'escadron dont je faisais partie reçut l'ordre de se rendre à M**** pour y tenir garnison pendant six mois. Le cadre des officiers était au complet : capitaine commandant, capitaine en second, lieutenant en premier, lieutenant en second, trois sous-lieutenants et l'aide-vétérinaire, le seul qui fût marié. Je n'en parlerai pas.

« Quoique vivant à la même table, ces sept officiers formèrent bien vite trois sociétés fort distinctes.

« Le capitaine commandant, jeune et riche, était sur un pied d'égalité parfaite avec le sous-lieutenant, mon maître, et le lieutenant en second, jeunes et amoureux du plaisir comme lui.

« Le capitaine en second, vieux militaire blanchi sous le harnois, était la discipline et le règlement incarnés, préconisant toujours le passé aux dépens du présent, trouvant avec le lieutenant en premier,

son inséparable, que la discipline et les traditions militaires se perdaient. « De mon temps on ne servait pas ainsi, » était la phrase sacramentelle qu'il affectionnait. Un sous-lieutenant sortant du rang des sous-officiers complétait le parti de ces mécontents de toutes choses.

« Quant au troisième sous-lieutenant, il n'était ni guelfe ni gibelin, allait rarement au café, jamais dans le monde, faisait chez lui de charmants petits ouvrages de cartonnerie et, faut-il l'avouer, de la broderie fort délicate que n'eussent pas désavouée de petites mains de femme; excellent officier, du reste, auquel ses camarades n'avaient jamais connu la plus petite intrigue amoureuse.

« Mon jeune maître, je l'avoue, négligeait fort mon éducation et montait plus en fantaisiste que selon les prescriptions de l'ordonnance.

« Ni assiette, ni main, ni jambes : c'est son cheval qui le conduit, maugréait le capitaine en second.

« — Mais, monsieur de G***, ajoutait-il souvent, je me suis déjà fait le plaisir de vous faire observer que l'on ne trotte pas à l'anglaise devant la troupe.

« — Mais, mon capitaine, répondait-il, mon cheval a le trot fort dur.

« — Alors, monsieur de G***, demandez à passer dans l'infanterie ; vous trotterez à pied.

« Mon jeune maître n'exigeait guère autre chose de moi que du piaffé, des pas de côté et des courbettes que j'appris bien vite à exécuter à la promenade ou en passant devant certaines fenêtres auxquelles le bruit de mes pas attirait toujours quelques gracieuses têtes de femmes.

« Le capitaine commandant et ses deux intimes firent dans les environs des visites à cheval, une, entre autres, dans un château voisin, dont les habitants étaient des amis de la famille de mon maître.

« Le propriétaire de ce château, rude gentilhomme de quarante-cinq ans, de formes athlétiques, n'avait de distingué que son nom, sa fortune et son titre. De tous les plaisirs, il n'en appréciait réellement que deux : la chasse et la table.

« Aussi détestait-il le séjour de Paris qu'adorait sa femme, comptant vingt ans de moins que son mari. Il passait les deux tiers de l'année dans son château, chassant par tous les temps, pluie ou soleil, négligeant fort sa toilette, d'une désolante uniformité, consistant en gros souliers, hautes guêtres de cuir, veste de chasse en velours couleur

feuille-morte, râpée et maculée de taches du sang des chevreuils et sangliers égorgés par lui ; cape de velours noir bistrée par les rayons du soleil. Quant au physique, une épaisse et longue barbe fauve, où *épiaient* des poils gris ; le parler rude, la plaisanterie croustillante, tel était le comte de ***, mari d'une petite femme blonde, mièvre, vaporeuse, comme une fille d'Ossian, le plus charmant pastel qu'aient enveloppé les flots de mousseline dont elle aimait à se parer ; de grands yeux rêveurs, la main et le pied d'un modelé parfait : voilà la compagne que des considérations de convenance et de fortune avaient jetée au bras de ce rude Nemrod.

« Le comte vint cordialement au-devant des trois visiteurs, leur serra la main comme à d'anciennes connaissances, et les présenta à la comtesse à moitié renversée sur un grand fauteuil de couleur sombre encadrant sa pâle figure et son peignoir blanc d'une éclatante fraîcheur. Ses petits pieds cambrés, chaussés de souliers à hauts talons, qui les recouvraient à peine, dépassaient discrètement les plis d'une ample jupe.

« Je pus saisir tous ces détails : le salon où se tenait la comtesse étant au rez-de-chaussée, mes camarades et moi au bas du péristyle qui y conduisait.

« Le comte, doué de l'amour-propre de tous les propriétaires, celui de faire admirer ses chevaux et son chenil à ses visiteurs, emmena bientôt le capitaine et le lieutenant, laissant en compagnie de la comtesse mon jeune maître qui avait à l'entretenir d'amis communs.

« C'était un fort joli garçon, mon maître, ayant cet esprit paradoxal et un peu tranchant qu'apprécient généralement les femmes de la nature de la comtesse. Il demanda et obtint la permission de renouveler ses visites. A l'aide de cette cordiale perfidie, sans préméditation d'abord, il se fit l'ami complaisant du mari, devint comme lui chasseur, sinon habile, du moins infatigable.

« Nous accompagnions parfois la comtesse dans ses promenades à cheval. Le comte, qu'ennuyait le marivaudage d'une conversation de femme, s'arrêtait souvent à questionner quelque garde; laissant imprudemment les deux jeunes gens en tête-à-tête, ce dont profitait mon maître pour prononcer, bien bas, de ces mots qui font battre le cœur et empourprent les joues.

« Je l'entendis un jour solliciter de la comtesse un secret entretien, bien innocent sans doute ! Ils le sont toujours au début !...

« — Jamais, répondit en soupirant la jeune femme !... » Ce *jamais* voulait dire : Je ne demanderais pas mieux. Mais comment?...

« Il paraît que mon maître trouva la solution de ce problème.

« Nous devions fêter la Saint-Hubert chez un ami du comte dont le château était distant d'une vingtaine de kilomètres environ. L'on devait chasser trois jours de suite.

« La comtesse, les joues animées du plus charmant incarnat, se tenait sur le péristyle, lorsque son mari et mon maître vinrent prendre congé d'elle avant de monter à cheval. Elle donna à chacun d'eux, selon la coutume anglaise, sa petite main à serrer.

« Je vis, au moment où le comte tournait le dos, cette charmante petite main déposer furtivement dans celle de mon maître une clef qu'il porta prestement à ses lèvres et serra dans une poche de son justaucorps.

« Le lendemain, la joyeuse fanfare du point du jour mit tout en émoi dans le château de notre amphitryon. L'on ouvrait bruyamment les fenêtres pour s'assurer de la sérénité du ciel. Les chevaux, déjà sellés, s'agitaient dans la cour. La meute hurlait d'impatience.

« Comme toujours, le premier en selle fut le comte, donnant ses instructions aux piqueurs et aux valets de chiens.

« Les forêts de la Lorraine n'étant point aménagées pour la chasse aristocratique à courre, nous devions simplement transporter nos cavaliers au carrefour désigné comme rendez-vous de tous les chasseurs. Plusieurs nous y attendaient déjà, d'autres arrivaient de divers points.

« Nous ne tardâmes pas à entendre un lancer. La chasse fut heureuse : elle eut pour résultat la mort de deux sangliers, d'un chevreuil et de trois renards qui furent rapportés triomphalement à la fin de la journée.

« Un excellent dîner sollicitait nos maîtres, un râtelier et des mangeoires bien fournis attendaient leurs chevaux.

« Les lumières du festin se réverbéraient aux vitres de notre écurie, d'où je pouvais apercevoir les allées et venues des gens de service et entendre, grâce à la finesse de mon ouïe, ce qui se disait. Ce fut d'abord un silence profond qu'interrompaient seuls le bruit des assiettes, le cliquetis des fourchettes et quelques rares interpellations ; mais bientôt le bruit assourdissant de voix sonores

se mêlant aux fréquentes détonations du vin de Champagne me prouva que les têtes s'échauffaient.

« Dix heures sonnèrent à l'horloge de la grande cour. Un bruit de chaises déplacées annonça la fin du repas.

« — Je propose un baccarat carabiné, dit le comte « de sa voix de stentor. — Adopté à l'unanimité, » répondit l'assistance.

« Deux palefreniers vinrent nous donner à souper et s'éloignèrent en répétant : « A notre tour maintenant. »

« Mollement étendu sur une épaisse et chaude litière, j'allais me livrer au sommeil, quand un homme revêtu de ce pardessus vulgairement appelé peau de bique, entra dans l'écurie, une petite lanterne à la main. Cet homme était mon maître. Il se mit silencieusement en devoir de me seller et me fit sortir de l'écurie en évitant de me faire marcher sur le pavé de la cour.

« Le froid était piquant, la nuit très-sombre. Ce n'était ni l'heure ni le temps d'une promenade. La demie après minuit tintait. Nous arrivâmes, sondant le terrain, marchant avec prudence, sur le bord d'une petite rivière que nous avions tra-

versée à gué la veille, le pont effondré étant en réparation.

« Je l'ai dit, la nuit était sombre. Vers le milieu de la rivière, mon maître, sentant l'eau arriver à ses bottes et ne voyant pas la direction du gué, me fit appuyer à droite quand il eût fallu appuyer à gauche. Le courant, assez rapide en cet endroit, menaçait de nous emporter. L'eau me montait au poitrail. Mon maître jura comme un païen, mais prit le parti qu'il eût dû prendre dès le principe, celui de se fier à mon instinct et à mes yeux meilleurs que les siens. Nous atteignîmes l'autre rive fort refroidis tous deux de ce bain forcé.

« Nous fûmes bientôt sur la grande route dont le sol uni et blanchâtre tranchait sur le vert sombre des accotements. Alors, mon maître me rassemblant et m'attaquant vigoureusement de l'éperon, je partis comme une flèche.

« Je ne reconnus pas d'abord cette route, tant les lieux changent d'aspect la nuit; mais bientôt, au détour d'une large allée sablée que bordaient de grands arbres, je reconnus, malgré l'obscurité profonde, la belle avenue conduisant au château du comte de ***.

« Au détour de cette allée, mon maître mit pied

à terre et chaussa mes quatre pieds d'une sorte d'étoffe, très-certainement à l'intention d'amortir le bruit de mes pas.

« Arrivé à une porte ménagère conduisant aux écuries, il l'ouvrit à l'aide de cette clef que je lui avais vu baiser en la recevant des mains de la comtesse, et se mit en devoir de m'installer dans une des stalles vides.

« Une femme parut sur le seuil de la porte, mon maître la reçut dans ses bras.

« — Je suis bien coupable, mon ami!... L'on répondit par un baiser à l'expression un peu tardive de ce remords. Ils disparurent, et moi, sur qui les passions n'avaient plus prise, je me disposai à bien terminer cette nuit si désagréablement interrompue. Il n'en fut rien, hélas!... Deux heures après nous repartions à fond de train. J'étais en nage lorsque je traversai pour la seconde fois cette rivière dont l'eau me glaça le sang dans les veines.

« Réintégré à l'écurie après une course de quarante kilomètres et deux bains glacés, il y avait de quoi tuer un cheval plus solide que moi.

« Le jour ne tarda pas à paraître et avec lui le bruyant réveil du jour précédent. Allait-on exiger de moi une nouvelle course? Je m'en sentais inca-

pable : mes membres, engourdis par la fièvre, refuseraient le service.

« — Le lieutenant fait dire à monsieur le comte de vouloir bien l'excuser s'il ne l'accompagne pas à la chasse, il est un peu indisposé, vint annoncer un domestique du château.

« Depuis quelques minutes le comte m'examinait en fronçant le sourcil.

« — Ce cheval a été monté cette nuit ; il est encore blanc d'écume ! Qui a été de garde à l'écurie ?

« — Personne, je crois bien, monsieur le comte. Nous avons soupé si tard !

« Le comte me toucha légèrement de son fouet. Je me levai avec peine.

« — Jean, ce cheval est fourbu, il faut le frictionner vigoureusement avec de la farine de moutarde délayée dans de l'eau très-chaude. C'est un excellent remède ; puis, enfourchant son vigoureux *hunter*, il rejoignit ses compagnons de chasse.

« Au retour, il vint lui-même présider au bouchonnage de son cheval, qui semblait avoir fourni une longue et pénible course, à en juger par l'agitation de ses flancs.

« Le comte, le visage pâle et contracté, regardait

le pommeau armorié d'une cravache qui n'était autre que celle de mon maître. Cette cravache, je me le rappelai alors, il ne l'avait plus au retour. L'avait-il donc laissée dans la chambre de la comtesse ? Je questionnai le hunter sur l'emploi de sa journée.

« — Ne m'en parlez pas, me répondit-il avec ce flegme britannique, caractère des chevaux de sa nation. Quelle excentricité ! Me faire faire dix lieues pour aller chercher cette cravache ! Et pourquoi ? Lui ai-je jamais refusé le saut d'une barrière ou d'un fossé ? Suis-je un *gentleman* à cravacher ? ajouta orgueilleusement l'anglais. Était-il nécessaire qu'il la fît à tout instant siffler furieusement à mes oreilles pour m'exciter à aller plus vite ? Vingt kilomètres au trot en moins d'une heure. C'est là, je présume, une vitesse satisfaisante !...

« Jean, avait ajouté le comte avant de quitter l'écurie, portez de ma part cette cravache au lieutenant de G***.

« La cloche annonça l'heure du dîner ; il fut aussi bruyant que celui de la veille. Comme la veille, le jeu succéda aux plaisirs de la table. Bientôt j'entendis la voix formidable du comte, à laquelle répondait la voix brève et cassante de mon maître,

accompagnée d'un grand tumulte de chaises et de meubles renversés; et ces mots : « Vos armes, monsieur le comte ? — Le pistolet!... » Le plus profond silence succéda à tout ce tumulte.

« Deux domestiques entraient à l'écurie.

« — Vous aurez beau dire, Jean, il y a démenti et démenti; votre maître a eu tort de jeter les cartes au visage du lieutenant. Il est bien bon de lui avoir laissé le choix des armes.

« — D'autant mieux que mon maître tire aussi bien le pistolet que le fusil.

« — Bah! la nuit porte conseil, cela s'arrangera demain quand ils seront à jeun.

« — Je ne le crois pas, » ajouta M. Jean.

« Je fus de l'avis de M. Jean, présumant bien que cette querelle de jeu n'était qu'un prétexte.

« J'étais si souffrant le lendemain que mon maître ordonna de me reconduire au lieu de la garnison. Il remit un mot au conducteur.

« — Vous direz au capitaine que de toute façon je serai de retour ce soir à ***. »

« Nous cheminions depuis une heure, car je marchais difficilement, lorsque nous fûmes dépassés par un break attelé en poste, se dirigeant vers la

frontière belge. Le comte, mon maître et leurs quatre témoins, enveloppés de fourrures, fumaient silencieusement.

« Le *marchef* (lisez maréchal des logis chef), me voyant en si piteux état, donna l'ordre de me conduire à l'infirmerie.

« Le vétérinaire déclara sans hésitation que j'avais tous les prodromes d'une fluxion de poitrine. Le lendemain, mon état avait singulièrement empiré. Je souffrais cruellement, et pourtant je ne ressentais aucune haine pour mon jeune maître, dont j'eus quelques jours après des nouvelles de la façon suivante :

« — Brigadier, si vous dites que le cheval est près de tortiller de l'œil, mon lieutenant ne vaut guère mieux ! J'ai été lui porter ses lettres ce matin à l'hôpital. Le major y disait qu'on serait peut-être bien forcé de lui désarticuler l'épaule, à cette fin finale de lui *extravaser* une balle.

« — Vous qu'êtes son ordonnance, hussard Bouche-sèche, vous devez bien savoir de quoi qu'il retourne de ce duel.

« — Brigadier, répondit sentencieusement le hussard d'ordonnance, y disent tous que c'est à propos de cartes à jouer. Moi, je dis que c'est à

propos de femme, et cette femme-là n'est pas la dame de pique.

« — Il est permanent, hussard Bouche-sèche, que les femmes ils sont nées pour le malheur des hommes en général et du troupier particulièrement.

« — C'est donc pour ça, mon brigadier, que vous leur z'y préférez la bouteille ?

« — Mais c'est mon opinion et je la partage, hussard Bouche-sèche !...

« Je sortis de l'infirmerie après un séjour de trois mois. Ce n'est pas gai une infirmerie régimentaire. Toutes les misères y ont leurs représentants. Ce voisin tousse sans cesse et trouble votre sommeil. Cet autre exhale d'une plaie profonde une odeur qui vous ôte tout appétit. Pour promenoir, une cour entourée de hautes murailles où l'on ne trouve que les rayons brûlants d'un soleil au zénith. Pour conducteur, un cavalier aussi ennuyé que vous de cette monotone promenade et dont l'humeur se traduit par des rebuffades.

« — Dites donc, Schwartzemberger, savez-vous la nouvelle ? de G*** vient de donner sa démission. Voilà Mithridate disponible. Il me botterait ce cheval-là, puisque vous m'assurez qu'il est parfaitement guéri. Me trouvant justement démonté

par la mort de Lucifer, j'en ferai demain la demande au rapport.

« Cette conversation avait lieu entre le lieutenant en second et le vétérinaire Schwartzemberger.

« J'avais oublié de dire que nous étions rentrés de détachement depuis quelques jours. Le colonel accorda la demande du lieutenant en second. J'étais en pleine convalescence.

« Dès le lendemain, mon nouveau brosseur me sella et brida. Il me tardait de dévorer comme autrefois l'espace, de humer ce bon air des champs dont j'étais depuis si longtemps privé.

« Le brosseur me conduisit au manége, un lieu sombre, froid et humide. Mon nouveau maître m'y attendait, la figure refrognée, une grosse cravache sous l'aisselle, les jambes écartées, caressant de sa main droite des moustaches du plus beau rouge se confondant avec une impériale d'une teinte plus chaude encore, qui lui descendait jusqu'au milieu de la poitrine.

« — Vois-tu, Petermann (c'était le nom du brosseur), la première condition quand on veut dresser un cheval, c'est de lui inspirer de la confiance. Il faut, pour cela, l'aborder avec une figure souriante et agréable.

« Celle du lieutenant l'était si peu que je reculai effrayé du rictus qui hérissait sa moustache fauve.

« — Si le cheval recule, prescrit l'immortel Baucher, un vrai maître en équitation, celui-là, on le fait avancer en lui frappant le poitrail par de petits coups répétés de la cravache.

« Je reculai de plus belle.

« — Comprends-tu cette méthode, Petermann ?

« Le lieutenant trouvait très-militaire de tutoyer son ordonnance, que d'autres officiers fantaisistes nomment leur écuyer ; cela a un parfum plus moyen âge !

« — Oh ! pour ce qui est de comprendre, mon lieutenant... certainement que..... je ne comprends pas !

« — Regarde alors !

« De guerre las, je finis par faire quelques pas en avant. Mon maître était en nage, mais rayonnant.

« Le lendemain, il passa à un plus douloureux exercice. Saisissant les rênes de bride et les tirant en sens inverse, il contourna le mors dans ma bouche, que je contractai et tins obstinément fermée, lorsqu'au contraire il eût fallu l'ouvrir. Puis vinrent

plus tard les flexions d'encolure; il me contraignait à toucher de mes naseaux la pointe de mes épaules. Tantôt il redressait, aussi haut que possible, ma tête, tantôt il l'abaissait jusqu'à ce que j'en vinsse à baiser mes sabots.

« J'avoue, à ma grande confusion, que je ne comprenais guère plus que le brave Petermann l'utilité de cette gymmastique tortionnaire.

« Un jour pourtant que j'assistais au Cirque de l'Impératrice à la représentation d'une pièce militaire, j'eus l'honneur de voir M. Baucher en tirer un bien meilleur parti que mon maître. Le fait est qu'après deux mois de cette éducation j'étais gêné dans mes mouvements et quelque peu rétif, ce dont ne voulut jamais convenir mon lieutenant vis-à-vis des partisans de la méthode d'Aure, ses adversaires.

« L'année suivante, mon régiment faisait partie de la division de cavalerie du camp de Lunéville, commandé par le général ***, un africain pur sang, aussi infatigable que son grand cheval arabe.

« Notre colonel avait un travers : celui de se poser, malgré l'énormité de son ventre, en cavalier infatigable. Le général, par malice je suppose, l'engageait toujours à l'accompagner dans d'interminables promenades qui diminuèrent singulièrement

le volume de l'abdomen de notre digne chef.

« Le seul incident qui se produisit pendant notre séjour au camp fut celui-ci : le général venait d'ordonner une charge en ligne. J'étais en tête du 4e peloton du 2e escadron. Mon maître venait de parier qu'un cheval *Baucherisé* ne s'emporte jamais. La ligne s'ébranla au commandement répété de *marche*. L'enivrement du galop, le bruit métallique des fourreaux de sabre, les accents belliqueux des trompettes, me firent complétement perdre la tête. Je m'emportai malgré l'assurance formelle de mon lieutenant. Cela nous sauva tous deux d'une effroyable culbute. Devant nous se trouvait un fossé dont on ignorait l'existence ; je l'aperçus et le franchis résolûment. Aveuglé par un nuage de poussière, le peloton vint s'y précipiter tête baissée. Deux chevaux furent tués, une dizaine plus ou moins grièvement blessés. Un hussard eut la cuisse cassée, un autre le bras, plusieurs furent très-contusionnés.

« Le soir, à l'écurie, nous donnâmes un regret aux morts, des consolations aux blessés ; puis, le lendemain, on ne pensait déjà plus à l'accident de la veille. Nous autres militaires sommes bien obligés par état de nous cuirasser le cœur : la sensibilité est

un dissolvant trop actif de l'énergie, il ne faut pas s'y abandonner.

« A la levée du camp, le général nous annonça la bonne nouvelle de notre départ pour Paris, la ville des merveilles.

« Quelques vieux chevaux du régiment qui y avaient tenu garnison avaient beau la nommer l'Enfer des chevaux, nous ne les écoutions pas. La vieillesse est chagrine ! chacun le sait.

« De Lunéville à Paris la route est longue, nous eûmes de mauvais moments à passer. La nourriture n'était pas toujours de première qualité et le gîte laissait trop souvent à désirer.

« Nous fîmes notre entrée à Paris par une magnifique journée. La foule affairée, les voitures se croisant en tous sens, les cris, cette agitation fiévreuse de la grande cité, m'étonnèrent au dernier point.

« Après huit jours de repos dans notre beau quartier du quai d'Orsay, nous reçûmes l'ordre de nous préparer à passer la revue de l'Empereur.

« Tout fut en émoi : les maréchaux des logis gourmandaient les brigadiers ; les officiers de semaine vinrent s'assurer de l'exécution des ordres

du colonel, un dur-à-cuire, comme disait le *mar-chef*, un *pince sans-rire*, ajoutait le fourrier.

« Il s'agissait de conserver au 10e de hussards sa vieille réputation du plus beau régiment de l'armée. Chacun des cinquante-huit autres avait bien la même prétention ; mais véritablement il n'y avait que mon régiment qui la méritât !

« Le lendemain, la tenue et le paquetage eurent à subir le contrôle des brigadiers, puis des maréchaux des logis, puis des officiers de peloton, du capitaine commandant, du chef d'escadron, et, enfin, le coup d'œil investigateur du colonel, fort peu prodigue d'éloges. Un imperceptible sourire nous prouva pourtant qu'il était satisfait de l'ensemble de la tenue du régiment.

« L'on avait distribué à chacun de nous un supplément de ration d'avoine. Jamais nous n'avions été plus fringants. Je mâchais mon mors, m'étudiant à donner à toute ma personne une grâce et un savoir-faire que remarquerait très-certainement l'Empereur.

« A deux heures nous occupions, sur le Champ de Mars, la place de bataille qui nous avait été assignée. A deux heures et demie, le bruit retentissant des trompettes et des tambours sonnant et battant

aux champs annoncèrent l'arrivée de l'Empereur, précédé d'un peloton de cent-gardes, environné de maréchaux, de généraux de division, d'officiers de tous grades, de toutes nations et de toutes armes, formes égalant en magnificence, s'il est possible, porteurs d'untiles uniformes de mon régiment : le plus beau régiment de l'armée malgré tout !

« L'Empereur et sa suite passèrent comme une vision dorée devant le front des troupes.

« Nous défilâmes par escadrons, en bataille et au galop. L'infanterie, que je considérais alors un peu du haut de ma grandeur, avait défilé dans un ordre parfait aux cris de : Vive l'Empereur ! Nous joignîmes nos hennissements aux acclamations de nos maîtres.

« Le cheval de Sa Majesté, magnifique alezan, conservait au milieu de ce bruit étourdissant le calme imposant de la suprême grandeur.

« A quelques pas du groupe impérial, mon lieutenant fit le salut du sabre. Moi, obéissant à la pression de sa jambe, je me mis à faire de gracieux pas de côté, battant à la main, goûtant mon mors, exécutant les plus gracieuses courbettes, dans l'attente de l'approbation d'un auguste regard. Vain espoir ! l'Empereur, occupé sans doute à donner

quelques ordres à l'un de ses aides de camp, ne me remarqua pas.

« Le défilé terminé, nous passâmes, avant de rentrer au quartier, devant le front de bataille du régiment des guides et de l'artillerie de la garde. Je fus un peu puni de mon dédain pour l'infanterie par celui des chevaux de ces corps d'élite pour nous.

« Un doute se fit dans mon esprit! Le 10e de hussards était-il bien réellement le plus beau régiment de France? Une de mes plus chères illusions s'envola; combien d'autres, hélas! devaient s'envoler avec elle!

« Je venais de faire pendant quatre heures d'inutiles frais de savoir et d'élégance. Fatigué, mécontent de tout et de moi-même, je rentrai d'assez méchante humeur à l'écurie. Les vieux chevaux de l'escadron avaient dit vrai, Paris était bien réellement l'enfer anticipé des chevaux. Chaque jour manœuvres et escortes, piquets de nuit, travail du manége, un détestable pavé sur lequel je finis par m'abattre. J'en fus heureusement quitte pour une légère écorchure au genou droit, qui seul avait porté.

« Mais cette chute avait singulièrement diminué la confiance de mon maître en la solidité de mes

jambes. Au moindre faux pas, il m'attaquait rudement de l'éperon et me faisait sentir la douloureuse pression du mors sur les barres. Aussi fut-ce avec joie que nous apprîmes la nouvelle d'un changement de garnison. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

I

Lyon fut notre nouvelle destination. Ce n'était pas précisément le repos qui nous y était réservé.

Dans le secret sans doute des bruits de guerre dont chacun s'entretenait, notre vieux maréchal présidait chaque jour aux manœuvres d'ensemble du camp de Satonay.

Un soir, le trompette de garde au quartier sonna si crânement aux fourriers à l'ordre, que chacun de nous dressa les oreilles en prévision d'une grande nouvelle. Elle était grande, en effet, car nous allions bientôt nous mesurer avec la cavalerie autrichienne et donner l'indépendance à l'Italie !

Vive l'Empereur ! criaient officiers et soldats, se rendant à l'embarcadère du chemin de fer qui devait nous transporter. — Vive l'Empereur ! répondait la foule émue, nous accompagnant de ses acclamations et de ses vœux.

La guerre était la réalisation du plus ardent de

mes désirs. Cette vie de caserne, avec ses exigences de triste et monotone discipline, m'étouffait. Combien me paraissait préférable la vie agitée des combats, même avec ses dangers et ses misères !

Est-ce vivre que de passer de longues journées, de plus longues nuits encore, attaché de court entre deux barres de bois qui paralysent vos mouvements ? Avoir le plus souvent pour voisins deux camarades quinteux, chagrins ou gourmands, qui vous donnent des coups de pied ou vous mordent ?

Au lieu de ces sombres écuries où l'air manque, nous allions vivre au grand air sous le ciel toujours bleu de l'Italie, paître les gras pâturages de la Lombardie.

Le convoi qui nous transportait nous déposa, quelques heures après, à Saint-Jean-de-Maurienne, pittoresque petite ville de la Savoie qu'entourent comme une muraille gigantesque les pics neigeux des Alpes.

Ce nouveau genre de locomotion que j'expérimentais pour la première fois m'effraya d'abord ainsi que mes camarades. Mais bientôt le brillant panorama qui se déroula à nos yeux vint nous distraire et dissiper nos craintes.

L'on ne marche pas vers cet inconnu appelé la

gloire sans éprouver un sentiment de mélancolique retour vers les choses du passé. Je songeai à ma vieille mère, à la bonne Ursule, à ma paisible enfance. Je vis deux grosses larmes rouler dans les yeux d'une jument ma voisine, elle pensait à un poulain qu'elle avait eu avant d'arriver au corps et qu'elle ne reverrait plus sans doute !

Les prairies traversées par le chemin de fer étaient peuplées de chevaux, de grands bœufs et autres animaux au pâturage. Ces rustiques habitants des campagnes accouraient avec empressement pour nous voir passer et nous envoyer les uns des hennissements, les autres des meuglements de touchante sympathie.

Braves bêtes ! nous emportions avec attendrissement vos vœux ainsi que le cher souvenir de la patrie que tant de nous ne devaient plus revoir !

Le passage du Mont-Cenis fut très-pénible. Une pluie torrentielle nous accompagna du sommet du versant italien jusqu'à Suze, où nous devions être de nouveau transportés à Turin par les voies rapides. Nous fîmes, le lendemain, une véritable entrée triomphale dans cette capitale du Piémont. De délirantes acclamations saluèrent notre bienvenue. Nous marchions littéralement sur une litière de fleurs et de couronnes.

Mon maître et moi fûmes logés chez un noble patricien ; noblesse de cœur et de nom que celle du comte R*** di N***.

Vaste écurie, épaisse litière, excellente avoine, foin parfumé, barbotage, soins empressés des domestiques de l'hôtel, rien ne me manqua.

Cette cordiale hospitalité fut, hélas ! de trop courte durée. Nous repartîmes le lendemain pour Alexandrie où nous arrivâmes par un temps affreux. Jusqu'alors le bleu traditionnel du ciel d'Italie n'avait été pour nous qu'une promesse de l'avenir.

Au lieu de la chaude écurie de la veille, nous ne trouvâmes pour abri que des hangars ouverts à tous les vents.

La gent chevaline est de sa nature nerveuse et irritable. On nous avait placés un peu à la hâte, sans observer l'ordre des camarades de litière. J'eus pour voisin de droite un cheval médocain, têtu et rageur, cherchant sans cesse à me chipper mes vivres ; et quand je faisais mine de les défendre, il m'envoyait de traîtres coups de pied, à la manière des vaches.

Le cheval breton, mon voisin de gauche, avait le tic de l'ours. Ce continuel balancement d'une tête allant de droite à gauche m'agaçait singulièrement les nerfs.

Nous étions, en outre, à peu près privés de promenades à l'extérieur de la ville, les Autrichiens battant l'estrade aux environs. Cette monotone oisiveté nous pesait à tous ; il nous tardait d'entendre sonner l'heure de l'action.

Ce jour si impatiemment attendu vint enfin. Le 31 mai 1859, nous passâmes la Sésia sur un pont de bateaux jeté pendant la nuit sur le lit débordé de cette rivière. Chaque cavalier tenait sa monture en main. Les vieux chevaux passèrent sans broncher sur ce plancher mouvant, où nos pas pressés produisaient l'effet de la mousqueterie que nous entendions sur l'autre rive se mêler aux détonations intermittentes du canon.

L'affaire était engagée ; mon lieutenant commandait le peloton d'escorte du général ***.

Au moment où celui-ci se portait au galop vers la gauche de sa division, appuyant à Palestro, village qui donna son nom à ce brillant combat, un boulet vint enlever l'une des files d'un bataillon du 88e de ligne ; quelques pas plus loin, un biscaïen frappait mortellement un chef de bataillon. La vue de ces deux hommes se tordant dans les convulsions de l'agonie, de cet officier supérieur étendu près de son cheval, broutant tranquillement, tandis que l'ordonnance du

commandant pleurait, m'émurent, j'en conviens. Le sentiment de la conservation reprenait son empire. Mais, bah ! fit observer la raison à la matière, ta destinée est écrite là-haut, tu n'y peux rien changer ; pourquoi donc t'en préoccuper ?

Nous autres chevaux de guerre, nous sommes fort enclins aux croyances fatalistes. Le moyen d'être brave sans cela ! L'idée de la mort, sur le champ de bataille, est une fâcheuse préoccupation ; le mieux est de n'y pas songer.

Le combat tirait à sa fin, à en juger par le feu moins nourri de la mousqueterie.

J'entendis un chef de bataillon du 88e dire à ses officiers : « Messieurs, voici le roi Victor-Emmanuel qui revient de la bataille. Un souverain qui s'expose comme le plus brave de ses soldats mérite bien d'être acclamé ! Crions donc vive le roi !... »

Je voyais, pour la première fois, ce fondateur du nouveau royaume d'Italie. Sa rude et martiale figure, qu'animait un franc sourire, sa large poitrine, son impétueuse bravoure, tout donnait de ce souverain l'idée d'un chevalier du moyen âge, moins l'armure qui eût pu garantir sa poitrine exposée à la mitraille comme celle du dernier de ses soldats. Il salua avec courtoisie le groupe d'officiers français et prononça

d'une voix ferme ces énergiques paroles dont je vous garantis la parfaite exactitude : « Merci, major, dit-il au chef de bataillon du 88ᵉ, ah ! les zouaves viennent de faire de bonne besogne ! L'armée française est toujours la première armée du monde !... Que n'ai-je en ce moment une division, une brigade même sous la main, je flanquerais tous ces gens-là dans la Sésia ! »

Il salua de nouveau et disparut au galop suivi de son état-major. Je l'accompagnai d'un hennissement enthousiaste.

Peu d'instants après, des pièces de canon autrichiennes, traînées par les vaincus, qu'escortaient les vainqueurs; des ennemis blessés, soutenus par nos soldats, arrivaient de toutes parts et encombraient le village de Palestro. On se serrait la main en s'embrassant. Un soldat, l'épaule brisée d'un coup de feu, la figure un peu pâle, mais le sourire aux lèvres, répondait à un officier :

— Ils auront la graisse, mais ils n'auront pas encore cette fois-ci la peau !... Brave infanterie, je me repentais bien sincèrement d'avoir été parfois quelque peu fier à son encontre.

Le prestige de son modeste uniforme est assez grand pour n'avoir rien à envier aux autres. Nous

devons bien en convenir, nous cavaliers ; si, à la bataille, nous faisons aussi bien qu'elle, nous ne faisons jamais mieux. Aussi, cette ancienne et absurde rivalité des deux armes n'existe-t-elle plus, Dieu merci ! Ce n'est pas l'éclatant uniforme, mais bien le cœur qui bat dessous que l'on apprécie actuellement.

Au milieu de cette foule bariolée d'uniformes de toutes armes, de tous pays, apparut l'Empereur, le visage aussi calme qu'un jour de revue au Champ de Mars. Il souriait aux vainqueurs, saluait noblement les vaincus. C'était un beau spectacle.

Je ne vous retracerai pas l'historique de cette glorieuse campagne. Six victoires en trente-quatre jours !!! Une par *prêt*[1] en sus du *sol* de *poche*, comme disaient les loustics de l'escadron. Je me trouvai à cette longue et rude journée de Magenta ; une audacieuse charge de hulans vint sabrer l'escorte de notre maréchal qui faillit se faire tuer, n'étant pas homme à se laisser prendre. Nous ramenâmes vigoureusement les hulans à travers des obstacles de toute nature : haies, fossés, murs de clôture, rien ne put arrêter notre élan.

[1] Le prêt est le sol de poche payé chaque cinq jours au soldat.

Le cheval du maréchal posa le pied dans un trou et se donna une entorse.

— Lieutenant, dit le maréchal à mon maître, prêtez-moi un instant le vôtre; et il m'enfourcha pour aller reconnaître une position. Bonne bête! fit-il au moment où on lui amenait une nouvelle monture, et il me frappa la croupe en signe de caresse.

Cet éloge était l'équivalent de cette croix d'honneur pour laquelle vous vous faites tuer. Je jurai de me montrer digne de ce témoignage de haute satisfaction.

L'occasion ne se fit pas trop attendre. Vingt jours après nous livrions cette gigantesque bataille de Solferino, dernier acte de notre glorieuse épopée.

Nous avions préludé le matin à la grande bataille par un combat d'avant-garde dans les rues d'une petite ville dont nous délogeâmes un parti de cavalerie ennemie.

Vers le milieu du jour mon régiment déboucha, au plus fort de la bataille, sur une vaste plaine dominée par les hauteurs de Solferino et de Cavriana.

L'aspect du pays était tout différent de celui des autres champs de bataille italiens. La partie de cette plaine qui avoisine les mamelons est décou-

verte. L'ennemi, couronnant les hauteurs dans de formidables positions, faisait pleuvoir boulets et mitraille sur l'infanterie qui cherchait à l'en déloger.

Nous reçûmes l'ordre de charger une des batteries qui nous faisait le plus de mal.

L'élan fut magnifique. Le colonel en avant, le sabre haut, commanda la charge au cri formidable de Vive l'Empereur ! répété par toute la ligne enlevée au galop.

Cette acclamation sur le champ de bataille est bien solennelle et imposante, je vous assure, et autrement sublime d'abnégation que le *morituri te salutant* de la tradition romaine.

Les héroïques soldats qui vont mourir ne sont plus ces stupides gladiateurs venant faire hommage de leur mort inutile aux monstrueux plaisirs d'un imbécile César ! Non ! ils meurent pour l'honneur du drapeau, pour la France, que représente le souverain, et parce qu'ils savent que César mourrait aussi pour cette même France s'il le fallait.

Hommes et chevaux tombaient, mais la charge continuait dans un ordre admirable, quand tout à coup un régiment d'infanterie croate, couché derrière le talus d'un large fossé, se leva et nous fusilla à bout portant. Les plus vieux chevaux, ployés sur

leurs jarrets, s'arrêtèrent étonnés ; les plus jeunes, moins habitués aux crépitations de la fusillade, tournèrent bride. C'était une charge manquée.

Pour comble de malheur des escadrons de hulans, profitant du désordre, vinrent nous charger en flanc. Leurs chevaux frais avaient un grand avantage sur les nôtres, épuisés par plusieurs charges successives. Nous fûmes ramenés, non sans de grandes pertes pour l'ennemi. Nos cavaliers, le colonel en tête, exécutèrent d'héroïques retours offensifs.

Dans l'un de ces retours, le capitaine commandant mon escadron, enveloppé par une demi-douzaine de hulans, se défendait comme un lion, mais allait infailliblement succomber, lorsque mon lieutenant accourut à son secours.

Vous devez vous souvenir que ces deux officiers n'éprouvaient pas l'un pour l'autre une bien vive sympathie.

Mais, en présence d'un grand danger, il ne reste plus au cœur du soldat qu'un seul sentiment dominant tous les autres, celui de son honneur solidaire de l'honneur de tous.

II

Mon lieutenant, sans calculer le nombre des assaillants, s'élança, suivi d'un maréchal des logis et d'un brigadier, au secours du capitaine. Ils frappèrent si bien tous les quatre d'estoc et de taille, que le capitaine fut dégagé. Sur ces entrefaites, une balle me traversa les chairs de la jambe montoir de devant; la douleur me fit broncher. Mon maître, occupé à me soutenir, ne put parer un coup de sabre que lui portait un hulan. Traversé de part en part, il tomba roide mort.

Le hulan me saisit par la bride : j'étais prisonnier de guerre !

Français et Autrichiens étaient tellement confondus dans cette malheureuse retraite, qu'un bataillon de notre infanterie se vit contraint de laisser passer cet ouragan de chevaux sans pouvoir tirer un coup de fusil sur l'ennemi.

Ralliés à l'étendard par notre colonel, nous opérâmes un si vigoureux retour, que ce fut aux hulans à battre en retraite. Le bataillon sur lequel nous les rejetâmes, s'étant formé en carré, les

fusilla à bout portant avec tant de sang-froid, que la moitié des leurs resta sur place. J'étais entraîné par mon ravisseur dans cette fuite désordonnée. C'en était fait de ma liberté, lorsqu'un des mille incidents de la bataille vint me délivrer. Un obus éclata sous le ventre du cheval de mon hulan... l'effet en fut terrible ! Traversé de bas en haut par le projectile, les intestins du pauvre cheval lui sortirent par le dos. Le cavalier, projeté en l'air, retomba horriblement mutilé.

Je profitai de ma liberté pour rejoindre l'escadron.

« Voilà Mithridate !... voilà Mithridate !... » criait-on de toutes parts.

L'ordonnance de mon infortuné lieutenant vint au-devant de moi les larmes aux yeux.

— Pauvre bête ! fit-il observer à un brigadier, il a reçu deux fameux atouts : que si j'avais tant seulement la chance d'en avoir un, que je serais bien sûr de la médaille. Je m'aperçus seulement d'une seconde blessure à la hanche provenant d'un éclat de l'obus mon libérateur.

Le capitaine commandant survint en ce moment et me reconnut. Une vive émotion se peignit sur sa figure.—Hussard, ayez le plus grand soin de ce che-

val; tenez, voici vingt francs pour boire à ma santé.

— Messieurs, ajouta-t-il, se tournant vers un groupe d'officiers, le lieutenant X***, notre camarade, était un brave et noble cœur. En me sauvant la vie, il a fait plus que son devoir. Il nous laisse un bel exemple à suivre! Pour moi, ce sera un éternel regret de n'avoir pu le remercier et lui serrer la main une dernière fois! L'émotion faisait trembler la voix du capitaine en prononçant ces paroles.

Un violent orage, suivi d'une pluie torrentielle, suspendit momentanément la bataille. L'armée autrichienne, découragée, battait en retraite. Les chevaux enfonçaient jusqu'à mi-jambes dans ce sol détrempé. L'infanterie luttait depuis douze heures sous un ciel de plomb et quarante degrés de chaleur, sans eau, sans vivres, soutenue par cette fièvre que l'on pourrait appeler la fièvre des batailles. Lutte de Titans par des enfants, pour le plus grand nombre.

La cavalerie brûlait d'impatience de faire de cette grande victoire un irréparable désastre pour l'armée autrichienne, en la reconduisant le sabre dans les reins jusqu'au Mincio. Cette poursuite de près de quatre lieues était-elle bien possible dans

l'état d'épuisement où nous étions ? Voilà ce dont ne se rendaient peut-être pas exactement compte les avides de gloire et particulièrement notre *marchef* qui ne cessait de dire en mordant sa moustache : « Pas de chance ! pas de chance !... » Il fut cependant nommé sous-lieutenant le lendemain; c'était justice... Il maniait mieux le sabre que la plume.

Nous entendions, à des intervalles toujours plus longs, la grosse voix du canon français écrasant la queue des colonnes ennemies. C'était le dernier soupir de la bataille. « Neuf heures ! » constata à sa montre un chef d'escadron. Nous fûmes débridés successivement par peloton. Je ne pus manger : la fièvre me dévorait, j'avais soif, et l'eau était rare.

Une grande partie de la nuit il tomba une pluie fine. Impossible de me coucher sur ce sol détrempé que le moindre piétinement changeait en boue liquide. Ce fut une bien longue et douloureuse nuit !

J'apercevais, aux lueurs incertaines des feux de bivacs, se mouvoir, dans le pénombre, des silhouettes de chevaux errants sur le champ de bataille : les uns ayant un membre brisé, d'autres perdant tout leur sang par de larges blessures. Un cheval autrichien, marchant sur ses intestins, tomba expirant près de moi ; deux ou trois autres,

moins gravement blessés, vinrent implorer notre pitié : nous partageâmes de grand cœur, avec eux, notre maigre souper.

Des soldats mutilés attendaient, grelottant, qu'on vînt les secourir. Il était bien rare d'entendre sortir une plainte de ces héroïques poitrines ; car c'est encore là une des poétiques inventions des romanciers que ces cris des blessés se mêlant aux accents belliqueux de la musique. L'on fait bien rarement de la musique pendant le combat, et les blessés ne crient pas.

Le lendemain, nous quittâmes ces tristes lieux. Les paysans transportaient sur de grands chars attelés de bœufs des piles de cadavres déjà en décomposition. Les maisons crénelées et vides de leurs propriétaires en fuite, les moissons en litière, les arbres séculaires hachés par les boulets : voilà le revers de cette prestigieuse médaille de la gloire.

Nous vînmes camper dans une belle prairie avoisinant le lac de Garde.

L'herbe aromatisée des côtaux, l'eau vive des sources, l'air pur du Montebaldo qui domine, comme un géant, la vallée du lac de Garde, hâtèrent ma guérison. De mes deux blessures il ne restait trace que de la dernière.

Le capitaine commandant, en considération de mes bons services, en mémoire aussi, je présume, du lieutenant, me prit comme second cheval, bien que je ne fusse pas en état de faire immédiatement un service actif.

Nous venions de recevoir l'ordre de franchir le Mincio. Nous allions pénétrer dans ce fameux quadrilatère, où les Autrichiens se promettaient, disait-on, une éclatante revanche de Solferino. Cela, à vrai dire, ne nous inquiétait guère. Nos succès précédents, il faut bien en convenir, nous avaient rendus quelque peu outrecuidants. Un revers ! allons donc !

Je traversai le Mincio conduit en main par Pétermann, ainsi que moi passé au service du capitaine. On ne tira pas un coup de fusil, et nous n'aperçûmes non plus un seul ennemi. Nous vînmes le même soir camper en avant de la petite ville de Valeggio.

Les nouvelles, les avis les plus contradictoires, circulaient dans le camp. A en croire certains politiques de l'escadron, nous allions, après le siége et la prise de Peschiera, faire celui de Vérone, puis traiter de la paix à Mantoue.

— Vous n'y entendez rien, objectait un briga-

dier du département de l'Isère ! l'Empereur fera comme l'autre, il la signera à Vienne, en *Autriche*. Le brave Dauphinois appuyait sur le mot Autriche, dans la crainte que ses subordonnés ne confondissent cette capitale avec son chef-lieu d'arrondissement, ce qui l'eût humilié ?

Cette paix se signa à Villafranca, malgré les pronostics du brigadier. L'espoir de revoir bientôt la France fit battre le cœur des plus ambitieux. Quant à nous autres chevaux, nous fûmes fort satisfaits d'évacuer le quadrilatère. Les privations commençaient à s'y faire sentir, l'avoine y était rare ; le vert, remplaçant le foin, était devenu dur et sans saveur. Le moindre souffle de vent soulevait, de ce sol calciné, des tourbillons de poussière et des émanations putrides, qui révoltaient notre odorat et nous ôtaient tout appétit.

Nous repassâmes le Mincio avec le plus vif plaisir. Jusqu'à la frontière la route se fit sans incidents dignes d'être cités, si ce n'est pourtant celui-ci :

Nous venions d'arriver à P***. L'accueil fait à l'armée française y fut tiède, bien que les Autrichiens, en évacuant la ville, n'y eussent laissé que des ruines. Notre billet de logement portait que mon maître, ses gens et ses chevaux occuperaient

le palais de la comtesse F***, qui avait trouvé bon de partir pour la campagne le même jour.

Un domestique à l'accent tudesque indiqua à Petermann, d'un air ennuyé et dédaigneux, une écurie de froide et sombre apparence, dans le coin le plus retiré de la vaste cour d'honneur.

— Et celle-ci, fit mon maître en montrant du doigt une porte surmontée d'une tête de cheval sculptée ?

— Oh ! celle-ci, répondit d'un ton goguenard le grand escogriffe, est réservée aux chevaux de Son Excellence madame la comtesse.

— Ouvre ! fit mon maître. Et comme le valet hésitait, le capitaine leva la canne qu'il portait à la main. Le drôle obéit de l'air le plus obséquieux.

Trois chevaux occupaient cette écurie, où il y avait place pour dix.

Je fus installé près d'un grand carrossier hanovrien. Tout était allemand dans ce palais italien. Cet aristocratique Teuton daigna à peine m'honorer d'un regard.

Nos ordonnances sortirent après nous avoir dessellés. Mon râtelier était vide, celui de mon voisin garni d'un excellent foin auquel il ne touchait pas. Je ne crus commettre aucune indiscrétion en dis-

posant d'une partie de ce foin à mon profit, car la faim m'aiguillonnait. Mais au moment où je me disposais à y goûter, le sournois chercha à me mordre.

Révolté de ce procédé si peu hospitalier à l'égard d'un défenseur de sa patrie d'adoption, je répondis à l'agression de cette rosse allemande par un coup de pied et un coup de dent, et me mis, sans le moindre scrupule, à dévorer, c'est le mot, le dîner, de ce cheval si peu *écossais*. Blotti dans un coin de sa stalle, il me laissa paisiblement faire ; c'était le plus sage parti à prendre. Les chevaux d'escadron, en général, et moi en particulier, ne sommes pas bêtes à nous laisser marcher sur le pied.

Si l'accueil avait été tiède dans certaines villes d'Italie, il fut partout enthousiaste en France. Cette noble patrie n'eut qu'un seul cœur pour applaudir à la gloire de ses enfants.

C'est loin de son pays que l'on en apprécie toutes les beautés ! Dût-on me taxer de chauvinisme, je soutiendrai, envers et contre tous, que la France est la plus grande, la plus glorieuse et la plus chevaleresque des nations. Les autres le savent bien....

Nous attendions la concentration de l'armée d'Italie autour de Paris pour y faire notre entrée triomphale.

J'eus ce jour-là une satisfaction d'amour-propre fort pardonnable. Bien que mon capitaine fût propriétaire d'un cheval du plus grand prix, il me choisit pour cette solennelle entrée. Était-ce en souvenir du lieutenant, mon ancien maître, ou pour montrer les deux glorieuses blessures dont je conservais les récentes cicatrices ? En tout cas, je lui fus très-reconnaissant de cette marque de haute estime.

En débouchant sur la place de la Bastille, je me trouvai face à face avec une ancienne connaissance que vous vous rappellerez sans doute, cette jeune et dédaigneuse pouliche qui, la première, fit battre mon cœur, et, moins tendre qu'Héloïse, ne sut pas trouver une consolation pour le malheur de son Abeilard, malheur dont elle fut pourtant la cause première.

Cette pouliche, devenue jument, était montée par un assez grostesque cavalier dont le pantalon collant, encore trop large, recouvrait les formes indécises. Ce pantalon sans sous-pieds remontait disgracieusement au-dessus de bottines sans éperons.

La figure blême de l'*incroyable* était encadrée de favoris soigneusement frisés et du rouge le plus

éclatant. Une raie, habilement tracée par le coiffeur, séparait en deux, du front à la nuque, les rares cheveux du dandy. Un binocle enfourchait son formidable nez. Une imperceptible cravate entourait son long cou. Il portait, en guise de cravache, une canne à pomme d'argent qu'il semblait ronger.

Sa position à cheval était des plus ridiculement fantaisistes: le haut du corps penché en avant, les jambes sans adhérence, la pointe des pieds en dehors, les rênes des brides inégales, les coudes ouverts comme les ailes d'un dindon qui fait la roue.

Quelle différence avec l'attitude toute militaire de mon capitaine n° 1 de Saumur!

La précoce beauté de mon inhumaine n'avait pas tenu tout ce qu'elle semblait promettre alors. L'encolure était grêle, ainsi que les membres, la poitrine sans profondeur, les tendons faillis donnaient aux membres antérieurs une courbe des plus disgracieuses; les côtes étaient plates, le rein s'éloignait de la ligne droite.

Je vis bien qu'elle me reconnaissait, quoique je fusse moi-même un peu déformé par les fatigues de six années de manœuvres et de guerre ; mais à moi,

il restait le prestige de la gloire qui embellit tout. J'étais fier de porter un bon et intrépide cavalier ; elle ne devait pas être fière du sien, tant s'en faut ! Des couronnes et des fleurs nous étaient jetées par des milliers de blanches mains. Un rire moqueur accueillait sur son passage le gandin fourvoyé. Je passai la tête haute et dédaigneuse à la tête de mon escadron ; elle courba tristement la sienne et disparut plus vite que ne s'y attendait sans doute son cavalier, qui faillit vider les arçons.

A l'apogée de la gloire et de mes grandeurs, je ne devais pas tarder à être puni de ce mouvement d'orgueil.

III

Je n'ai plus, hélas ! à vous entretenir que du lamentable récit de mes déceptions et de mes misères.

La première de ces déceptions fut le passage de mon maître aux chasseurs de la garde. Je ne pus l'y accompagner.

Je vous l'ai déjà dit, les fatigues de la guerre, l'ardeur de mon tempérament, avaient déterminé plus d'une tare à mes membres. D'assez volumineuses *molettes*, quelques-unes chevillées, d'autres remontant le long des tendons, nécessitèrent l'emploi énergique du feu. J'avais également un *suros* de mauvaise nature. En définitive, ces tares étaient devenues trop apparentes pour que le choix d'un officier se fixât une troisième fois sur moi. On me fit passer dans les rangs. J'échus à un maréchal des logis tout fraîchement promu.

C'était un fils de famille aimant fort à faire ce que militairement nous appelons de la *fantasia*.

Le nouveau capitaine commandant avait beau lui dire : — M. de ***, ménagez donc ce pauvre Mithridate, c'est un cheval capable de vous faire

longtemps encore un bon service. Le maréchal des logis de *** ne tenait aucun compte de ce sage conseil du capitaine.

— Après celui-là un autre, grommelait-il tout bas. Je fus bien vite au courant de tous les magasins de modes et de lingerie de ma nouvelle garnison, par l'avertissement que me donnait de leur voisinage l'éperon du maréchal des logis, la fine fleur des pois des sous-officiers du 10e régiment de hussards.

Je finis même par si bien m'identifier à ses désirs en caracolant, qu'il prouva au lieutenant commandant le peloton qu'il faisait tout son possible pour me calmer.

Étions-nous en promenade militaire, il trouvait toujours un prétexte pour rester en arrière et rejoindre la colonne à fond de train ; s'amusant parfois à me faire franchir un fossé ou une haie selon que la fantaisie le poussait.

Un jour, l'obstacle à franchir était un mur en pierres sèches. Je heurtai des deux genoux contre l'obstacle. Le maréchal des logis, passant pardessus ma tête, fut lancé à dix pas sur un terrain dur et rocailleux. Il avait le bras cassé, moi j'étais complétement couronné.

Il me resta, de cette chute, d'ineffaçables traces. De bai brun, le poil repoussa blanc aux deux genoux. Mes jambes, je le sentais bien, n'avaient plus ni élasticité ni vigueur. Je bronchais à chaque instant.

L'époque de l'inspection arriva; je fus proposé au général inspecteur pour la réforme.

Ma carrière militaire allait-elle donc être brisée après huit ans de bons services et deux blessures!

Le cœur me battit bien fort lorsque l'on me présenta au général. Voulant faire preuve de vigueur, je me cabrai et détachai quelques ruades.

— De l'épaule, du rein, bonne nature de cheval, ajouta l'inspecteur.

— Oui, mon général, répondit le chef d'escadron; mais plus de jambes.

L'homme qui me tenait en main me fit trotter. Soit faiblesse, soit émotion, je butai coup sur coup trois fois de suite; alors, comme le glas de toutes mes illusions, ce fatal mot retentit à mon oreille!...

Réformé!...

Pour se faire une bien juste idée de la lugubre signification de ce mot, il faut avoir été témoin de la misère et des tortures réservées au plus grand nombre de ceux qu'atteint cette décision.

— Pauvre Mithridate, dit en soupirant un vieux brigadier qui m'avait vu à l'œuvre à Magenta et à Solferino !

Ce ne fut pourtant pas la désolante perspective des misères réservées à ma vieillesse qui m'effrayait le plus. La souffrance n'est-elle pas la fidèle compagne du soldat ?

Ce qui est bien plus redoutable, pour nous autres vieux serviteurs, la plupart sans famille, c'est le vide immense que produit, dans notre cœur, ce changement subit d'affections, d'habitudes, de confraternité militaire, de douces et terribles émotions, de glorieuses espérances à jamais envolées et dont le souvenir survit à tout, quoi que l'on fasse pour l'oublier !

Un dimanche matin, onze de mes vieux camarades et moi fûmes amenés sur la place du marché de la ville de Tarbes. Nous n'avions pour tout harnachement qu'un simple bridon d'abreuvoir.

Sur cette place nous attendaient un employé de l'administration des domaines, un rouleau de papiers sous le bras, et son second, crieur public des ventes.

Grâce à Dieu, nous devions être vendus et livrés par un *pékin*, et non par l'un de ces soldats dont

nous avions partagé tant de fois les privations, les dangers et la gloire.

Le crieur public proclama la mise à prix du premier d'entre nous, au milieu d'une double haie de curieux et d'acquéreurs. Ces derniers surtout étaient porteurs de sinistres figures, et se permettaient d'ignobles et grossières plaisanteries sur nos glorieuses infirmités.

Mon tour d'être mis aux enchères arriva.

Le regard éperdu, je cherchai à deviner dans cette foule le nouveau maître qu'allait me donner mon bon ou mauvais destin. Mes yeux s'arrêtèrent sur la personne d'un curé, dont la vieille soutane de lasting délustré, le tricorne râpé et les gros souliers ferrés n'annonçaient pas un bien riche casuel.

C'était, sans contredit, la plus vénérable et bienveillante figure de l'assistance. De longs cheveux, d'un blanc rougi par le soleil, encadraient son visage sans distinction, il est vrai, mais reflétant toutes les aspirations du cœur d'un saint Vincent de Paul.

Ses gros yeux, ronds, à fleur de tête, étaient fixés sur moi.

— Voilà ce qu'il vous faut, monsieur le curé ; ça ne sera pas cher.

— Tu crois, Hoqui ?

— On ne poussera pas, répondit le vieux paysan basque, auquel était faite la question dubitative du curé.

— Cinquante francs le magnifique cheval ! hurla le crieur public. Je me sentis profondément humilié de cette première estimation, malgré le bien vif désir que j'avais d'être acheté par le curé. Allait-on me livrer à plus vil prix que ne l'avaient été mes camarades ?... Dernière et misérable révolte de l'orgueil de caste, bien déplacée en ce moment.

— Soixante-dix, — quatre-vingts, — à cent cinq francs, le pur-sang. Le curé n'avait dit mot. Me trouvait-il trop cher ? le cœur me battait bien fort, je vous jure. Cent quinze francs, prononça timidement le bon curé.

— Cent trente, ajouta une manière de maquignon à face vraiment patibulaire.

Le paysan basque, qui paraissait être dans la confidence du curé, se pencha à l'oreille du maquignon. — Cent sous pour toi, Béroqui, si tu ne dis mot. Cette proposition ne fut pas faite à voix si basse qu'elle n'eût été entendue, non-seulement de moi, mais encore d'un paysan, véritable type de ces courtiers de bas étage, spéculant de tout et

sur tout ; regard oblique, parler obséquieux, corps grêle, museau de renard.

Dans l'espoir de se faire payer son silence, celui-ci porta la surenchère à cent trente-six francs. Cent quarante, ajouta Hoqui le Basque, tout en se rapprochant du courtier, auquel il lança un regard de colère.

— Cent quarante-quatre, riposta audacieusement l'homme au museau de renard.

— Si tu mets seulement vingt sous de plus... par *Débruine-Bichaïa*, je te casserai les reins !

Pour donner plus de poids à sa menace, Hoqui appuya si lourdement sa large main sur l'épaule du malencontreux enchérisseur, que celui-ci ploya brusquement sur ses jarrets et n'ouvrit plus la bouche.

— Une fois, deux fois, cent quarante-quatre, c'est bien entendu ; une fois, deux fois ; personne ne met plus rien ?

— Un petit écu de plus, ajouta le curé, qui n'avait pas entendu le *Débruine-Bichaïa* d'Hoqui, ce qui est un très-énorme jurement en langue basque.

— Cent quarante-sept une fois,... cent quarante-sept deux fois,... cent quarante-sept trois fois... Adjugé à M. le curé !

Un profond soupir de satisfaction s'échappa de ma poitrine. La pauvreté ne m'effrayait pas avec un tel maître.

Cent soixante et un francs soixante-dix centimes, le décime par franc compris. Voilà donc, pensai-je amèrement, le prix auquel est estimé le fils du noble Royal-Oak ! le glorieux blessé de Solferino ! celui qui eut l'honneur de porter un maréchal de France !...

Il fallait une plus forte dose de philosophie que celle dont j'étais pourvu pour me résigner sans révolte à une telle chute.

Ce que je vais vous dire va vous paraître bien puéril, et pourtant j'en fus émotionné plus qu'il ne convenait à un cheval de mon âge et de ma raison. La goutte qui fit déborder la coupe fut le moment où le hussard qui m'avait amené me livra au paysan basque, après m'avoir enlevé mon bridon qu'il remplaça par un sordide licol en corde effilochée. Ce bridon d'ordonnance était le dernier lien qui me rattachât à l'armée, à mon beau et cher régiment. Je ne pus contenir les larmes qui s'échappaient brûlantes de mes paupières, et pourtant je devais éprouver une sensation plus poignante et plus douloureuse encore, car en ce jour tout de-

vait être une nouvelle torture pour mon pauvre cœur.

Au moment où mes nouveaux maîtres se disposaient à m'emmener, le 10e de hussards, musique en tête, déboucha sur cette même place où venait de se passer le triste et dernier acte de ma vie militaire.

Le soleil faisait resplendir les broderies des uniformes et mettait un éclair à la lame de chaque sabre. La musique jouait son plus joyeux pas redoublé. L'on ne peut se figurer à quel point l'air le plus gai devient lugubre, selon la disposition d'esprit de celui qui l'écoute. Chaque note de cet air des jours heureux me fit l'effet d'un sanglot.

J'eus à supporter le long et douloureux martyre de tous les regards des chevaux du régiment. Les uns moqueurs, le plus grand nombre indifférents, quelques-uns empreints d'une bienveillante compassion.

Un hennissement de cordial et sympathique adieu me fit lever la tête ; c'était le dernier adieu de mon vieux camarade de peloton, le cheval du brigadier. Je n'eus pas la force d'y répondre, tant l'émotion me serrait la gorge.

Un noir linceul sembla s'étendre sur la nature

entière !... J'avais la vie en dégoût. Oh ! combien je regrettais de n'avoir pas succombé à Solférino !...

La nostalgie, dit-on, tue bien souvent l'exilé... Demandez au ministre de la guerre combien elle tue de vieux serviteurs, que la retraite éloigne pour toujours du régiment où ils vécurent trente ans...

Le curé prit les devants. J'arrivai non sans fatigue au presbytère, ma nouvelle résidence, après deux longues journées de marche à travers la montagne. Je dois rendre cette justice à mon conducteur, c'est qu'il fit la plus grande partie de la route à pied.

Le bon curé et sa servante nous attendaient devant le presbytère, d'apparence aussi modeste que celui qui l'habitait. Une grande treille en cachait les lézardes. Des hirondelles avaient installé leurs nids aux quatre angles des deux uniques croisées de la façade.

Hoqui me fit entrer dans une sorte d'écurie, si l'on peut donner ce nom à une pièce basse servant également de fournil, de bûcher et de buanderie.

— Comment vous va, maître Hoqui ?

— A la douce, pour vous servir, monsieur le

curé, et le cheval aussi. Il a fait *ben vaillantement* le chemin tout du long.

— Entrez, Hoqui; vous devez avoir besoin de vous rafraîchir, le soleil est chaud. Gracieuse soignera le cheval.

Gracieuse est un nom fort répandu dans le pays basque; c'était celui que portait la vieille servante du curé.

IV

Je trouvai, dans une auge de pierre, servant tout à la fois de râtelier et de mangeoire, une copieuse provision d'herbe fraîche que je me mis à dévorer avec le plus grand plaisir. Ce repas terminé, je m'étendis sur une épaisse litière de fougère sèche, où je goûtai un repos bien nécessaire à mes pauvres jambes, fatiguées de la longue distance qui sépare Tarbes du hameau dont mon nouveau maître était le pasteur.

Ce hameau est situé au fond d'une étroite vallée que domine le col d'Ispéguy, conduisant du gros bourg de Baygori en Espagne.

Je m'étais, depuis longues années, fait un fonds

de philosophie éclectique qui me vint heureusement en aide contre l'ennui de cette solitude, succédant sans transition à toutes les agitations de la vie militaire. Cette philosophie m'avait appris qu'un cheval d'escadron doit vivre au jour le jour, sans se préoccuper du lendemain, qui n'appartient qu'à Dieu.

En campagne, j'avais contracté une excellente habitude, celle de n'en point avoir, mangeant et dormant quand je pouvais, le plus souvent en prévision des heures de disette et d'insomnie. Je me suis toujours bien trouvé de cette hygiène; aussi ne souffris-je pas trop du frugal et modeste ordinaire auquel je fus soumis au presbytère. Le foin était devenu pour moi un objet de luxe. Quelques poignées de fèves ou de blé de maïs remplacèrent l'avoine les jours où j'avais été employé à quelque service extraordinaire.

Le brave Hoqui, tout à la fois chantre au lutrin, bedeau, sonneur, voire même tambour proclamant les arrêtés municipaux, ou annonçant le déballage, au cabaret voisin, de quelque marchand ambulant, était, on le voit, trop préoccupé de ses multiples fonctions, pour bien remplir la dernière de toutes, celle de palefrenier.

L'étrille et la brosse lui étaient complétement inconnues. Quand, parfois, ma robe était trop maculée de boue, il me lavait à l'aide d'un bouchon de paille fortement tordu, et je me séchais en me roulant sur la litière.

L'âge et ce manque de soins apportés à ma toilette avaient singulièrement modifié l'aspect extérieur de ma personne. Au lieu du poil fin et lustré d'autrefois, j'étais revêtu, surtout pendant l'hiver, d'une sorte de toison longue et inculte. La couleur bai-rubican de ma robe avait pris la teinte mate de la suie. Les fatigues de la guerre et surtout les années avaient profondément creusé ces cavités que l'on nomme vulgairement salières. Le poil qui les recouvrait était devenu blanc. Quand l'eau limpide des gâves pyrénéens réfléchissait mon image, j'avais bien quelque peine à reconnaître le beau Mithridate d'autrefois; mais, n'ayant plus aucune prétention, je regrettais peu ma beauté envolée.

Le service que l'on exigeait de moi était assez doux en été, mon digne maître, malgré son âge, faisant presque toutes ses courses à pied; en revanche il devenait des plus rudes pendant l'hiver.

Aussi n'était-ce pas sans un douloureux tressaillement que j'entendais tinter la cloche fêlée du pres-

bytère, par ces sombres nuits de décembre, pendant lesquelles la bise chasse en hurlant des tourbillons de neige et cristallise l'haleine à chacun des poils de vos lèvres.

Mon digne maître ne restait jamais sourd à cet appel de la cloche, car c'était la demande pressante de consolations pour l'âme ou de secours pour le corps à porter au loin !

J'étais certain, au premier appel, de le voir entrer dans l'écurie, une lanterne à la main, sa soutane relevée, laissant voir les gros houseaux garantissant ses jambes : sur sa vénérable tête un mouchoir de cotonnade noué sous le menton y retenait un vieux tricorne épilé.

— Allons, mon pauvre Coco, il faut se mettre en route ; nous avons un blessé à penser ou bien une âme à envoyer au ciel. Ce disant, il plaçait sur mon dos une antique selle à la française provenant, sans aucun doute, de quelque manége ambulant.

Bien qu'en pareille circonstance le digne homme prît, en sortant de sa chambre, toutes les précautions imaginables pour ne pas réveiller la vieille Gracieuse, celle-ci apparaissait comme le spectre de Banco, sur le seuil de l'écurie, le regard sévère, les bras croisés.

— S'il est, jour de Dieu, permis de sortir par un tel froid ! Ne devriez-vous pas être honteux, monsieur le curé, de faire un pareil métier à votre âge ! et puis vous tousserez comme l'an dernier, n'est-ce pas ?

L'excellent homme cherchait à s'excuser du mieux qu'il pouvait, mais ne remettait jamais au lendemain le service qu'il pouvait rendre de suite.

La valise contenant les médicaments, la charpie, les bandages et quelques instruments de chirurgie, une fois bouclée sur le devant de la selle, nous nous mettions en route, grimpant par des sentiers à donner le vertige, si l'obscurité profonde eût permis de sonder les effroyables précipices qu'ils côtoyaient.

Aveuglés par la neige, glissant à chaque pas, nous arrivions, après deux heures de fatigue et de dangers, à la porte de quelque *borde*, nom donné aux habitations isolées de la montagne. J'attendais sous l'abri en pierres sèches, refuge des troupeaux pendant la tourmente, que mon maître eût terminé sa double mission de prêtre et de docteur clandestin, car les médecins rétribués de la localité ne lui pardonnaient pas les soins gratuits qu'il prodiguait aux pauvres malades.

Je l'entendis un soir gronder affectueusement la

femme d'un contrebandier qui venait de se casser le bras en roulant dans un précipice.

— C'est un vilain métier que fait votre mari, mère Françoise ; il désobéit à la loi, et risque de se faire tuer comme il a failli l'être aujourd'hui.

— Et comment vivrions-nous, monsieur le curé, si l'homme et les enfants ne faisaient pas la contrebande ? Où trouver de l'autre ouvrage ?

— En cherchant bien, disait, hochant la tête, le bon curé, qui connaissait mieux que personne toutes ces misères, votre mari pourrait gagner plus honnêtement quelque argent ! En attendant, mère Françoise, prenez celui-ci, et il vidait dans les mains de la mère de famille la menue monnaie faisant le fonds de sa pauvre bourse.

Nous rentrions de grand matin au presbytère où nous attendait en maugréant la vieille gouvernante.

— Gracieuse, vous donnerez une double ration de maïs à Coco ; la pauvre bête l'a bien gagnée, je vous assure.

Vous avez dû remarquer que, de mon glorieux passé, le nom de Mithridate ne m'était même pas resté. A bien prendre, le cheval d'un curé pouvait-il conserver le nom d'un païen qui buvait du poison en guise de café !

— Une double ration, monsieur le curé ! tout *notre argent* sera bientôt employé à nourrir cette bête-là ! Que resterait-il pour vous, si je vous écoutais ?...

— Moi, Gracieuse, je ne suis point une bête, répondait en souriant le saint homme. Je ne prétends pas dire pourtant que j'ai beaucoup plus d'esprit que ces créatures du bon Dieu, qui ont toujours celui du cœur qui manque si souvent aux hommes. Elles ne peuvent se plaindre puisqu'elles ne parlent pas ; il faut donc veiller à leurs besoins, nous songeons toujours trop aux nôtres.

— Avec ça que vous songez beaucoup à vous soigner ! ripostait en grommelant la vieille Gracieuse, qui n'avait de gracieux que le nom.

Deux années s'écoulèrent pour moi au sein de cette laborieuse mais honorable pauvreté, elles ne furent pas les moins heureuses de mon existence.

Un jour, le facteur rural apporta un pli cacheté qui mit en grand émoi le curé, le chantre-bedeau-tambour-sonneur Hoqui et Gracieuse, sa gouvernante.

Voici ce que contenait ce pli :

« Mon cher coopérateur, au reçu de la présente, rendez-vous, sans plus tarder, à notre palais épis-

copal où nous avons une communication à vous faire.

« Recevez, etc. « ✝ D..., évêque de Bayonne. »

— Marie ! Jésus ! c'est peut-être pour vous nommer évêque, fit observer l'ambitieuse gouvernante.

— N'oubliez pas, Gracieuse, que toute pensée d'orgueil est un péché ! Monseigneur a bien plutôt à m'adresser quelque reproche dont je cherche le motif, ajouta le vieux prêtre avec une certaine émotion dans la voix. La volonté de Dieu soit faite. Hoqui, vous sellerez Coco, je le monterai ; ce sera toujours moins cher que la voiture publique.

Le curé et sa gouvernante furent occupés, une partie de l'après-midi, lui à noircir avec de l'encre les coutures blanchies de son unique soutane, ainsi que les bords pelés de son tricorne auquel le fer de Gracieuse rendit presque sa forme primitive ; elle à repriser les bas de laine des grands jours de fête.

Hoqui me lava des pieds à la tête ; c'était, vous devez vous le rappeler, son mode de pansage.

Le lendemain nous arrivâmes, vers le soir, à la Gitée, chez le curé d'Hasparen. J'avais admiré Paris et ses splendeurs, traversé Turin et Milan en triomphateur, vu Gênes, la ville de marbre et les

eaux bleues de son golfe ! Eh bien, je fus presque émerveillé de marcher sur le pavé des étroites rues de cette petite ville du pays basque, les rares lanternes de ces rues me firent l'effet de phares resplendissants !...

Le comfort de l'écurie où je fus installé ne m'étonna pas moins. D'excellent foin garnissait le râtelier, de bonne avoine la mangeoire. Depuis mon départ du régiment, c'était la première fois que je me trouvais à pareille fête. Aussi, quand le lendemain nous continuâmes notre route, je me sentis vigoureux et léger comme à quatre ans. Je respirais avec délice la brise toute chargée des senteurs aromatiques de la montagne. Resté poëte quand même, mon imagination se mit à bâtir les plus beaux châteaux en Espagne pour l'avenir.

J'entrevoyais déjà, à travers des trouées de verdure, les remparts de Bayonne, lorsque tout à coup mes oreilles furent frappées des mâles accents d'une trompette de cavalerie. Cela me fit dresser la tête. Je n'en pus croire mes yeux obscurcis par deux grosses larmes !

Cet escadron, qui évoluait sur le champ de Mars, appartenait au 10e de hussards, mon ancien régiment !...... Cet escadron, j'en avais fait partie !

Ce cheval gris tourdille, qui encadrait la gauche du quatrième peloton, c'était bien *Coq-à-l'Ane*, mon ancien camarade d'écurie ! . . . . .
. . . .

Ces vieux et chers souvenirs me firent complétement perdre la tête !... Je partis au galop et vins, malgré tous les efforts de mon digne maître, reprendre mon ancienne place de bataille.

Un immense éclat de rire accueillit ce renfort apporté à l'effectif du 4ᵉ peloton.

— Hé ! dit un brigadier, porteur de trois chevrons, c'est Mithridate !

L'escadron, en colonne par peloton, marchait au trot, je me conformai à cette allure. L'officier commandant la manœuvre, au lieu d'arrêter la colonne, commanda d'une voix retentissante : *En avant, en bataille ! au galop ; marche.*

Ce mouvement exécuté sur le 1ᵉʳ peloton, le chef du 4ᵉ fit malicieusement doubler l'allure. Mon ancienne vigueur semblait m'être revenue. Je me mis à bondir, bien que je sentisse le pauvre curé perdre de plus en plus l'assiette. Aussi, pour ne pas vider les étriers, avait-il abandonné les rênes et se cramponnait des deux mains au pommeau et au troussequin de la selle. Sa respiration était de-

venue saccadée et bruyante comme celle d'un soufflet de forge, lorsque nous nous arrêtâmes.

L'officier commandant le 4e peloton, jeune sous-lieutenant tout fraîchement sorti de l'école, et ses camarades de l'escadron nous entourèrent.

— L'on voit bien, ajoutèrent-ils d'un ton moitié sérieux, moitié goguenard, que monsieur n'en est pas à son coup d'essai !... Monsieur le curé a fait partie de l'armée ?...

— Oui, Messieurs, répondit gravement mon maître, mais il y a déjà bien longtemps de cela... Et, puisqu'aussi bien vous êtes au repos, permettez-moi de vous faire connaître mes services militaires.

Messieurs, j'ai eu l'honneur de me trouver dans les rangs de l'armée un seul jour, mais ce jour est une si glorieuse date, qu'il n'est pas un de vous qui ne la connaisse, j'en suis certain.

— C'était le 10 avril 1814 : lord Wellington, à la tête de l'armée anglo-espagnole forte de 60,000 hommes, venait livrer bataille sous les murs de Toulouse au corps d'armée que commandait le maréchal Soult, qui n'en comptait que 30,000.

C'en était fait, a-t-on dit, de l'armée ennemie que l'on pouvait couper en deux et battre séparé-

ment, si l'on avait eu plus de confiance dans la fortune qui, depuis longtemps hélas ! ne nous gâtait plus.

Moi je suis porté à penser que la Providence en avait décidé autrement. Le curé soupira. Les officiers l'écoutaient silencieux.

Je m'étais échappé du séminaire au bruit de la fusillade qui faisait battre, d'une si poignante émotion, tous les cœurs réellement français. J'accourus sur les lieux où l'héroïque division d'Arricau repoussait sur les bords du canal les Écossais de la division Picton.

Quelle lutte, mes amis, sur les bords de ce canal ! Nos soldats, sombres et terribles, tuaient sans relâche les Écossais qui mouraient sans reculer d'un seul pas. Ces eaux, si vertes et si calmes d'habitude, étaient devenues rouges du sang de ceux qui y étaient précipités à la baïonnette et s'y débattaient dans une effroyable agonie.

Ceux qui, comme moi, n'avaient pas d'armes pour combattre, cherchaient à enlever du champ de bataille les pauvres blessés que l'on foulait aux pieds, car l'on n'avait pas le temps de s'occuper d'eux.

A l'oreille des mourants je murmurais quelques

paroles de céleste espérance. La figure de ces héroïques soldats s'illuminait en regardant avec moi le ciel que je leur promettais au nom de la religion. Leur défaillante main pressait la mienne en me remerciant.

Car, voyez-vous, mes enfants, les agitations de la vie et ses passions peuvent bien momentanément faire oublier Dieu. Mais les grands dangers, l'approche de la mort, ramènent toujours les plus sceptiques aux saintes croyances de leurs jeunes années.

— L'abbé, me disait un vieux capitaine que nous transportions sur une civière et à qui un boulet venait d'emporter les deux jambes, l'abbé, je ne sais comment on prie le bon Dieu ; on ne m'a jamais enseigné de prière, et pourtant j'ai bon espoir qu'il ne refusera pas là-haut une place à un vieux soldat qui, depuis vingt ans, se bat pour son pays et pour l'Empereur.

— Vive l'Emp..... Il ne put achever, une balle lui avait traversé la gorge. Une autre me coupa ce doigt, sur l'un des portants de la civière. Le prêtre montra sa main droite à laquelle manquait l'annulaire.

De rieuse, la figure de chacun des officiers était

devenue grave et pensive ; ils se découvrirent et serrèrent avec émotion la main mutilée du vieux prêtre.

— Allons, voilà que je vous ai attristés par ce long et ennuyeux bavardage. Le défaut des vieillards est de trop aimer à parler du passé, il faut le leur pardonner ; il ne leur reste plus, comme à la jeunesse, les espérances de l'avenir. Vous me pardonnerez également de vous avoir montré cette blessure. C'est là un sentiment de vanité auquel n'aurait pas dû s'abandonner ma vieille raison. Mais je voulais prouver à ce jeune officier, dit-il en montrant le sous-lieutenant qui l'avait interpellé, que je ne suis pas aussi étranger à l'armée qu'il semble le croire.

— Monsieur le curé, mon père était l'un des aides de camp du général Harispe dont la division prit en flanc et maltraita si fort les Espagnols. Il fut blessé à cette affaire et vous l'avez peut-être secouru, c'est donc à moi de vous demander pardon de ma sotte plaisanterie et de mon rire inconvenant.

— Je vous l'accorde de grand cœur, mon enfant. Le rire sied bien à votre âge, parce qu'il est rarement méchant.

— Eh bien, monsieur le curé, ajouta le capitaine, la meilleure preuve d'oubli que vous puissiez nous donner, c'est de nous faire l'honneur de partager notre déjeuner. Nous boirons à la double gloire du premier et du second empire.

— Comme je ne dois être reçu par monseigneur qu'à l'issue des vêpres des chanoines, j'accepte votre cordiale invitation, pour vous bien prouver que je ne vous en ai pas voulu un seul instant de ma mésaventure de cavalier. Je vous ai parlé de la bataille de Toulouse. Vous me raconterez celle de Solferino : tout petit curé de campagne que je suis, la gloire de notre belle patrie ne m'a jamais été indifférente, croyez-le bien.

La manœuvre se termina ce jour-là plus tôt que de coutume. La distance du champ de Mars à la porte d'Espagne étant assez grande, mon maître et ses nouveaux amis en firent le trajet à cheval.

Chemin faisant, l'un des jeunes officiers demanda au bon curé, avec cette sympathique indiscrétion de la jeunesse, comment il se faisait qu'un homme de son mérite eût été oublié dans une petite cure d'un village ignoré.

— De mon mérite n'en parlons pas, mon jeune ami ; ce qui peut vous paraître étonnant, c'est de

me voir transplanté du diocèse de Toulouse dans celui de Bayonne. En voici la raison : quand je rentrai au séminaire le bras en écharpe, j'y fus soigné, mais justement puni; car j'avais enfreint la discipline, faute grave que ne doit pas excuser la meilleure action. La discipline fait le bon prêtre, comme elle fait le bon soldat.

— Jeune, j'avais l'imagination ardente et enthousiaste de tout ce qui est grand et glorieux. Je ne sus pas assez cacher mon admiration pour l'Empereur qui tombait. Que de longues heures j'ai passées dans le silence du dortoir à méditer sur les merveilles de l'épopée impériale ; combien de fois il m'a semblé voir ce jeune général, déjà plus grand que César, étudiant la nuit dans son cabinet alors que tout dormait autour de lui, étudiant, non l'art de la guerre, il venait d'en créer un nouveau qui bouleversait, avais-je entendu dire, toutes les traditions de l'ancien, mais creusant, analysant, avec les seules ressources de sa raison si droite, de son vaste génie, les Pères de l'Église et Bossuet, le plus savant, le plus éloquent de nos évêques.

— Que j'aimais et admirais ce jeune homme, élevé au milieu d'une société sceptique et railleuse, relevant les autels, y rappelant tous nos vieux

prêtres dispersés par la tempête révolutionnaire, et cela malgré les sarcasmes et l'opposition de ceux qui l'entouraient.

— A cette époque d'ardentes passions, beaucoup avaient, selon moi, le tort de trop mêler la religion à la politique. Ma manière d'apprécier les choses fut jugée dangereuse, l'on crut prudent de me faire changer de diocèse. Après dix ans de vicariat, je fus nommé curé de ***, bien humble village sans doute, mais où j'ai vieilli heureux et ignoré, aimant mes paroissiens autant qu'ils m'aiment, j'en suis bien certain.

Nous étions arrivés à la porte d'Espagne, notre petite cavalcade mit pied à terre. Je suis bien convaincu que les officiers voulurent terminer à pied le trajet de l'intérieur de la ville, afin de ne point attirer sur mon maître les regards moqueurs des passants.

— Brigadier, conduisez Mithridate au quartier et traitez-le bien surtout.

— N'ayez pas de soin, mon capitaine, je vas crânement le faire fristicher le vieux dur à cuire ! Il pourra parler de ses campagnes avec Coq-à-l'Ane, son ancien camarade.....

Je passai au milieu de ces braves bêtes les

deux dernières et heureuses journées de ma vie.

Le surlendemain nous reprenions le chemin du presbytère. Mon digne maître paraissait fort triste. Il se mit en selle sans m'adresser le moindre de ces petits mots d'amitié qu'il me prodiguait d'habitude.

— Vous avez du chagrin, lui dit un des officiers qui, comme tous les autres, avait tenu à accompagner mon maître à quelques kilomètres de la ville ?

— Oui, mes amis, bien du chagrin !... Car il me va falloir, à mon âge, abandonner tout ce qui rendait ma vieillesse heureuse ; ma douce obscurité, mes pauvres paroissiens que j'aime depuis trente-cinq ans, tous ces chers petits enfants que j'ai baptisés, toutes ces jeunes mères dont j'ai béni l'union.

— J'ai eu beau faire valoir ces raisons et d'autres à Monseigneur, quand il m'a annoncé ma nomination de curé de canton. Il m'a opposé l'intérêt de notre sainte religion, qui passe avant tous les autres, je le comprends bien ! Aussi, j'obéirai, puisque telle est la volonté de Dieu, mais je me sens frappé au cœur !..... En prononçant ces dernières paroles, je m'aperçus bien au tremblement de sa voix que mon maître pleurait.

En prenant congé de lui, les officiers témoignèrent tout le plaisir qu'ils auraient à lui serrer de nouveau la main.

Le bon curé les remercia avec effusion et ajouta : Je ne sais pourquoi j'ai idée, mes jeunes amis, que bientôt je pourrai prier là-haut pour vous ; il montrait du doigt le ciel.

La nouvelle de ce changement de position combla les désirs ambitieux de la gouvernante de mon maître. Je fus également enchanté de cette douce perspective de bien-être et de repos.

Ce fut un touchant spectacle, que celui de notre départ du presbytère, qu'entourait la foule des montagnards accourus pour serrer une dernière fois les mains de leur vénérable pasteur. Les mères lui tendaient leurs petits enfants qu'il embrassait et bénissait en sanglotant.

Les blessures du cœur, chez certaines organisations de la nature de celle de mon digne maître, sont incurables. Il l'avait bien prévu. La nostalgie ne tarda pas à s'emparer de lui : ses joues, naguère si vermeilles et de si florissant embonpoint, devinrent pâles et flasques, et laissaient voir les profondes rides de la vieillesse.

Il cessa toute promenade à l'extérieur. Ses jam-

bes avaient peine à le porter du presbytère à l'église où chaque matin il allait dire sa messe.

Il s'éteignit après trois mois d'un mal sans souffrances physiques. Mal que la science fut impuissante à guérir !.....

V

La succession du saint homme était des plus minces. L'avance d'hoirie, faite aux pauvres, l'avait réduite à bien peu. Les collatéraux ne se donnèrent même pas la peine de venir la recueillir. Le notaire de l'endroit fut chargé de vendre tout ce qui était vendable.

Le messager de la localité, chargé du transport des dépêches de l'administration des postes, après m'avoir fort décrié, m'acheta moyennant la somme de 85 francs ; plus 2 francs d'épingles, réserve stipulée par la vieille Gracieuse à qui la douleur n'empêchait pas de veiller à ses intérêts.

Dès le lendemain, je fus attelé à une antique et lourde patache dont les ressorts et les roues gémissaient lamentablement.

Une grande et étique jument, toute couverte de

plaies qu'avivaient un collier et des harnais mal ajustés, était ma compagne de brancards.

Je n'avais jamais eu la moindre disposition à devenir cheval de trait. Je résolus donc de prouver à mon maître, combien j'étais peu propre au genre de service qu'il réclamait de moi. M'arc-boutant à l'aide des pieds de devant, je me mis à reculer au lieu d'avancer.

Ah ! tu veux du vinaigre, *Risque-tout!* c'était mon nouveau nom. Eh bien ! gare dessous ! Au même instant l'épaisse lanière d'un grand fouet vint, à plusieurs reprises, zébrer mon corps qu'elle enveloppa. Je voulus ruer, me défendre, j'en fus empêché par une dossière paralysant tout mouvement de la croupe. Je dus me résigner et me mis bravement à tirer à plein collier. Ce dont profita la grande jument pour ne plus se donner la moindre peine. Appuyant légèrement sur les traits, elle simulait un travail dont elle me laissa tout l'écrasant fardeau.

Nous venions de franchir la moitié de la distance qui nous séparait du lieu de destination, 16 kilomètres environ. Notre conducteur nous arrêta brusquement à la porte d'un cabaret isolé sur la route. La sueur ruisselait de tout mon corps, j'é-

tais haletant et aurais eu grand besoin de repos dans une chaude écurie, au lieu d'être exposé au vent de bise qui soufflait furieusement.

Les huit voyageurs de la patache et mon maître entrèrent dans le cabaret, sous le spécieux prétexte, dit le dernier, de nous laisser souffler un brin.

— Que faut-il vous servir, M. Kalankin ? dit à mon maître l'énorme hôtesse du cabaret.

— *Parbleur*, toujours du même numéro, un cinquième de *fil en six*, la mère l'Hermusiau.

Ce que le messager Kalankin appelait un cinquième de fil en six était tout simplement la cinquième partie d'un litre d'eau-de-vie qu'il avala tout d'un trait, c'était le *troisieme cinquième* qu'il absorbait depuis notre départ. Il en résultait cet état constant de demi-ivresse, qui laisse à l'homme tout juste ce qu'il lui faut de raison pour l'accomplissement irraisonné de certains actes de la vie.

— Allume !..... Allume !..... Sauvons-nous mes agneaux, dit-il en rajustant les rênes et nous appliquant, à ma compagne et à moi, deux vigoureux coups de fouet. Le froid avait glacé mon sang. Mes membres, engourdis, avaient peine à se mouvoir. Je ne sentais presque plus les coups que m'appliquait sans relâche mon bourreau. Nous arrivâmes

enfin à destination. Je m'étendis épuisé sur la litière et mangeai fort peu. Il fallut recommencer le lendemain. Le troisième jour fut consacré au repos : et toujours ainsi ; à moins qu'il n'y eût ce jour de repos quelque service extraordinaire ; ce qui ne nous exemptait nullement de celui du lendemain.

Ce travail excessif, une nourriture insuffisante, les mauvais traitements que j'endurais, altérèrent à ce point ma santé, qu'il me restait à peine la force de suivre, sans tirer, mon étique compagne de misère.

Mon maître s'étant aperçu que la lanière du fouet n'était plus pour moi un stimulant assez énergique, me frappait du manche. Il m'en brisa deux sur les reins. Par un raffinement de barbarie, il fixa, à l'extrémité du troisième, un clou dont il enfonçait la pointe aiguë dans les plaies vives que m'avaient faites mes harnais durcis par le soleil et la pluie.

Un jour de verglas, je m'abattis au milieu d'une descente rapide et fus traîné sur les cailloux de la route par la force d'impulsion de la lourde patache.

Lorsqu'on me releva, j'étais à moitié étranglé

par mon collier. La saillie des os avait troué ma peau en maint endroit. Il me fallut, pourtant, achever ma tâche jusqu'au relai, au pas il est vrai, et attaché derrière la voiture.

Je ressentis une amère satisfaction à penser que j'étais arrivé au terme de mes souffrances. Vain espoir, hélas ! Ma triste destinée me réservait de plus rudes épreuves encore. Vous allez en juger.

Je restai quinze jours sur la paille, dans l'impossibilité de rendre aucun service. Ce temps parut, sans doute, trop long à mon abominable maître. Il entra un matin dans l'écurie, précédant un acquéreur au teint bronzé, aux yeux noirs et perçants, au nez recourbé comme le bec d'un aigle. Un mouchoir de cotonnade rouge entourait comme un turban la tête de ce singulier personnage. A l'aide du bâton noueux qu'il portait à la main, il me contraignit à me lever. Après avoir débattu sou à sou le prix qu'exigeait de moi mon maître, il lui remit 27 francs 50 centimes et m'emmena, me poussant, hors de l'écurie, sans bride ni licol, comme un vil bétail.

Où me conduisait-il? A la mort, sans doute ! car l'homme a trouvé le secret d'utiliser nos cadavres. De notre peau il se fait des chaussures. Nos os

servent à raffiner le sucre dont j'étais si friand aux beaux jours de ma jeunesse.

J'avais assez souvent bravé la mort des champs de bataille pour ne pas redouter le couteau de l'équarrisseur. Je marchai résigné, presque heureux d'en finir avec la vie.

Nous arrivâmes bientôt au milieu d'un champ inculte que traversait le chemin. Une demi-douzaine de chevaux, aussi maigres, aussi décharnés que moi, brouttaient les brindilles d'herbe desséchée croissant sur ce sol ingrat. A l'angle d'un mur en ruine, une femme, d'un âge problématique, les yeux ardents, les pommettes des joues osseuses et noires, les cheveux crépus éparpillés sur ses épaules à moitié nues, était en train d'houspiller quatre ou cinq enfants déguenillés dont l'un venait, en jouant, de renverser la marmite égueulée contenant sans doute le souper de la famille.

A la nouvelle de ce désastre, le père, entrant dans une grande colère, saisit un fouet et en frappa rudement les enfants qui s'enfuirent avec l'agilité et les contorsions de singes pris en flagrant délit de maraude.

Cette famille appartenait à la grande tribu des Gitanos nomades, qui ne s'éloignent guère de la

frontière séparant la France de l'Espagne, afin d'échapper plus facilement à la justice de l'un de ces pays quand ils se sont rendus coupables d'un méfait dans l'autre. Véritable fléau des contrées méridionales de la France, auxquelles ils inspirent une crainte superstitieuse.

La profession avouée du mari était celle de tondeur de mulets et maquignon, trafiquant, le plus souvent, de chevaux volés. Sa femme prédisait l'avenir et vendait certains remèdes secrets proscrits par les lois.

A la nuit close, père, mère et enfants disparurent et revinrent bientôt, portant, chacun selon ses forces, un fardeau de blé vert, coupé dans quelque champ lointain. Trois ou quatre poules et canards, d'origine aussi suspecte, furent cachés dans la petite charrette que traînait un âne en assez bon état.

Nous ne passions jamais plus d'un jour ou deux dans la même localité et pour cause, notre meilleur repas avait toujours lieu pendant la nuit, vous en connaissez le motif.

Huit jours de cette existence de Bohême, au grand air, me rendirent une partie de mes forces épuisées. Un soir, nous vînmes camper sur ce

même terrain de manœuvres où, quelques mois avant, j'avais retrouvé mes camarades du 10e de hussards. Les soins du Gitano et de sa famille redoublèrent. Chaque soir, ils nous apportaient foin et avoine que nous dévorions sans le moindre scrupule d'origine.

Un matin, le Gitano, après nous avoir lavés, étrillés, brossés, nous jugeant sans doute très-présentables, nous conduisit, mes camarades et moi, à l'auberge de la *Croix verte*, à Saint-Esprit de Bayonne. Nous pénétrâmes dans une cour plantée de quelques gros arbres abritant des tables et bancs de bois. Autour de l'une de ces tables, criaient et jouaient aux cartes une demi-douzaine d'Espagnols de haute stature et de fières mines.

Los caballos! los caballos! dirent-ils en nous environnant. De tous mes misérables compagnons, j'étais sans contredit celui à qui il restait le plus d'apparente vigueur. La misère et les mauvais traitements n'avaient pu faire complétement disparaître ce cachet de noble origine que m'avait transmis le sang paternel. Le choix de deux de ces Espagnols se fixa sur moi. Une vive altercation s'en suivit et faillit avoir un dénoûment tragique. Chacun de ces deux hommes, les plus grands et les

plus forts de l'assistance, s'arma d'un long couteau catalan qu'il tira de sa poche et en menaça la poitrine de l'autre.

Les camarades s'interposèrent. Il fut convenu que les cartes décideraient auquel des deux champions j'appartiendrais.

— C'est Muñana Cortez qui a gagné ! proclama l'assistance.

Celui que l'on nommait Muñana Cortez était l'un des deux *picadores* de la *cuadrilla* du célèbre Cuchares, l'un des plus illustres *toreadors* qu'ait possédé l'Espagne. J'avais rarement eu l'occasion d'admirer un type plus parfait de la beauté virile, que celui que m'offrait la personne de mon nouveau propriétaire. D'épais favoris noirs encadraient les belles lignes de son énergique figure. Sa taille, souple et élancée, supportait la poitrine et les bras d'un hercule doué de la grâce de l'Antinoüs.

Afin de mieux établir son droit de propriétaire, il me sella, me passa une bride, et me fit évoluer dans la cour de l'auberge. A sa grande satisfaction je me mis à obéir aux moindres pressions de la main et des jambes.

Le Gitano payé, nous fûmes installés dans l'écurie de l'auberge, qu'habitait un certain nombre

des Espagnols composant la *cuadrilla* du *primero spada* Cuchares. Nous y fûmes largement traités. Je me perdais en conjectures sur le sort qui nous était réservé. L'imprévu joue un si grand rôle dans l'existence militaire, que je ne m'en préoccupai pas autrement.

Le soleil se leva radieux le lendemain. Le bourdonnement lointain d'une grande foule arrivait à mes oreilles, sans qu'un seul mot pût m'en faire comprendre le motif. Une fiévreuse agitation régnait également dans l'intérieur de l'auberge. Les garçons d'écurie vinrent seller et brider plusieurs d'entre nous. Je fus l'objet de soins tout particuliers, l'on tressa ma crinière, des rubans ornaient le frontail de ma bride.

Nous attendions nos cavaliers dans la cour intérieure de l'auberge. Deux heures sonnèrent à l'horloge de la ville. Quatre *picadores* s'avancèrent gravement, une cigarette à la bouche. Si Muñana Cortez m'avait paru beau la veille sous son simple costume d'homme du peuple, je le trouvai magnifique, revêtu du riche costume de picadore. Un feutre gris à larges bords ombrageait sa mâle figure. Une sorte de catogan de rubans noirs flottait sur sa veste de velours bleu de ciel, entièrement couverte

de passementerie et de boutons d'argent ciselés. Un pantalon collant, de peau de chamois, faisait admirablement ressortir ses puissantes formes; d'invisibles cuissards donnaient à sa démarche cette imposante gravité des anciens chevaliers. Sa main était armée d'une courte lance surmontée d'une pointe d'acier au lieu du fer des lances ordinaires.

A l'aspect de cet homme la foule ouvrit ses rangs et battit des mains : Bravo Muñana Cortez ! criait-on de toutes parts.

Faisant appel à tout ce qui me restait d'ancienne vigueur, je me mis à caracoler et battre à la main en mâchant le mors de bride.

— Bravo caballo ! crièrent les Espagnols enchantés de ma bonne mine. Je tressaillis d'enthousiasme comme à Magenta ! Le destin me réservait-il une mort glorieuse ? C'était le plus ardent de mes vœux...

Nous nous joignîmes au reste du personnel de la cuadrilla, et fîmes notre entrée dans le cirque. Six mille spectateurs de tout sexe, de toutes conditions, en garnissaient les gradins. Les femmes étalaient, aux premières loges, leurs plus fraîches toilettes. Beaucoup d'entre elles étaient coiffées de

coquettes mantilles noires fixées à un peigne d'écaille de haute forme, planté dans leur opulente chevelure. Elles jouaient de l'éventail et de la prunelle, tout en croquant des bonbons, ce qui est encore une manière de montrer une petite main picorant dans un sac, et des dents blanches que pourlèche une langue rose.

Voici dans quel ordre la cuadrilla fit son entrée que venait d'annoncer, au son de la trompette, un alguazil vêtu d'un pourpoint de velours noir du temps de Charles-Quint.

En tête Cucharès, première épée, portant avec une grâce parfaite le somptueux costume des *Majos* andaloux : veste de velours brodée sur toutes les coutures, culotte courte ornée de passementeries d'argent, bas de soie à coins brodés ; pour coiffure, la *montera*, sorte de toque de forme basse ornée de gros pompons de soie. Sur son épaule flottait la légère *capa* rouge. Sa main était armée d'une épée nue. Le *matador*, seconde épée, marchait à sa gauche. Venait ensuite le leste et pimpant essaim de *chulos* et *banderilleros*, en costumes aussi élégants, bien que moins riches. Les quatre *picadores* les suivaient à cheval. Enfin les derniers de tous, les *arrieros* contenant à grande

peine la fougue de quatre belles mules aux harnais illustrés de pompons de laine rouge et d'une multitude de grelots qu'elles faisaient bruyamment tinter.

Une triple salve d'applaudissements accueillit l'entrée de la *cuadrilla.* Au premier rang des gradins les plus rapprochés de l'arène, des hommes criaient, gesticulaient, jetaient des cigares aux picadores. Le plus grand nombre de ces enragés amateurs de course de taureaux étaient des Français désireux de se faire, aux yeux de la foule, une réputation de véritables *aficionados*, ces sport'smen, ces dilettanti de l'art tauromachique.

La cuadrilla traversa gravement l'arène et vint mettre un genou en terre devant une tribune pompeusement décorée, qu'occupait un grand personnage. Cucharès et le second matador se relevèrent, firent un respectueux salut de leur épée, et se retirèrent avec le même cérémonial, suivis de la cuadrilla, à l'exception des quatre picadores qui, choisissant chacun une place différente dans l'arène, s'y arrêtèrent immobiles et la lance haute, comme des vedettes en pays ennemi. J'étais le seul cheval qui n'eût pas les yeux bandés.

L'alguazil vint, à son tour, recevoir des mains du grand personnage la clef enrubannée du *toril*,

et s'éloigna au galop après une courte fanfare. A ce signal, les mille bruits de la foule cessèrent comme par enchantement. Le silence devint si profond, que l'on eût pu entendre le vol des hirondelles traversant le ciel ouvert de l'amphithéâtre.

La massive porte du *toril* s'ouvrit brusquement. Un magnifique taureau, provenant d'une des plus célèbres *ganaderias*, bondit comme une tempête sur l'arène. Son large front était orné de cornes polies et aiguës ainsi que des pointes d'épées ; ses jambes courtes et nerveuses, sa puissante encolure attachée à un rein souple et droit, ses yeux injectés de sang, tout donnait, de cet animal, l'idée de l'audace jointe à la suprême force.

Ébloui à l'aspect de cette foule bariolée, lui qui n'avait jamais vu que le solitaire gardien de son sauvage troupeau ; étonné, étourdi par la musique, les cris, les applaudissements, lui, habitué au silence de la ganaderia que troublait seul le vent de la montagne, il s'arrêta la tête haute, l'œil menaçant, creusant du pied le sol avec fureur.

Son regard incertain se fixa pour la première fois sur l'un des picadores, qui attendait immobile et la lance en arrêt. Il se précipita comme un ouragan sur lui, enfonça ses deux cornes dans le poitrail du

malheureux cheval, qu'il souleva et renversa expirant sur son cavalier. Saisi d'horreur, je regardai en frémissant ce hideux spectacle. L'homme semblait mort. Le cheval s'agitait dans les dernières convulsions de l'agonie. A chaque trépidation du pauvre animal, le taureau lui faisait dans les flancs une nouvelle et large blessure. Une mare de sang rougissait le sable doré du cirque.

Dix mille mains applaudirent à ce lâche égorgement d'un pauvre et inoffensif cheval. Les femmes criaient de leur douce voix : *Bravo toro!* Les aficionados, le corps penché, les yeux fixés sur le picador immobile dans l'arène, espéraient peut-être qu'un mouvement de cet homme le trahirait et qu'il serait lui aussi éventré par le taureau qui le flairait. Mais le picador retint son haleine et attendit qu'on vînt le délivrer.

Les chulos et banderilleros le tirèrent bientôt de cette cruelle position, en excitant le taureau par la vue de leur capa qu'ils agitaient devant lui. L'animal se précipitait tour à tour sur ces insaisissables ennemis, qui évitaient, avec une merveilleuse adresse, l'atteinte de ses cornes. Sa rage impuissante se tourna contre moi. Il accourait menaçant. Mon maître le fit reculer d'un coup de lance au

front; bien que cette blessure fut légère, étonné, il s'arrêta court. J'étais sauvé !

Le plus grand nombre des spectateurs cria : Bravo Muñana Cortez ! Les aficionados, mécontents de me voir si bien protégé, vociféraient : *Mas corta la pica ! Mas corta!* « plus courte la lance. »

Le taureau, au paroxysme de la rage aveugle, se précipita sur un autre cheval qu'il éventra d'un seul coup. La brute, au lieu de tuer les hommes, nos impitoyables bourreaux ! !

Si cette tuerie de chevaux est un hideux et barbare spectacle, il n'en est pas de même de celui qu'offre la lutte de l'homme désarmé aux prises avec la force brutale et le courage irréfléchi du taureau.

C'est chose merveilleuse à voir que l'agilité, le sang-froid, l'adresse et l'audace des chulos et banderilleros attirant à eux l'animal furieux, évitant ses atteintes mortelles par les plus gracieuses passes de capa. Ainsi l'un de ces hommes exécuta, aux applaudissements de la foule entière, le *salto sobre el testuz*, qui consiste à franchir le taureau en lui posant le pied sur la tête, lorsqu'il la baisse pour vous charger. Cet homme, enlevé comme une plume, alla retomber debout à dix pieds du taureau, et se

mit à saluer les spectateurs avec la plus parfaite aisance.

La pose des banderilles précéda comme d'habitude la *suerte de muerte*. Les banderilleros, les mains armées de deux courts javelots dont le fer barbelé pénètre dans les chairs et n'en peut être arraché, vinrent, avec une merveilleuse adresse, planter leurs banderilles sur la nuque et le cou de l'animal arrivé au paroxysme de la rage. Ce fut le moment choisi par le matador Cucharès pour le frapper noblement face à face, cornes contre épée.

L'animal fut ce qu'on appelle : *estocada recibiendo*, ce qui consiste à attendre, immobile, l'attaque du taureau. La corne de celui-ci passa si près de la poitrine de Cucharès, au moment où il l'évitait par un imperceptible mouvement de retraite du corps, qu'on le crut transpercé. Il se découvrit en souriant; il n'avait plus d'épée à la main. Le taureau fit deux pas et s'affaissa pour ne plus se relever. Le toreador vint froidement retirer son épée, disparue jusqu'à la garde entre les deux épaules de l'animal expirant.

Un *cachetero* termina son agonie d'un coup de poignard à la cavité vitale du cerveau.....

Trois cadavres étaient étendus sur le sol dé-

trempé de leur sang. Le quadrige des mules fut introduit dans le cirque pour les enlever. La foule, qui n'eût pas été fâchée de voir un peu fouler aux pieds de ces bêtes les arrieros qui les conduisaient, chercha à les effrayer par ses cris et ses sifflets.

L'enlèvement des cadavres opéré, l'on recouvrit de sable le sang répandu, et l'on se prépara à une seconde course. Le programme en promettait *quatre* pour ce jour-là.

Était-ce donc pour prolonger mon agonie que Muñana Cortez m'avait défendu contre l'attaque du taureau? Ce n'était, hélas! que trop vrai.... Je dus me résigner à la fin tragique de mes infortunés compagnons.

Singulière puissance de l'instinct de conservation chez les êtres les plus misérables! Moi qui, quelques heures avant, appelais la mort de tous mes vœux comme terme de mes souffrances, depuis que je l'avais vue face à face, terrible, hideuse! je voulais vivre, vivre à tout prix, quelques mois encore, ne fût-ce même que quelques misérables jours.

Les picadores démontés reparurent sur de nouveaux chevaux. La trompette de l'alguazil annonça

le second acte de ce drame lugubre. Elle retentit à mes oreilles comme devra retentir, pour vous autres hommes, celle du jugement dernier.

Le second taureau entra sournoisement dans l'arène, qu'il se mit à parcourir au petit trot, la tête basse, l'air plus effrayé qu'agressif. Il passa près de moi, et, au moment où je m'y attendais le moins, il se retourna et m'ouvrit le flanc d'un coup de corne. Il éventra tout aussi lâchement un autre cheval, puis chercha des yeux une issue pour fuir, se refusant à toute lutte.

Fuego! fuego! criaient les aficionados, indignés de sa couardise. En un instant il fut hérissé de banderilles portant des artifices qui, en prenant feu, faisaient éclater sa peau. Écumant, furieux, il se précipita de nouveau sur moi. Mon vieux sang de cheval d'escadron se révolta à l'idée de cette mort sans gloire. Je résolus de vendre chèrement ce qui me restait de vie. Au moment où il baissait la tête pour me porter un coup de corne en pleine poitrine, je le frappai rudement de l'un de mes pieds de devant. Il recula étourdi et ne revint plus à la charge.

Bravo caballo! clama la foule satisfaite de mon courage. Ce second taureau fut tué, *vuela pies*,

par le deuxième toréador, « coup d'épée donné en courant » à ce lâche animal !

Une partie de mes entrailles s'échappait par la blessure que m'avait faite au flanc la corne du taureau. Je ressentis une douloureuse et froide sensation ; le cœur me manqua, il me semblait que j'allais mourir, et pourtant Muñana Cortez restait dans l'arène, voulant fournir sur mon dos une troisième course. Le public s'y opposa, je lui inspirais de la pitié.

Un mot espagnol que je ne compris guère plus que ne le comprenaient ceux de la bouche de qui il sortait, se fit entendre de toutes parts : *Fuera ! fuera !* ce qui tout simplement voulait dire emmenez-le !

De même que nos turfistes se croiraient perdus de réputation, s'ils se servaient d'autres locutions que celles employées par un sports'man anglais, bien que le plus grand nombre en ignore le sens, de même un amateur français croirait donner de lui la plus fâcheuse opinion, s'il n'employait le vocabulaire d'un véritable afficionado de Castille ou d'Aragon.

Ramené à l'écurie, l'un des arrieros se mit en devoir de me panser. Il fit rentrer dans la cavité

abdominale les intestins qui s'en échappaient, ma peau fut recousue par lui comme un vêtement déchiré. Mes jambes me soutenaient à peine pendant cette cruelle opération. Dans quel but cet homme qui, comme moi, avait dû juger ma blessure mortelle, cherchait-il à prolonger une douloureuse agonie!... De quelle utilité pouvais-je encore être aux hommes? Vous allez le savoir!

De mes quinze compagnons d'infortune, offerts en holocauste aux barbares plaisirs de la foule, six seulement avaient survécu, mais tous plus ou moins grièvement blessés. Le gitano qui nous avait vendus l'avant-veille nous racheta au prix de douze francs chacun, non sans faire remarquer combien les coups de corne avaient avarié nos peaux. Si seulement il leur restait du sang dans les veines, ajouta-t-il!

Les événements qui vont suivre m'expliquèrent ces sinistres paroles.

Il nous emmena malgré notre état d'épuisement. Dévorés par la fièvre, nous trébuchions à chaque pas. Un de mes misérables compagnons expira après une heure de marche. Le gitano furieux jurait et se lamentait de la perte que lui occasionnait cette mort. Il dépouilla notre pauvre cama-

rade, et jeta sur le dos de l'un de nous sa peau tiède encore. Nous nous remîmes en marche. Le gitano mécontent frappait rudement ceux qui, épuisés, s'arrêtaient pour reprendre haleine. Cruauté inutile, nous étions devenus insensibles à toute nouvelle souffrance !

Vers le déclin du jour, il nous fit entrer dans une vaste prairie bordée de vieux saules.

Une chaumière de pauvre apparence, à l'horizon, était le seul indice de la présence de l'homme au milieu de cette solitude.

Une quantité de petits canaux parallèlement creusés entretenaient dans cette prairie une constante verdure. Le disque échancré de la lune se reflétait dans leurs eaux transparentes.

C'était l'heure où les derniers pépiements des oiseaux, choisissant leur gîtée dans le feuillage, sont remplacés par le mélancolique coassement des grenouilles, le hululement d'une chouette invisible et les premiers préludes du rossignol, heure charmante où la brise plus fraîche est toute embaumée des pénétrantes senteurs des sauges et des verveines sauvages.

Sollicité par cette calme nature, par cette herbe épaisse sur laquelle j'allais goûter un peu de repos,

seul et impérieux besoin que je ressentisse à l'heure présente, je me couchai ; mais aussitôt l'abominable gitano me fit relever à coups de bâton !

— La rosse n'en aura pas pour longtemps, si elle se couche déjà, dit-il, en s'éloignant !

De quel nouveau danger étais-je menacé ? J'interrogeai du regard l'horizon ; je n'aperçus autour de moi que les maigres silhouettes de chevaux paissant dans la prairie. D'ailleurs, debout ou couché, je ne me sentais plus ni la force ni la volonté de lutter.

Notre sanglante mission du cirque accomplie, l'on avait trouvé superflu de s'occuper de notre existence. Nous étions à jeun depuis la veille; je voulus goûter à l'herbe de la prairie, je n'en pus manger que quelques brindilles, tant j'étais malade. Une soif inextinguible me dévorait; je m'approchai de l'un des canaux d'irrigation, et j'y bus à long trait. Je ne tardai pas à être pris d'une défaillance qui me contraignit à me coucher près de cette eau limpide. Je m'endormis de ce pesant et douloureux sommeil que donne la fièvre, sommeil peuplé de songes effrayants et bizarres.

Lorsque le lendemain je m'éveillai, un soleil radieux empourprait l'horizon. Les oiseaux chan-

taient le printemps et l'amour. Le même silence régnait dans la prairie. Une fumée bleuâtre s'échappait en spirale de la chaumière devant la porte de laquelle jouaient deux petits enfants. Je ne souffrais presque plus; j'attribuai ce bien-être au repos de la nuit. De quel danger avait donc voulu parler le gitano? J'essayai de me lever, cela me fut impossible. Une sueur de sang ruisselait de tout mon corps.

Horreur!!... J'étais couvert de milliers de sangsues attachées à mes lèvres, à ma langue gonflée. Elles avaient pénétré dans ma gorge, dans mes naseaux. Les repues de mon sang roulaient ivres à terre, et étaient aussitôt remplacées par leurs compagnes faméliques.

Cette verte prairie qu'arrosaient ces eaux si transparentes, était un parc à sangsues auxquelles nous étions livrés en pâture.

Le gitano avait raison. Malheur à qui s'endormait près de cette onde perfide; les cruelles annélides, profitant de son immobilité, avaient bien vite sucé la dernière goutte de son sang.

Voilà donc l'affreux supplice auquel me condamnait l'insatiable cupidité de l'homme, que j'avais si bravement servi dans ma jeunesse! que

j'avais tant aimé, l'ingrat!... Et pourtant il existe en France une loi protectrice des animaux, à laquelle un de vos généraux a donné son nom, par reconnaissance, sans doute, des services que nous lui avions rendus !...

Quel peu de respect avait-on donc de cette loi Grammont, pour qu'il fût ainsi permis, après nous avoir fait subir les tortures du cirque, de nous imposer la lente agonie des sangsues ?

Cette dernière journée de mon existence me parut bien longue. Je sentais mes forces décroître d'heure en heure ; je ne voyais plus les objets extérieurs qu'à travers un voile de sang, l'eau qui coulait était rouge ! le disque du soleil l'était également !...

Mes pensées flottaient vagues et indécises, je ne souffrais plus, je n'avais plus la force de souffrir !

Au coucher du soleil succéda une douce brise, qui apporta quelque soulagement à ma poitrine en feu. La lune teintait d'argent le vert cotonneux des vieux saules.

Les yeux mi-clos, la pensée vague, il me sembla entendre les accents belliqueux de la marche du 10e hussards et les notes pressées, vibrantes, de la charge contre les escadrons autrichiens. En avant, Mithridate ! en avant ! criait mon lieu-

tenant ; et je dévorais l'espace malgré les balles et la mitraille...

A cette hallucination en succéda une dernière ; mon âme, prête à quitter pour toujours sa misérable et douloureuse enveloppe terrestre, vit s'illuminer un instant les profondeurs de l'infini. A travers ces myriades de mondes gravitant dans l'espace, une planète située entre les constellations de l'aigle et de la lyre frappa surtout mes yeux. Cette planète, inconnue de vos plus savants astronomes, est l'Élysée des chevaux qui furent sur terre bons, dévoués et braves. Les mauvais n'y sont pas admis. Un léger spasme fut la suprême révolte de l'enveloppe terrestre qu'abandonnait mon âme. Elle s'élança radieuse vers l'éternel et bienheureux séjour des chevaux élus.

Pendant ce trajet si prompt à travers l'immensité, je pus contempler ces myriades de globes lumineux, parmi lesquels la terre me fit l'effet du plus petit des atomes. Ces grandes sphères roulaient avec un ordre admirable dans l'infini.

La première ombre qui s'avança au-devant de moi fut l'ombre de ma mère ; elle était restée, au bienheureux séjour, ce qu'elle avait été toute sa vie, simple et aimante, fuyant l'éclat et le bruit. Elle

me conduisit dans un délicieux et solitaire vallon. Chemin faisant, elle m'apprit qu'elle s'était éteinte paisiblement au service du chevalier, notre premier maître. Je lui racontai à mon tour toutes mes misères ; elle versa de douces larmes.

— Ici, mon enfant, tu trouveras la récompense des douloureuses épreuves de la terre, et la réalisation du bonheur idéal que tu as rêvé et si longtemps désiré.

J'ai choisi ce vallon de préférence à tous autres lieux, parce qu'il me rappelait ton cher souvenir et nos beaux pâturages de la Normandie. Tu n'y trouveras que des chevaux d'humble condition, des penseurs et des savants, fuyant le bruit de la foule. Celui qui vient à nous est un des plus modestes et des plus illustres. Je lui ai bien souvent parlé de toi. Il fut le cheval de Monge, l'un des membres les plus célèbres de l'Institut d'Égypte. Il a retenu de ce savant beaucoup de doctes et grandes choses. Il connaît l'origine et l'histoire de toutes les illustrations de notre Élysée.

— Mon fils, ajouta ma mère, en me présentant à un petit cheval barbe d'assez chétive apparence, mais dont les yeux pétillaient de finesse et d'esprit. Soyez le bienvenu, répondit-il ; j'ai toujours

professé une grande estime pour les braves, parce que de mon temps nous étions tous un peu militaires. Plus d'une fois mon illustre maître et ses camarades de l'Institut ont dû faire le coup de sabre avec les Mameluks, ce qui prêtait fort à rire à Kléber, mais ne réjouissait pas autant l'ennemi, malmené par eux. Vous devez être impatient de connaître les merveilles de notre Élysée ; je me mets complétement à votre disposition.

Je pris bientôt congé de ma mère et suivis mon obligeant guide. Au sortir du vallon, nous aperçûmes une foule de chevaux des deux sexes se dirigeant avec empressement du côté d'un vaste terrain circulaire.

— Ceci est l'hippodrome où les célébrités du turf vont se disputer les prix de vitesse.

Aujourd'hui les paris sont engagés entre les deux plus nobles familles du pur sang anglais, entre *Darley-Arabian*, cet étalon amené d'Alep en Angleterre, sous le règne de la reine Anne, et *Godolphin-Arabian*, autre pur sang arabe, qui eut une si triste odyssée sous Louis XV, dont il quitta les écuries pour aller traîner un tombereau, avant d'être racheté par lord Godolphin, qui en fit un reproducteur.

Je vous aurai cité les plus illustres descendants de *Darley-Arabian* en vous nommant *Flying-Childers*, *Barlett's-Childers* et l'infatigable *Black-Bess*, cette jument qui fit, pour sauver son maître poursuivi par la justice, quatre-vingts lieues d'une traite, franchissant les fossés les plus larges, les barrières les plus hautes.

Les chevaux qui se pressent autour du vieux *Godolphin-Arabian* sont ses fils : *Lath*, *Cade*, *Régulus* et *Matchem*, dont les descendants sont recherchés avec tant de soin par tout véritable *sports'man*.

Le juge des courses, celui qui ne fut jamais vaincu, celui dont on n'a jamais positivement connu le fond et la vitesse, parce que l'on n'en exigea jamais le dernier terme, celui que ne toucha jamais ni éperon ni cravache, est le célèbre *Éclipse*, qu'un lord offrit de payer trois cent mille francs à son maître, qui, peu désireux d'ailleurs de le vendre, en exigeait cinq cent mille, et de plus une rente viagère : environ un million de francs de nos jours.

Petit-fils de *Darley-Arabian* par *Marska* son père, et de *Godolphin-Arabian* par *Spiletta* sa mère, l'on peut compter sur son impartialité de juge.

La course commença : le départ fut admirable

d'ensemble. Trois chevaux arrivèrent de front au poteau. *Éclipse* ne put proclamer de vainqueur. Nous continuâmes notre chemin.

Un groupe de chevaux blasonnés passait la tête haute et quelque peu dédaigneuse. De puissants jarrets, de courtes et larges encolures les faisaient plus ressembler à des chevaux de trait qu'à des chevaux de selle.

— Ce sont les montures des preux et nobles chevaliers du moyen âge. Les deux premiers appartinrent à Duguesclin et à Bayard. En voici un que monta Richard Cœur-de-Lion. Cet autre aida saint Louis à gagner la bataille de Taillebourg, qui maintint l'union du midi de la France avec le nord.

Deux chevaux, l'un démesurément long de reins, l'autre parfaitement proportionné quoique d'une taille gigantesque, se promenaient gravement isolés de la foule.

— Le premier, me fit observer en souriant mon obligeant guide, est le fameux cheval que montaient à la fois les quatre fils Aymond. Le second est le palefroi dont se servait Roland, et qui perdit avec son maître la vie dans la vallée de Roncevaux. Ses hennissements s'entendaient d'aussi loin que les sons de l'olifan du terrible paladin.

A quelque distance de là, nous fûmes obligés de nous arrêter pour laisser passer un escadron compacte, s'avançant au galop de charge.

A la cadence de leurs pas, à leur fière mine, aux glorieuses cicatrices que portaient le plus grand nombre de ces chevaux, je reconnus d'anciens compagnons d'armes.

— Toutes les gloires se rapprochent et se confondent ici, sans distinction de drapeau, ajouta mon compagnon. Ce cheval noir, à longue crinière, qui lève si fièrement la tête, est celui que montait le grand Condé, à la bataille de Rocroy. Cette paisible jument à la robe bai-marron et blanc, c'est la *Pie,* qu'après la mort de Turenne ses soldats voulaient mettre à leur tête, prétendant qu'elle saurait bien les mener à la victoire.

Ce cheval impétueux, qui devance tous les autres, a appartenu à Murat. Voici ceux que montaient Kléber à Héliopolis, Kellermann à Marengo, Lassalle à Wagram ; Montbrun, Nansouty, Latour Maubourg et Milhaud, dans cette effrayante et irrésistible charge des cuirassiers à Waterloo. Voici encore l'un des chevaux tués sous le Brave des braves pendant cette terrible journée.

Arrivé à hauteur d'un groupe de chevaux immo-

biles sur un tertre, l'escadron fit entendre un long et formidable hennissement, auquel ces grands personnages, dont j'ignorais le nom, répondirent par un majestueux salut de tête.

— Quels rangs occupaient donc sur terre ces chevaux que la foule vient de saluer d'acclamations si enthousiastes? demandai-je.

— Le plus illustre entre tous est *Ali*, cheval favori que Napoléon montait à Marengo et à Wagram. Celui qui en ce moment penché à son oreille compare le 18 brumaire au passage du Rubicon fut le cheval de César.

Ce gracieux navarin, gris moucheté, connu sous le nom d'*Acacia*, est le cheval que montait l'Empereur à Waterloo. Cet autre avec lequel il discute si chaudement est le fameux *Bucéphale*, que dompta Alexandre le Grand. Ne prétend-il pas que la bataille d'Arbelles, gagnée par son maître, fut un bien plus grand fait d'armes que Waterloo. Comparer Darius à Napoléon. C'est bien là le raisonnement d'un bœuf dont il a la ressemblance ! L'*Acacia* soutient, et je suis de son avis, que la bataille perdue de Waterloo fut plus glorieuse que la bataille gagnée d'Arbelles !

Ce cheval allemand à courte queue, au sourire

sardonique, est celui que montait le grand Frédéric. Voici l'énorme palefroi sur le dos duquel Charlemagne fit son entrée d'empereur d'Occident à Aix-la-Chapelle.

A quelque distance de là, nous aperçûmes un cheval passant et repassant majestueusement sous une voûte de feuillage en forme d'arc de triomphe. Les chevaux de bronze de la place du Carrousel donneront à vos lecteurs une idée exacte de la tournure de ce solitaire personnage.

— C'est le consul *Incitatus*, me fit observer mon ami de l'Institut.

— Un consul! fis-je étonné.

— Mon Dieu, oui! le cheval auquel Caligula conféra cette haute dignité de l'empire romain. Ce titre l'a rendu un peu vain. Il se donne souvent l'orgueilleux plaisir de passer sous cette voûte de verdure, qui lui rappelle les arcs triomphaux de la Ville éternelle.

— Quelle est cette montagne, sur le sommet de laquelle se tiennent ces chevaux enveloppés d'un nuage?

— Cette montagne est le Pinde. Ces chevaux sont les illustrations des temps héroïques : *Pégase*, les chevaux de Diomède, ceux d'Apollon, de Patrocle;

ils se considérent comme des demi-dieux, aussi ne les verrez-vous jamais se mêler à la foule.

La luxuriante végétation de l'Occident venait de cesser tout à coup. Nous étions arrivés sur les confins d'une plaine de sable aux horizons sans bornes. Cette plaine était le désert, mais le désert semé de délicieuses oasis offrant aux yeux éblouis toutes les splendides merveilles de l'Orient. A travers les touffes des gigantesques palmiers, l'on voyait poindre les flèches multicolores de minarets de porcelaine, les coupoles étincelantes de mosquées surmontées de croissants d'or incrustés de diamants; l'eau des ruisseaux conservait sa fraîcheur sous les buissons de tamaris et de lauriers-roses.

Sous le péristyle de la plus vaste de ces mosquées, un cheval aux formes bizarres expliquait à la foule attentive et recueillie certaines maximes du Koran. Cet étrange personnage participait tout à la fois du cheval et du mulet, et n'avait de signes distinctifs d'aucun sexe.

— C'est le cheval prophète, le cheval mystique des Croyants, me dit tout bas à l'oreille mon compagnon, de ce ton railleur et sceptique qu'eût pris le cheval de Voltaire à Ferney, ou l'âne de Jean-Jacques Rousseau à Montmorency.

C'est le célèbre *Borak*, que montait Mahomet, lors de son voyage à travers les cieux.

Les plus nobles représentants des plus pures races de l'Orient l'environnent

Ce magnifique étalon qui lui parle est le fameux *Zad-el-Makeb* (le viatique du cavalier), présent que fit à la tribu des Azed le roi Salomon, à l'occasion de son mariage avec la belle reine de Saba. Il est le père de cette illustre race dont la renommée se répandit plus tard « dans le monde entier [1]. »

A cet endroit de son récit, l'ombre de *Mithridate* cessa de parler, et ma plume de grincer sur le papier. Je levai la tête.

— Puisse le récit de mes misères, reprit le brave *Mithridate* d'un ton mélancolique, faire rougir les hommes de leur ingratitude envers le plus noble, le plus vaillant et le plus dévoué de leurs serviteurs ! Pourquoi se montrent-ils plus humains à l'égard du bœuf, qu'ils mangent lorsqu'il est vieux et fatigué par le travail ? tandis qu'à notre vieillesse, à nos infirmités, ils réservent les plus durs travaux et les tortures de l'équarrisseur ; à nous, les compagnons de leurs plaisirs, de leur gloire ; à nous qui

(1) Chevaux du Sahara, par M. le général Daumas.

exposons si souvent notre vie pour sauver la leur !...

L'histoire a justement flétri l'ingratitude de ce levrier, favori d'un noble duc, qui, au jour de la défaite, l'abandonna pour suivre la fortune de son ennemi victorieux !

En est-il beaucoup, parmi vous, lecteurs, qui sachent que le cheval que montait Napoléon à Waterloo a été vendu pour je ne sais quelle misérable somme et attelé à un tombereau ?.. Déshonorer ainsi ce noble animal, cette vivante relique ! n'était-ce pas insulter à la dignité, à la grandeur du maître ? . . . .

Comment ne s'est-il pas trouvé dans l'immense foule de ceux qu'il combla de ses bienfaits, un seul homme à qui soit venue la pensée de racheter le cheval de son bienfaiteur ?...

Une dernière réflexion... Paris possède de nombreux musées qui transmettent à la postérité le souvenir de toutes choses. Pourquoi Paris n'aurait-il pas un panthéon ouvert aux illustrations de notre race, non pour y conserver notre froide et mensongère image taillée dans le marbre, mais nous-mêmes conservés par les procédés de la science, recouverts du harnachement que nous portions

pendant notre vie, ainsi que des armes dont se servaient nos vaillants cavaliers ?

Avec quelle avide curiosité la foule ne contemplerait-elle pas les énormes destriers des Duguesclin et des Bayard, le cheval que montait François Ier à Marignan, sur le dos duquel on placerait sa grande armure ; celui d'Henri IV à Arques ! En voyant ce cheval si orgueilleusement cabré, vous l'entendriez nommer sans hésitation le cheval de Louis XIV.

Vous la verriez s'arrêter triste et pensive, le front découvert, devant cette simple inscription :

NAPOLÉON MORT A SAINTE-HÉLÈNE !!
L'*ACACIA*, CHEVAL QU'IL MONTAIT A WATERLOO,
ABATTU A MONTFAUCON !!

FIN DES MÉMOIRES D'UN CHEVAL D'ESCADRON.

TABLE DES MATIÈRES

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété.



